



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



*ex libris amabilis gal*

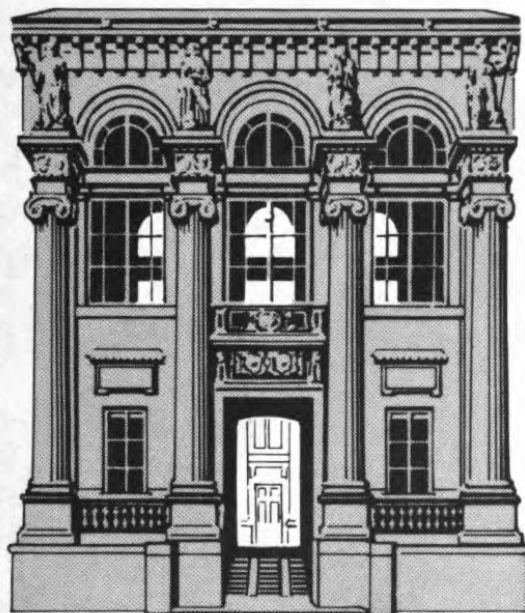
\*\*\*\*\*  
M. LASSERVE DE FALVARD  
DE MONTLUC.  
\*\*\*\*\*

*ex libris amabilis gal*

*ex libris amabilis gal*



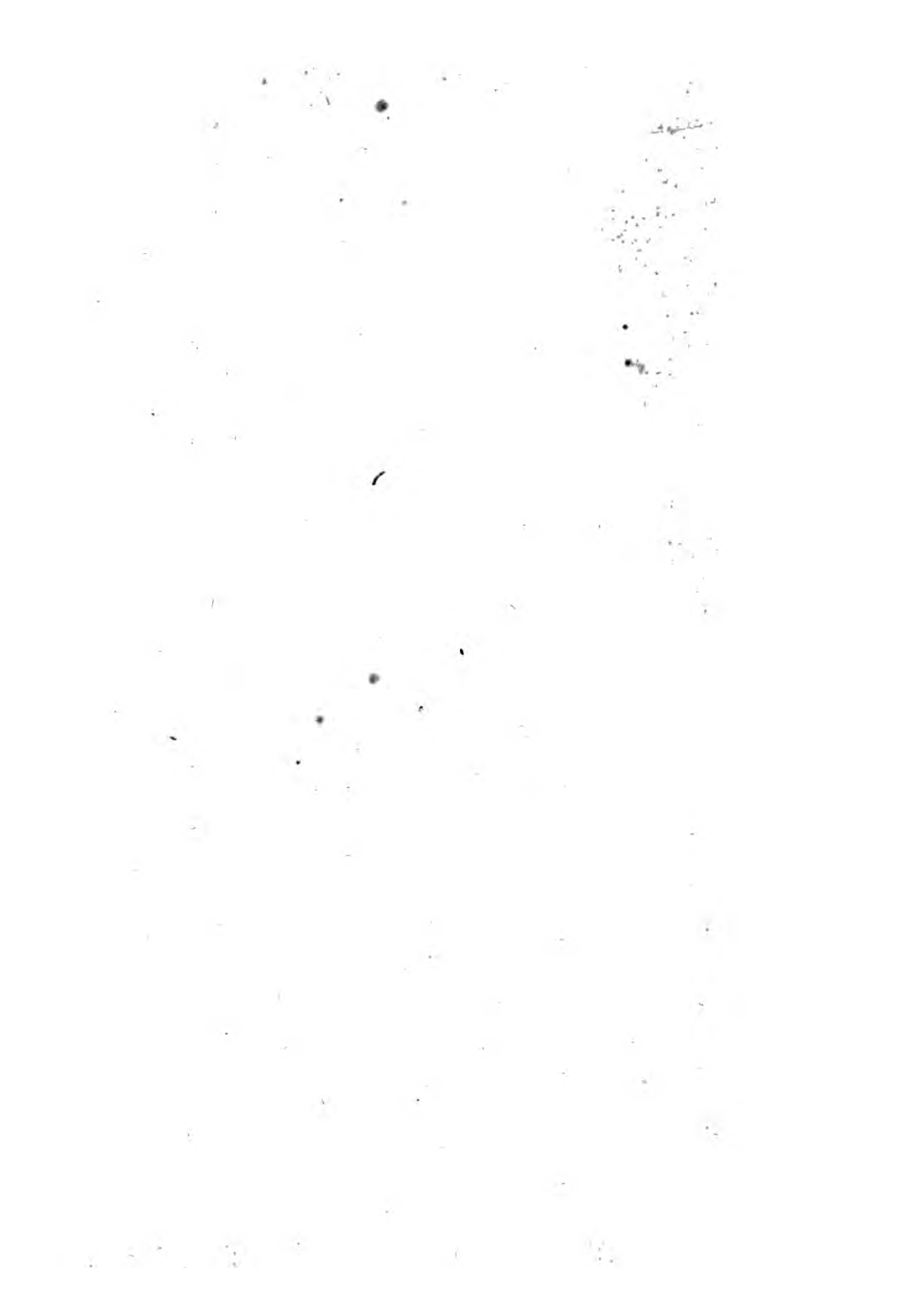
TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY

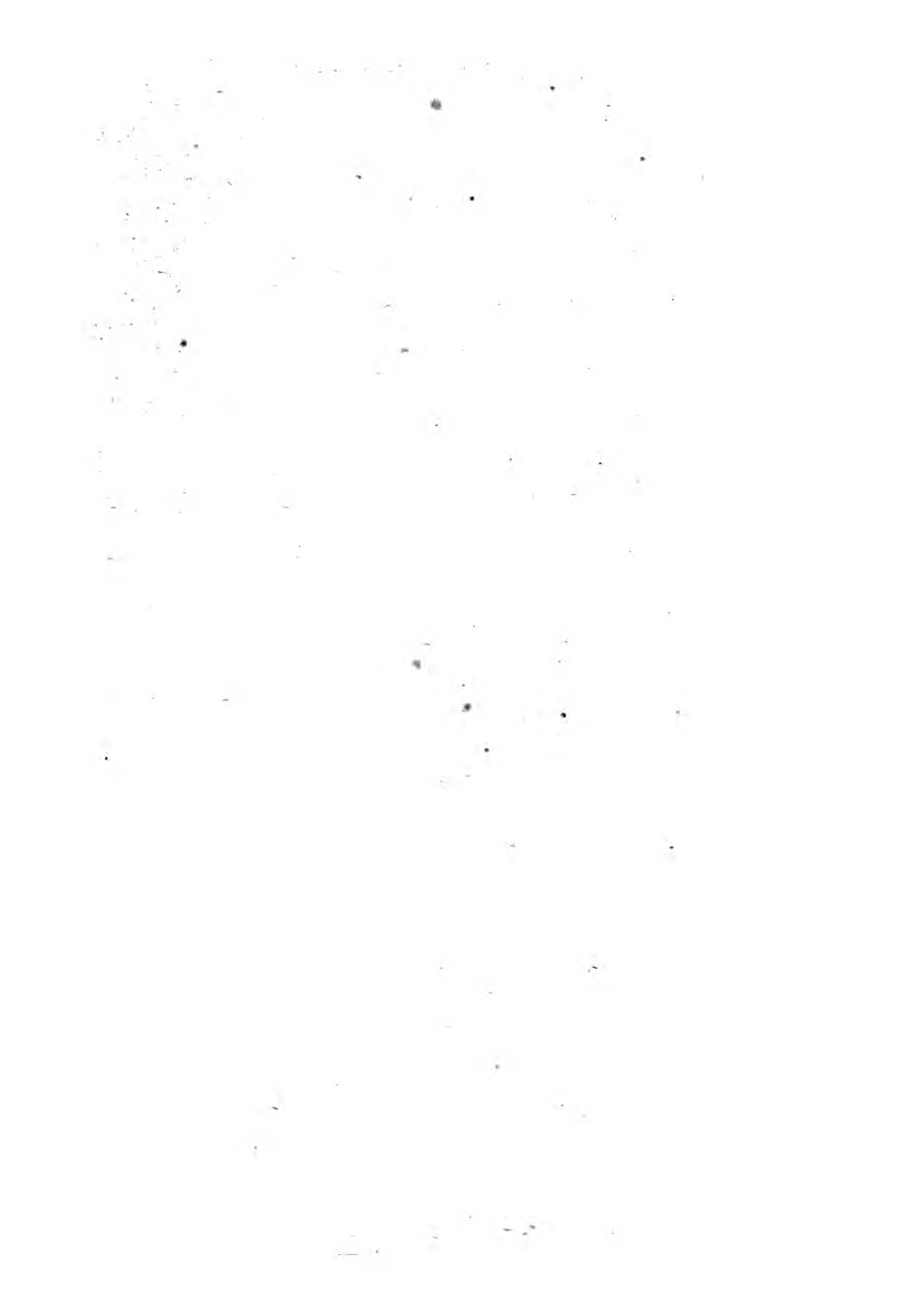


ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1625





TRAITÉ  
PHILOSOPHIQUE  
DE LA  
FOIBLESSE  
DE  
L'ESPRIT HUMAIN,

P A R

*Feu Monsieur HUET, ancien Evêque  
d'Avanches.*



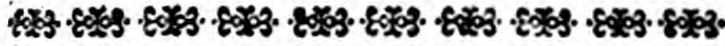
A LONDRES,  
Chez **JEAN NOURSE.**

---

M. D C C. X L I.







# AVERTISSEMENT

D U

## LIBRAIRE.

**L**'Ouvrage que je donne au Public auroit paru depuis long-tems , si l'illustre Auteur qui l'a composé , eût jugé à propos de lui laisser voir le jour. Il étoit si persuadé que la plûpart des gens désapprouveroient ses sentimens sur la Foiblesse de l'Esprit Humain , qu'il n'a pu se résoudre à les publier pendant sa vie. Il se contentoit de li-  
re cet Ouvrage à ses meilleurs

\* 2

Amis

#### iv AVERTISSEMENT

Amis , ne voulant pas s'exposer au ressentiment de ceux qu'il appelle souvent lui-même , le Vulgaire de la République des Lettres.

Un homme de mérite , pour qui feu Mr. Huet avoit beaucoup de considération , m'avoit fait connoître avantageusement cet Ouvrage , plusieurs années avant la mort de ce savant Prélat. Il fit d'inutiles efforts pour m'en procurer une Copie ; Mr. Huet ne voulut point y consentir , quoiqu'il le regardât comme le meilleur de tous ses Ouvrages. Rien ne marque mieux l'estime qu'il en faisoit , que le soin qu'il a pris de le traduire

DU LIBRAIRE. v

duire lui-même en Latin, après l'avoir composé en François; ce qu'il n'a fait pour aucun autre de ses Livres. J'ai sa Traduction Latine, & je pourrai l'imprimer dans la suite, si le Public témoigne la souhaiter. Tout le monde sçait, que ce Prélat avoit cultivé le Latin avec un soin extraordinaire, & qu'il écrivoit en cette Langue avec beaucoup d'élégance.

Après la mort de Mr. Huet, un de ses parens à qui il avoit confié son Manuscrit, a eu la bonté de me l'envoyer, pour n'en pas priver plus long-tems le Public. Mais comme on pourroit douter que l'Auteur

## vj AVERTISSEMENT

de la *Démonstration Evangelique*, le fût aussi d'un Ouvrage où l'on établit fortement le Pyrrhonisme, il est bon d'avertir ici, que ce dernier a été fidèlement imprimé sur le Manuscrit Original de Mr. Huet, que je conserve avec soin, & que j'offre de montrer aux personnes qui auront la curiosité de l'examiner. Il m'a été d'autant plus facile de vérifier, que le Manuscrit est de la propre main du Prélat, que j'ai plusieurs Lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire autrefois.

Je n'y ai fait d'autre changement que de mettre le nom de Mr. Huet, à la place du  
nom

DU LIBRAIRE. vij  
nom supposé de *Théocrite de  
Pluvignac, Seigneur de la Roche,  
Gentilhomme de Perigord*, sous  
lequel il vouloit se cacher.  
Ceux qui aiment à connoître  
les véritables Auteurs des Li-  
vres qui paroissent, me sau-  
ront bon gré de ce change-  
ment.

L'Ouvrage que je publie n'a  
pas été inconnu à l'Editeur du  
*Huetiana*, qui a paru depuis  
peu : Car il nous apprend,  
que le *Traité Philosophique de  
la Foiblesse de l'Esprit humain* a  
été composé par Mr. Huet,  
dans le même tems que ses  
*Questiones Alnetaneæ*, qui pa-  
rurent à Caën en 1690.

On a souhaité de voir ici  
\* 4 l'Eloge

viiij AVERTISSEMENT

l'Eloge historique de ce Prélat, Mr. l'Abbé Olivet, connu par sa belle Traduction des *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, en est l'Auteur.

Je finirai par une remarque qui fera plaisir aux Lecteurs ; c'est que le Philosophe Provençal, dont Mr. Huet emprunte le personnage, est le même Mr. de Cormisy, dont il parle dans les Mémoires de sa vie. Cet illustre Savant étoit Président au Parlement d'Aix en Provence, & il fut relegué à Caën par ordre de la Cour. Ce Magistrat y fit connoissance avec Mr. Huet, & lui donna du goût pour *Sextus Empiricus*, & pour la Philoso-

DU LIBRAIRE. ix

Philosophie des Sceptiques.  
Voici l'endroit où le Prélat  
parle de Mr. de Cormisy :  
c'est à la page 229. de ses  
Mémoires.

*Cadomum delatus est per eos  
dies vir literatus & prisca pot-  
tissimum Philosophiæ benè peri-  
tus ; sed & morum præterea  
comitate amabilis , omnique  
elegantiâ excultus , Senatus  
Aquensis Præses Cormisius , illuc  
reflantis fortune invidiâ & Re-  
gis jussu relegatus. Attulit ille  
ad me literas commendatias ab  
illustri fœmina Catharina Vivon-  
næ Rambullietæ , jam superius  
commemorata , quibus viri præ-  
dicabat laudes , meque enixè ro-  
gabat , si quomodo hominis su-  
ble-*



## X AVERTISSEMENT

*blevare possem infortunium, aut  
consolando, patriæque deside-  
rium dictis leniendo, aut af-  
flictum rebus ipsis juvando, &  
assidua consuetudine recreando,  
his officiis ne deessem. Ad id  
autem etsi me satis impellebat  
ipsa humanitas, multò tamen  
magis movebar ipsius eruditione  
& virtute, vel ex primo con-  
gressu cognita. Frequens ita-  
que illi aderam, nec ullus efflue-  
bat dies, quin aut ille ventita-  
ret ad me, aut illum ego con-  
venirem, simulque vel per amœ-  
nissimas Olenæ ripas, vel per  
viridissima prata deambulare-  
mus. Omnis autem ferè sermo  
erat de veterum Philosophorum  
Sectis; quarum omnium cùm  
egregiè*

DU LIBRAIRE. xj

*egregiè sciens erat tùm earum  
præcipuè, quæ animum jubent ab  
omni assensu sustinere. Summo-  
pere itaque comprobabat Sexti  
Empirici Doctrinam, effecitque  
commendatione sua, ut Auct̃or  
adhuc de nomine tantùm mihi  
cognitus pervolutaretur à me di-  
ligenter, mihi que fieret per fami-  
liaris, & summa esset illius  
apud me commendatio.*



## ELOGE HISTORIQUE

de Mr. H U E T.

**P**IERRE DANIEL HUET, ancien Evêque d'Avranches, mort à Paris le vingt-six de Janvier 1721. étoit né à Caën le huit de Février mille six cents trente. L'amour de l'étude prévint en lui, ne difons pas tout-à-fait la raison, puisque nous ignorons quand elle commence; mais au moins l'usage de la parole. *A peine, dit-il, avois-je (a) quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Il perdit son pere à dix-huit mois; sa mere quatre ans après. Il fut livré à des Tuteurs négligens, qui le mirent dans une pension bourgeoise, où, avec peu de secours, & n'ayant que de mauvais exemples, il ne

(a) Huetiana, p. 3. Commentar. p. 16.

*ELOGE HIST. de Mr. HUET.* xiiij  
ne laissa pas d'achever la carrière des  
Humanitez , avant que d'avoir treize  
ans faits.

Pour sa Philosophie , il tomba sous  
un excellent (a) Professeur , qui , à  
la maniere de Platon , voulut qu'il  
commençât par apprendre un peu  
de Géométrie. Mais le disciple alla  
plus loin qu'on ne souhaitoit. Il prit  
un tel goût à la Géométrie , qu'il en  
fit son capital , & méprisa presque les  
Ecrits que dictoit son maître , qui  
heureusement étoit assez sage & assez  
habile pour ne lui en savoir pas mau-  
vais gré. Il parcourut tout de suite  
les autres parties des Mathématiques ;  
& quoique cette science ne fût pas  
encore accréditée dans les Colléges ,  
ni même dans le monde au point  
qu'elle l'a été depuis , on lui en fit  
soutenir des Thésés publiques , les  
premieres qui ayent été soutenues à  
Caën.

Il devoit , au sortir de ses Classes,  
étudier en Droit , & y prendre des  
Degrez

(a) Le P. Mambrun , connu par ses vers Latins ,  
& par un Traité du Poëme Epique.

#### xiv *ELOGE HISTORIQUE*

Degrez. Deux Ouvrages , qui parurent (a) en ce temps-là , interrompirent cette étude utile , & le jetterent dans une autre plus amusante. Ces deux Ouvrages étoient les Principes de Descartes , & la Géographie sacrée de Bochart. Une preuve qu'on ne doit jamais avoir de préjugés , ou du moins s'y opiniâtrer , puisqu'un même homme , & un homme très-judicieux , peut quelquefois , dans ses âges différens , penser si différemment ; c'est que M. Huet , qui a vivement censuré Descartes longtemps après , le goûta d'abord , l'admira , & le suivit durant plusieurs années. Quant à la Géographie de Bochart , elle fit une double impression sur lui , & par l'érudition immense de l'Ouvrage , & par la présence de l'Auteur , Ministre des Protestans à Caën. Tout ce livre étant plein d'Hébreu & de Grec , aussi-tôt il voulut savoir ces deux Langues , alla saluer l'Auteur , lui demanda ses conseils

(a) Les Principes de Descartes , imprimez en 1643. & le Phaleg de Bochart , en 1646.

conseils, son amitié, & se fit son Disciple ; mais Disciple prêt à devenir émule. Souvent un jeune-homme avec de l'Esprit & du courage , n'a besoin que d'un modèle vivant , pour déterminer le genre de ses Etudes. Tel qui n'a fait toute sa vie que des Madrigaux , auroit été un Savant du premier ordre , s'il avoit eu de bonne heure un Bochart devant les yeux.

Qu'on ne croye pas cependant , que M. Huet fût ennemi des amusemens & des exercices qui conviennent à la jeunesse. Il voyoit (a) le monde , il avoit soin de se bien mettre, il cherchoit à plaire. Véritablement il n'avoit pas de grace à danser ; mais il primoit à la course , il étoit meilleur homme de cheval , il faisoit mieux des armes , il sautoit mieux , il nageoit mieux , dit-il , que pas un de ses égaux.

A vingt ans & un jour , la Coûtume de Normandie le délivra enfin de ses Tuteurs, qui lui épargnoient sordidement tout ce qu'ils pouvoient. Sa  
plus

(a) *Commentar. Lib. 1. p. 55. 56. 57.*

xvj *ELOGE HISTORIQUE*

plus forte passion , & la première qu'il satisfit , dès qu'il se vit son maître , fut de voir Paris : non pas tant par curiosité , que pour se fournir de Livres , & pour connoître *les Princes (a)* de la *Littérature*. C'est une de ses expressions. Il rendit d'abord ses devoirs au P. Sirmond , plus que nonagénaire. Cet aimable & respectable vieillard joignoit à son grand sçavoir une grande candeur , qui lui venoit de son propre fonds ; & une grande politesse , que la Cour de Rome & celle de France lui avoient donnée. Le P. Petau , bien moins âgé ; mais naturellement plus rigide que son Confrere , se dérida le front en faveur d'un jeune Provincial , qui non seulement étoit déjà digne de l'écouter ; mais qui osoit même quelquefois (b) n'être pas de son avis , & lutter , presque enfant , contre un si grand homme.

Je nommerois tous nos Sçavans d'alors , si je nommois tous ceux que

(a) *Huetiana* , p. 4. *Comment.* p. 58.

(b) Voyez ses *Dissertations sur diverses matieres* , &c. Tom. II. p. 432. 433.

que M. Huet connut & dont il s'acquît l'estime , à son premier voyage de Paris. Deux ans après il eut occasion de connoître ceux de Hollande : Car la Reine de Suède ayant invité Bochart à l'aller voir , il se joignit à lui , & partit au mois d'Avril 1652. Bochart arriva en des circonstances où il ne fut pas si gracieusement reçu qu'il avoit lieu de s'y attendre. La santé de cette Princesse chanceloit. Trop d'application à l'étude ( car elle y passoit les nuits entières ) lui avoit échauffé le sang. Bourdelot son Médecin , habile Courtisan , & qui avoit étudié autant son esprit que sa complexion , l'obligea de rompre tout commerce avec les Gens de Lettres , dans l'espérance de la gouverner lui seul. Bochart en souffrit. Pour M. Huet , sa jeunesse l'empêcha de paroître si redoutable à ce Médecin. Il vit souvent la Reine , elle voulut même se l'attacher ; mais l'humeur changeante de Christine lui fit peur , & il aima mieux au bout de trois mois revenir en France , où le principal fruit qu'il rapporta de son voyage , fut un Manuscrit d'Origene ,



xviiij *ELOGE HISTORIQUE*

d'Origène , qu'il avoit copié à Stockholm.

Parmi les Savans qu'il connut en Hollande, Saumaïse tient le premier rang. Diroit-on , à l'emportement qui régné dans les Ecrits de Saumaïse , que c'étoit au fond un homme facile , communicatif , & la douceur même ? Jusques-là qu'il se laissoit dominer par une femme hautaine & chagrine , qui se vançoit d'avoir pour mari , mais non pas pour maître , *le plus savant de tous les Nobles , & le plus noble de tous les Savans.* Quand M. Huet fut de retour dans sa patrie , il reprit ses Etudes avec plus de vivacité que jamais , pour se mettre en état de nous donner son Manuscrit d'Origène. Deux sortes d'Académies, l'une qui s'étoit formée en son absence pour les Belles Lettres, l'autre qu'il fonda lui-même pour la Physique , servoient à le délasser , ou plutôt le faisoient de temps en temps changer de travail. En traduisant Origène , il médita sur les règles de la Traduction , & sur les diverses manieres des plus célèbres Traducteurs. C'est ce qui donna lieu au premier Livre qu'il publia , &  
par

par lequel il fit , si j'ose ainsi dire , son entrée dans le païs des Lettres. On y admira ce qu'on a depuis admiré dans ses autres Ouvrages , une lecture sans bornes , une judicieuse critique , & surtout une Latinité qui feroit honneur au siècle d'Auguste. Enfin , seize ans après son retour de Suède , il mit son Origène au jour. Ces seize ans , il les passa dans sa patrie , sans emploi , tout à lui & à ses livres ; ne se dérangeant que pour venir tous les ans se montrer un ou deux mois à Paris.

Pendant ce temps-là il eut des lueurs de fortune dont il ne fut point ébloui. La Reine de Suède , qui après avoir abdiqué la Couronne , s'étoit transplantée à Rome pour toujours , voulut l'attirer auprès d'elle en 1659. Mais l'aventure de Bochart , demandé avec tant d'ardeur , & puis oublié dès qu'il parut , l'empêcha de succomber à la tentation de voir l'Italie. On le souhaita en Suède pour lui confier l'éducation du jeune Roi , qui remplaça en 1660. Charles Gustave , successeur de Christine : Mais il eut la force de remercier , & ceux  
qui

xx *ELOGE HISTORIQUE*

qui jugent des actions par l'événement, trouveront qu'il fit très-bien de se tenir en France : Car , dix ans après , il fut nommé Sous-précepteur de M. le Dauphin , sans avoir d'autres patrons que son mérite , & le discernement de M. de Montausier.

Il arriva à la Cour en 1670 , & y demeura jusqu'en 1680 , qui est l'année que M. le Dauphin fut marié. Plus il sentit que ce nouveau séjour l'exposoit à de fréquentes distractions , plus il devint avare de son temps. A peine donnoit-il quelques heures au sommeil. Tout le reste de son loisir alloit , ou aux fonctions nécessaires de son emploi , ou à sa *Démonstration Evangélique* , commencée , & achevée parmi les embarras de la Cour.

Je ne dois pas oublier ici le service qu'il rendit aux Lettres , en nous procurant cette suite de Commentaires , qui se nomment communément *les Dauphins*. Quoique la première idée en fût venue à M. de Montausier , on est redevable à M. Huet d'en avoir tracé le plan , & dirigé l'exécution ,  
autant

autant que l'a permis la docilité, ou la capacité des Ouvriers. -

Tout occupé depuis si long-temps, & de compositions, & de lectures, qui avoient directement la Religion pour objet, il prit enfin, à l'âge de quarante-six ans les Ordres Sacrez. Après quoi il eut l'Abbaye d'Aunay, où il se retiroit tous les étez, lorsqu'il eût quitté la Cour. Un des Ouvrages qu'il y composa, sous le titre de *Quæstiones Alnetanae*, immortalisera le nom de cette solitude, agréablement située dans le Bocage, qui est le canton le plus riant de la basse Normandie.

Il fut nommé à l'Evêché de Soissons en 1685. Avant que ses Bulles fussent expédiées, M. l'Abbé de Silvery ayant été nommé à l'Evêché d'Avranches, ils permuterent avec l'agrément du Roi. Mais à cause de quelques brouilleries entre la Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être sacrez qu'en 1692. Je m'imagine qu'un si long délai ne chagrina que fort peu M. Huet; car la vie qu'il avoit menée, & la seule qu'il aimoit, ne sympathisoit pas avec les fonctions

## xxij *ELOGE HISTORIQUE*

fonctions Episcopales. Aussi ne fut-il pas long-temps à s'en dégoûter. Il se démit de son Evêché d'Avranches en 1699.

Pour le dédommager , le Roi lui donna l'Abbaye de Fontenay , qui est aux portes de Caën. L'amour de M. Huet pour sa patrie , lui inspira de s'y fixer ; & dans cette vuë , il appropria les jardins , & la maison de l'Abbé. Sa patrie lui avoit paru très-aimable , tant qu'il n'y avoit eu que des amis : Mais du moment qu'il y posséda des terres , les procez l'assaillirent de tous côtez , & le chasserent , quoiqu'il eût aussi , grace à son air natal , quelque ouverture pour le jargon de la chicanerie.

Alors il revint à Paris , & se logea dans la maison Professe des Jesuites , où il a vécu ses vingt dernières années , pendant lesquelles il s'est appliqué principalement à faire des notes sur la Vulgate. Il ne regardoit pas seulement la Bible comme la source de la Religion ; mais il croyoit que c'étoit (a) de tous les Livres le plus propre

(a) *Commentar.* p. 354. *Huetiana* , p. 182.

propre à former & à exercer un Savant. Il avoit lû vingt-quatre fois le Texte Hébreu, en le conférant avec les autres Textes Orientaux. Tous les jours, dit-il, sans un seul d'excepté, il y employa deux ou trois heures, depuis 1681. jusqu'en 1712.

Une cruelle maladie, dont il fut attaqué cette année-là, & qui le tint au lit près de six mois, lui affoiblit considérablement, non pas l'esprit, mais le corps & la mémoire. Cependant dès qu'il eût un peu recouvré ses forces, il se mit à écrire sa vie, & il l'écrivit avec toute l'élégance, mais non pas avec tout l'ordre, ni avec toute la précision de ses autres Ouvrages; parceque sa mémoire n'étoit plus la même qu'autrefois. Elle alla toujours en diminuant. Ainsi, n'étant plus capable d'un Ouvrage suivi, il ne fit plus que jeter sur le papier des pensées détachées, travail proportionné à son état.

Quoiqu'il m'en ait confié son unique Copie pour la publier sous le titre d'*Huetiana*, je ne me flate point qu'à ce sujet on me permît de rapporter ici avec quelle complaisance il  
m'a

xxiv *ELOGE HISTORIQUE*

m'a souffert , depuis que j'eus l'honneur de le connoître en 1708. On doute, lorsqu'il s'agit des Grands Hommes, si c'est amour-propre , ou reconnoissance qui fait que nous parlons de leur amitié ; & souvent , de-peur d'être soupçonné d'une foiblesse , nous renonçons à un devoir.

Je ne saurois pourtant ne pas avouer que c'est moi qui procurai la cinquième Edition de ses Poësies en 1709. Je m'en ressouviens d'autant plus volontiers , que sans cette Edition , qui *reveilla ses Muses endormies*, vraisemblablement il n'eût jamais songé aux cinq (a) nouvelles Métamorphoses , qu'il composa en 1710. & 1711. Tout son esprit s'y retrouve. Quelle délicatesse , & pour un Savant de ce rang-là , & dans un âge si avancé ! Quelle fleur , & si nous osions parler ainsi , quelle jeunesse d'imagination !

Au reste , si l'on veut bien considérer qu'il a vécu quatre-vingts & onze ans , moins quelques jours ; qu'il  
se

(a) *Lampyrus , Galerita , Mimus , &c.*

se porta dès sa plus tendre enfance à l'étude ; qu'il a toujours eu presque tout son temps à lui ; qu'il a presque jouï toujours d'une santé inaltérable ; qu'à son lever , à son coucher , durant ses repas , il se faisoit lire par ses valets ; qu'en un mot , & pour me servir de ses termes , *ni le feu (a) de la jeunesse , ni l'embarras des affaires , ni la diversité des Emplois , ni la société de ses égaux , ni le tracas du monde , n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition , qui l'a toujours possédé.* Une conséquence , qu'il me semble qu'on pourroit tirer de-là , c'est que Mr. d'Avranches est peut-être de tous les hommes qu'il y eut jamais , celui qui a le plus étudié.

Outre qu'il étoit naturellement robuste , il vivoit de régime. Dès l'âge de quarante ans il ne soupoit point. Encore dînoit - il sobrement. Il ne mangeoit que des viandes communes , point de ragoûts , & à peine mettoit-il dans son eau une huitième partie de  
vin.

(a) Huetiana , p. 4. Voyez aussi *Commentar. lib. I* , p. 15. & *lib. V. p. 278.*



xxvj *ELOGE HISTORIQUE*

vin. Sur le soir il prenoit une sorte de bouillon (a) médicinal. A la vérité, lors même qu'il se portoit le mieux, il avoit le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade.

Une singularité bien remarquable, c'est que deux ou trois jours avant sa mort, tout son esprit se ralluma, toute sa mémoire lui revint. Il employa ces précieux momens à produire des Actes de piété, & mourut tranquille, plein de confiance en Dieu.

Je ne connois de ses Manuscrits, que ceux-ci. Une Traduction Latine des *Amours de Daphnis & de Chloé*, faite à dix-huit ans; un Roman intitulé *Le faux Incas*, fait à vingt-cinq; un Traité Philosophique de *la Foiblesse de l'Esprit Humain*, fait dans le même temps que ses *Questions Alnetana*; une Réponse à Mr. Regis, touchant la Métaphysique de Descartes; ses Notes sur la Vulgate; & un Recueil de cinq à six cens Lettres, tant Latines que Françoises, écrites

(a) C'est un bouillon connu sous le nom de bouillon rouge du médecin Delorme.

de Mr. H U E T. xxvij

écrites à des Savans. Pour ce qui est de ses Livres imprimez, les voici dans l'ordre qu'ils ont paru.

*De Interpretatione libri duo.* Paris, 1661. in 4. Stade 1680. in 12. La Haye, 1683. in 8.

*Origenis Commentaria in Sacram Scripturam.* Rouën, 1668. in fol. 2. vol. Cologne, 1685. in. fol.

De l'Origine des Romains. Paris, 1670. 1678. 1685. 1693. 1711. in 12. Londres, 1672. in 16. Angl. Amst. 1679. 1716. in 12. Belg.

Discours prononcé à l'Académie Françoise. Paris, 1674. in 4. Amst. 1709. in 12.

*Animadversiones in Manilium, & Scaligeri notas,* à la fin du Manile Dauphin. Paris, 1679. in 4.

*Demonstratio Evangelica.* Paris, 1679. 1694. in fol. Amst. 1680. in 8. 2. vol. Leipsic, 1694. in 4.

*Censura Philosophia Cartesiana.* Paris, 1689. 1694. in 12. Helmstad, 1690. in 4. Franeker, 1690. in 12. Hanovre, 1690. in 12.

*Quest. Alnetana.* Caën, 1690. in 4.

De la situation du Paradis terrestre. Paris, 1691. in 12. Leipsic, 1694.

xxvii] *ELOGE HIST. de Mr. HUET.*  
in 12. & in 4. *Amst.* 1701. in 12. *ibid.*  
*Lat.* 1698. in 12.

Nouveaux Mémoires pour servir à  
l'Histoire du Cartésianisme. *Paris*,  
1692. 1711. in 12. *Utrecht*, 1698. in  
16. *Amst.* 1698. in 12.

Statuts Synodaux pour le Diocèse  
d'Avranches. *Caën.* 1693. 1695. 1696.  
1698. in 8.

*Carmina.* *Utrecht*, 1664. 1700. in 8.  
*Deventer*, 1668. in 8. *Amst.* 1672.  
in 16. *Paris*, 1709. in 12.

*De Navigationibus Salomonis.* *Amst-*  
*terdam*, 1698. in 8. & in fol.

*Nota in Anthologiam Epigramma-*  
*tum Græcorum* : à la fin de ses Poë-  
sies, édition de Grævius. *Utrecht*, 1700.  
in 12.

Origines de *Caën.* *Rouën*, 1702.  
1706. in 8.

Dissertations sur diverses matieres  
de Religion & de Philologie. *Paris*,  
1712. in 12.

Histoire du Commerce & de la Na-  
vigation des Anciens. *Paris*, 1716. in  
12. *Bruxelles*, 1717. in 12

*Commentarius de rebus ad eum per-*  
*tinentibus.* *Amsterdam*, 1718. in 12.

*Huetiana.* *Paris*, & *Amst.* 1722. in 12.

INDICE

# INDICE

*des Parties de cet Ouvrage.*

---

## PRÉFACE.

<i>Exorde &amp; Argument de l'Ouvrage.</i>	1
<i>Sa division.</i>	10

---

## LIVRE PREMIER.

La Verité ne peut être connue  
de l'Entendement humain, par  
le secours de la Raison, avec  
une parfaite & entière certi-  
tude. 11

CHAP. I. *Il faut montrer première-  
ment :*

1. <i>Ce que c'est que la Philosophie.</i>	12
2. <i>Ce que c'est que l'entendement hu- main.</i>	13
3. <i>Ce que c'est qu'Idée.</i>	14
** 3	4. Ce

4. *Ce que c'est que Pensée.* 14
5. *Ce que c'est que la Raison.* *ibid.*
6. *Ce que c'est que la Verité.* *ibid.*
7. *Il y a plusieurs sortes & plusieurs degrez de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.* 16
- CHAP. II. *L'Homme ne peut connoître la Verité par le secours de la Raison avec une parfaite & entiere Certitude. Premiere Preuve tirée des Auteurs Sacrez.* 22
- CHAP. III. *Seconde Preuve. L'Homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en est empreinte en lui* 32.
1. *Les images, espèces, ou ombres, qui partent des corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables.* 34
2. *La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou espece de l'objet extérieur passe pour venir à l'instrument de notre sensation, est douteuse.* 36
3. *La fidélité des Sens est douteuse.* 39
4. *La fidélité des nerfs & des esprits*

<i>prits animaux est douteuse.</i>	41
5. <i>La fidélité du cerveau est douteuse.</i>	46
6. <i>La fidélité de l'Esprit ou Entendement humain est douteuse, &amp; sa nature nous est connue.</i>	48
CHAP. IV. <i>Troisième Preuve. L'Esprit Humain ne peut connoître la nature des choses avec une parfaite Certitude.</i>	52
CHAP. V. <i>Quatrième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de leur continuel changement.</i>	59
CHAP. VI. <i>Cinquième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de la différence des hommes.</i>	63
CHAP. VII. <i>Sixième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, parceque leurs causes sont infinies.</i>	65
CHAP. VIII. <i>Septième Preuve. L'Homme n'a point de règle certaine de la Verité.</i>	69
CHAP. IX. <i>Huitième Preuve. 1. On dispute contre l'Evidence.</i>	75
2. <i>Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis,</i>	qui
** 4	

- qui sont yvres , & qui sont fous ,  
sont aussi évidens que les objets qui  
se présentent à l'Esprit de ceux qui  
sont éveillés , qui sont à jeun , & qui  
sont en leur bon sens.* 78
- CHAP. X. Neuvième Preuve. 85
1. Raison de douter de toutes choses , proposée par Des Cartes ; sçavoir que nous ignorons , si Dieu ne nous a point créés de telle nature , que nous nous trompions toujours. *ibid.*
2. D'où il s'ensuit que l'intime perception des choses est douteuse. 87
- CHAP. XI. Dixième Preuve. C'est une petition de principe , que de vouloir prouver par Raison que la Raison est certaine. 89
- CHAP. XII. Onzième Preuve. Les raisonnemens sont incertains. 90
- CHAP. XIII. Douzième Preuve. Il s'ensuit des dissensions des Dogmatiques , qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes. 94
- CHAP. XIV. Treizième Preuve. La loi de douter a été établie par d'excellens Philosophes. 95
1. Anacharsis. 100
2. Pherecyde. *ibid.*
3. Pythagore. *ibid.*
4. Empedocle.

I N D I C E. xxxij

4. <i>Empedocle.</i>	101
5. <i>Gorgias Leontin.</i>	ibid.
6. <i>Xenophane.</i>	102
7. <i>Epicharme.</i>	ibid.
8. <i>Parmenide</i>	ibid.
9. <i>Xeniade.</i>	ibid.
10. <i>Zenon d'Elée.</i>	103
11. <i>Heraclite.</i>	ibid.
12. <i>Anaxagore.</i>	ibid.
13. <i>Democrite.</i>	ibid.
14. <i>Protagore.</i>	104
15. <i>Socrate.</i>	ibid.
16. <i>Platon , Auteur de la premiere Academie.</i>	107
17. <i>Aristote.</i>	108
18. <i>Arcefilas , Auteur de la seconde Academie.</i>	109
19. <i>Lacyde.</i>	112
20. <i>Carneade , Auteur de la troisieme Academie.</i>	ibid.
21. <i>Clitomaque.</i>	116
22. <i>Philon , Auteur de la quatrieme Academie.</i>	117
23. <i>Antiochus , Auteur de la cinquié- me Academie.</i>	ibid.
24. <i>Ciceron.</i>	119
25. <i>Varron , Pison , Lucullus , &amp; Brutus.</i>	121
26. <i>Origine du Pyrrhonisme.</i>	122
27. <i>Me-</i>	



27. Metrodore.	123
28. Anaxarque.	ibid.
29. Pyrrhon.	124
30. Combien il y a eu véritablement d'Académies, & quelle a été la différence de l'Académie, & du Pyrrhonisme.	131
31. Il n'y a eu que deux Académies, l'ancienne, & la nouvelle; & la nouvelle a été un véritable Pyrrhonisme.	138
32. On propose les différends entre la nouvelle Académie, & la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier différend.	139
33. Second différend.	140
34. Troisième différend.	142
35. Quatrième différend.	143
36. Cinquième différend.	ibid.
37. Sixième différend.	145
38. Septième différend.	147
39. Pourquoi les Philosophes, qui font profession de douter, aiment mieux passer pour Académiciens que pour Pyrrhoniens.	150
50. Il est faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon.	151
41. Timon de Phlius.	152
42. Natu	

I N D I C E. xxxv

42. <i>Nausiphane de Teos.</i>	153
43. <i>Theodose de Bithynie.</i>	154
44. <i>Ænesideme de Cnossus.</i>	ibid.
45. <i>Ptolemée d' Alexandrie.</i>	ibid.
46. 47. <i>Cornelius Celsus. Favorin.</i>	ibid.
48. <i>Sextus Empiricus.</i>	155
49. <i>Sçavoir si Sextus Empiricus est le même , que Sextus de Charonée.</i>	ibid.
60. <i>Grande affinité de la Seête Scep- tique , de la Seête Empirique , &amp; de la Seête Methodique.</i>	158
51. <i>Lucien.</i>	160
52. <i>Uranius.</i>	161
53. <i>Et encore du nombre des Dog- matiques. Porphyre.</i>	162
54. <i>Aristippe.</i>	ibid.
55. <i>Herillus de Carthage.</i>	163
56. <i>Menedeme d' Eretrie.</i>	ibid.
57. <i>Les Philosophes Eretriques , &amp; les Megariques.</i>	ibid.
58. <i>Monime le Cynique.</i>	164
59. <i>Parmi les Nations étrangères , les Mages.</i>	ibid.
60. <i>Les Brachmanes.</i>	165
61. <i>Certains Philosophes Turcs , qu'on nomme les Etonnez</i>	ibid.
62. <i>Parmi les Juifs, les Esseniens.</i>	166
63. <i>Et</i>	

xxxvj      I N D I C E.

63. *Et les Seboréens.* 166  
64. *R. Mosès fils de Maimon.* *ibid.*  
65. *Et Parmi les Arabes , les Discoueurs* 167  
CHAP. XV. 1. *On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus , qu'il faut douter , & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.* 169  
2. *La hardiesse des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.* 170  
3. *Les Academiciens & les Sceptiques , n'affirmant rien , ne peuvent se tromper , & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.* 171

## LIVRE SECON D.

On explique exactement quelle est la plus sûre, & la plus légitime voye de Philosopher.

174.

CHAP. I. *L'homme est naturellement dépourvu des moyens nécessaires pour connoître très-clairement & très-certainement la Verité ; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte , il ne peut néanmoins la connoître très-clairement , & très-certainement.* 176

CHAP. II. *La Foi supplée au défaut de la Raison, & rend très-certaines les choses qui étoient moins certaines par la Raison.* 182

CHAP. III. 1. *Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.* 188

2. *Contre Platon.* 190

3. *Contre Proclus.* 192

4. *Et contre Des Cartes.* 194

CHAP. IV. *Il faut suivre dans l'usage de la vie les choses probables ,  
comme*

xxxviiij      I N D I C E.

- comme si elles étoient véritables.* 204  
CHAP. V. *Regle , ou Criterium de la*  
*Probabilité.* 207  
CHAP. VI. *Quelle est la fin que l'on se*  
*propose dans l'art de douter.* 209  
CHAP. VII. *Il ne faut point s'attacher*  
*aux sentimens d'aucun Auteur.* 213  
CHAP. VIII. *Il faut choisir dans cha-*  
*que Secte ce qui y paroît de meil-*  
*leur.* 215  
CHAP. IX. *Sur toutes choses il faut*  
*prendre garde de ne rien admettre*  
*qui soit contraire à la Foi.* 216  
CHAP. X. *La Secte des Eclectiques*  
*a été suivie par de grands hom-*  
*mes.* 217  
CHAP. XI. *Puisqu'il ne faut s'atta-*  
*cher , ni à la Secte des Academi-*  
*ciens , ni à celle des Sceptiques , ni*  
*à celle des Eclectiques , ni à aucune*  
*autre , il faut s'attacher à la sienne*  
*propre.* 224

LIVRE TROISIÉME.

O propose les Objections de nos  
adverfaires , & on  
les refute.

- CHAP. I. *Premiere Objection, que nous  
ôtons l'usage de la Vie,* 227
- CHAP. II. *Seconde Objection, que nous  
nous privons de la Science.* 229
- CHAP. III. *Troisième Objection, que  
nous avons le Criterium, ou la Re-  
gle du discernement du vrai & du  
faux.* 230
- CHAP. IV. *Quatrième Objection, que  
notre maniere de Philosopher ne fait  
point de Secte.* 232
- CHAP. V. *Cinquième Objection, que  
lorsque nous disons qu'il n'y a rien  
de vrai, ni de faux, ni de démonf-  
tration, nous nous condamnons nous-  
mêmes.* 233
- CHAP. VI. *Sixième Objection, qu'on  
ne peut presque pas douter sans im-  
piété, si Dieu n'a pas fait l'hom-  
me de telle sorte, qu'il se trompe  
toujours.* 234
- CHAP.

XL            I N D I C E.

CHAP. VII. <i>Septième Objection , que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la Foi , &amp; favoriser la corruption des mœurs.</i>	235
CHAP. VIII. <i>On répond aux Objections de nos adversaires.</i>	240
CHAP. IX. <i>Première Objection.</i>	242
CHAP. X. <i>Seconde Objection.</i>	245
CHAP. XI. <i>Troisième Objection.</i>	251
CHAP. XII. <i>Quatrième Objection.</i>	259
CHAP. XIII. <i>Cinquième Objection.</i>	263
CHAP. XIV. <i>Sixième Objection.</i>	269
CHAP. XV. <i>Septième Objection.</i>	272
CHAP. XVI. <i>Pourquoi la doctrine des Academiciens &amp; des Sceptiques a été rejetée.</i>	290
CHAP. XVII. <i>Conclusion de l'Ouvra- ge.</i>	295

PREFACE



# PRÉFACE

## DE L'AUTEUR,

*Aux Philosophes ses Amis.*

1. *Exorde & Argument de l'Ouvrage.*
2. *Sa Division.*

### I.



ECOUTEZ, Mes chers amis, non pas mon sentiment touchant la nature de l'Esprit humain, & de la Raison; mais celui d'un excellent homme, fort versé dans toutes les Sectes anciennes & modernes de la Philosophie. Il étoit Provençal, homme de qualité. Il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, par rapport à ses études, & il avoit eu d'étroites liaisons avec ceux qui avoient quelque réputation dans les sciences spéculatives. S'étant trouvé depuis revêtu d'une Charge importante dans son pays, il se fit des ennemis puissans, qui lui rendirent de mauvais Offices,

*Exorde &  
Argument de  
l'Ouvrage.*

A

&



& l'obligerent de quitter sa patrie , & de se retirer à Padouë , lieu agréable & propre aux études qu'il avoit toujours cultivées , & que j'avois choisi depuis assez long-tems pour la retraite des miennes. Il me vint voir , selon son ancienne coutume , non pas comme me croyant Philosophe , mais comme amateur de la Philosophie ; tel qu'il m'avoit reconnu par quelques Ecrits qui m'étoient échappés. Je fus frappé d'abord de la beauté de son esprit , de l'étendue de son savoir ; & principalement de sa candeur & de son honnêteté. Flaté lui-même de la maniere pleine d'estime & de reconnaissance , dont je recevois ses visites , & de la conformité de nos inclinations , il ne fut pas long-tems sans m'ouvrir le fond de son cœur : Car après que j'eus remarqué qu'il attaquoit avec chaleur toutes les Sectes des Philosophes , à la maniere des Academiciens , sans s'attacher à aucune , & sans qu'il me fût possible , avec toute mon adresse , & par toutes les questions dont je le harcelois , de lui faire prendre parti , j'eus recours enfin aux sollicitations , & je le

## PRÉFACE. 7

Je priaï-très-sérieusement de se développer. Vaincu enfin par mon empressement, il se rendit, & dans cet entretien, & plusieurs autres qui suivirent, il me communiqua sans déguisement sa pensée, touchant la Philosophie. Ses discours me parurent subtils & fort éloignés des opinions communes, & je ne voulus pas les perdre. Je prenois donc soin de les écrire, si-tôt que nous étions séparés, de crainte de les oublier, & pour mon usage seulement, sans penser qu'ils dussent jamais sortir de mes mains. Voici donc comme il s'expliqua.

Lors que dans ma première jeunesse je m'appliquai à l'étude de la Philosophie, je fus fort choqué de ces disputes continuelles des Philosophes, sur toutes sortes de matière; & dans l'attente de ces grands avantages de la Philosophie, que l'on m'avoit tant vantés, la connoissance de la Vérité, & le repos de l'esprit, j'étois fort surpris de me trouver plongé dans des tenebres épaisses d'une ignorance invincible, & dans des débats dont je ne voyois point la fin.

## \* P R É F A C E.

Et comme j'avois été élevé dans la Philosophie d'Aristote, suivant la coutume de ce Siècle, j'étois encore plus étonné que la seule Secte de ce Philosophe eût pu produire une si grande diversité d'opinions, des Grecs, des Arabes, & des Latins; des Anciens, & des Modernes. J'admirois l'aveuglement de l'Esprit humain, voyant qu'Aristote avoit osé dire que les Philosophes, qui l'avoient précédé, étoient ou malhabiles, ou glorieux, d'avoir préssumé qu'ils avoient porté la Philosophie à sa dernière perfection; mais qu'il croyoit pouvoir assurer que dans peu de tems ce grand Ouvrage seroit consommé: quoique les choses cependant en fussent si éloignées, que l'on voyoit tous les jours renaître de nouvelles contestations, & que le tems qui modere toutes choses, aigrissoit au contraire les esprits des Philosophes; en sorte qu'il sembloit que leur science ne fût pas tant une recherche de la Vérité, comme ils s'en vantoient, qu'une méthode de chicaner avec adresse, & de disputer subtilement. Je souhaitois que quelque homme  
d'au-

## P R É F A C E. 5

d'autorité & de savoir, entreprît la même chose, que l'on raporte du Proconsul Gellius, qui étant venu autrefois à Athenes, assembla tous les Philosophes qui s'y trouvoient en grand nombre, & par un discours étudié les exhorta de terminer leurs longs débats, leur offrant sa médiation & ses bons offices. Cela a paru ridicule à bien des gens, mais non pas à moi : car l'accommodement eût pu se faire, si chacun d'eux se dépouillant de ses préjugés, fût entré dans un nouveau & sérieux examen des dogmes dont il paroïsoit si entêté ; s'il n'eût proposé que comme incertain, ce qu'il avoit coutume de soutenir comme indubitable, & qu'il eût appris une bonne fois à retenir sa créance, & à suspendre son jugement. Je ne desapprouverois pas non-plus l'étude que fit Neron de la Philosophie, pour découvrir la cause d'une si grande diversité d'opinions ; s'il eût eu un desir sincere de terminer ces controverses, & non pas de les entretenir pour son divertissement, suivant la legereté & la malignité de son naturel.

A ; La

La doctrine de Des Cartes a eu dans ces derniers tems une grande réputation : & parcequ'elle attiroit beaucoup de monde par sa nouveauté, comme il arrive d'ordinaire , plusieurs jugerent qu'Aristote seroit bien-tôt abandonné , & que Des Cartes prendroit le dessus. Las comme j'étois de la division des Peripateticiens , je voulus connoître ce qu'on pouvoit attendre de cette nouvelle Philosophie. Elle me plut fort ; car il me parut , que fondée sur un petit nombre de principes très-simples , elle penetroit aux premieres causes par une voye nette & facile. Je ne fus pas long-tems néanmoins sans m'appercevoir , que les Peripateticiens se souvenoient encore ; qu'il se formoit de dangereuses factions contre Des Cartes ; que Gassendi se faisoit chef de parti , & renouvelloit avec succès la Secte d'Epicure , toute décriée qu'elle étoit , & suspecte d'impieté, quoiqu'il eût beaucoup plus d'adversaires que d'approbateurs. Je me voulus donc retrancher dans le Platonisme , ne croyant pas pouvoir choisir un meilleur maître que ce grand homme , à qui  
l'anti-

l'antiquité a donné le surnom de Divin , que tant de gens habiles ont admiré , & que les plus anciens Pères de l'Eglise ont suivi , employans sa methode & ses dogmes , pour expliquer & pour défendre la Doctrine Chrétienne. Mais lorsque je vins à approfondir cette Philosophie , moi qui cherchois des fondemens solides de la Verité , je n'y trouvai rien qui pût fixer mon esprit ; nuls principes certains & déterminez ; nul Systême ni tissu de doctrine ; rien de lié ; rien de suivi. Tout y est traité avec délicatesse & avec élégance ; mais on y soutient le pour & le contre , & on y défend l'affirmative & la négative par des raisons de même force , sans déterminer l'esprit à aucun parti. Outre que cette Secte vague & flottante , en a produit plusieurs autres , dont chacune prétend être la légitime & sincere doctrine de Platon , & toutes les autres corrompues. De sorte qu'après avoir leu les Ouvrages de Platon , & de la plupart des Platoniciens , je me trouvai plus éloigné que jamais de la connoissance de la Verité. Cela ne me

rebuta pas. Je voulus parcourir toute l'ancienne Philosophie. J'en ramassai les Dogmes de tous côtez. Je lus exactement ce que Diogene de Laërte, & d'autres encore ont écrit de la vie, & des sentimens des Philosophes qui les avoient précédé ; esperant que dans ce grand nombre de Sectes, quelque méprisables qu'elles parussent, il s'en pourroit présenter quelqu'une moins sujette aux contradictions, & plus propre à fixer l'incertitude & l'agitation de l'esprit.

Mon esperance ne fut pas vaine. La doctrine d'Arcefilas, de Carneade, & de Pyrrhon me plut fort ; & je jugeai qu'ils avoient mieux connu la nature de l'Esprit humain que tous les autres Philosophes : quoi que je n'approuvassé pas leurs sentimens en toutes choses, & que les ayant abandonnez en plusieurs points, je me fissé l'auteur de mon propre Systême. Un long usage d'étude, de réflexions, & de méditations m'ayant depuis fait mieux connoître moi-même à moi-même, je suis demeuré persuadé, que ni en moi, ni en aucun autre homme, il ne se trouve point de faculté  
natu-

naturelle , par laquelle on puisse découvrir la Verité , avec une pleine & entiere assurance , & que la source de toutes les erreurs , c'est la précipitation de notre esprit , qui nous fait ajouter foi trop legerement aux opinions qui nous sont proposées.

C'est ainsi que ce savant homme parla , & comme il remarqua l'étonnement où j'étois de voir renouveler une doctrine que je croyois entierement éteinte & abolie : Vous admirez ma hardiesse , me dit-il , d'oser avancer un discours qui semble choquer le sens commun ; ou plutôt ma timidité & ma défiance , de n'oser ajouter foi au témoignage de mes Sens & de ma Raison : Mais si vous voulez bien continuer de m'entendre , je me promets tant de la bonté de votre esprit , & de votre candeur , que vous admirerez au contraire la temerité & l'aveuglement de l'Esprit humain , qui croit voir ce qu'il ne voit point , & se précipite inconsidérément dans l'erreur. Je vous écouterai , lui dis-je , avec toute l'attention que vous pouvez desirer ; & Dieu veuille que vous puissiez ex-

A 5

cuser



10 P R É F A C E.

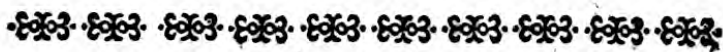
cuter ce que vous promettez. Alors il commença de parler ainsi.

I I.

*Sa Division.* Pour donner des bornes certaines à cette dispute, il me paroît nécessaire de la diviser en trois parties. Il faut prouver avant toutes choses, que l'Esprit humain ne peut connoître la Verité par le secours de la Raison, avec une parfaite & entiere certitude. Il faudra chercher ensuite avec exactitude, quelle est la voye la plus sure, & la méthode légitime de philosopher. Nous répondrons en dernier lieu aux objections de ceux qui sont dans des sentimens contraires aux nôtres.

TRAITÉ

T R A I T É  
P H I L O S O P H I Q U E  
D E L A F O I B L E S S E  
D E L ' E S P R I T H U M A I N .



L I V R E P R E M I E R .

*La Verité ne peut être connue de  
l'Entendement humain , par le se-  
cours de la Raison , avec une par-  
faite & entiere certitude.*

---

C H A P I T R E P R E M I E R

*Il faut montrer premierement : 1. Ce que  
c'est que la Philosophie. 2. Ce que c'est  
que l'Entendement humain. 3. Ce que  
c'est qu'Idée. 4. Ce que c'est que Pensée.  
5. Ce que c'est que la Raison. 6. Ce que  
c'est que la Verité. 7. Il y a plusieurs  
sortes & plusieurs degrez de Certitude.  
La Certitude de la Foi perfectionne la  
Certitude de la nature humaine.*

**C**elui qui entreprend de prouver  
la foiblesse de l'Esprit & de la  
Raison humaine , trouve dès la pre-

miere entrée de la Philosophie un grand champ ouvert , & battu depuis long-tems , par la plûpart des anciens Philosophes ; dans lequel il faut combattre sur la nature & la recherche de la Verité. Car ce ne seroit pas garder l'ordre requis , que de travailler à connoître la Verité , sans savoir ce que c'est que la Verité , ni si elle peut être connue.

*Ce que c'est  
que la Phi-  
sophie.*

I. Car la Philosophie n'étant autre chose que l'étude de la Sagesse , que la recherche de la Verité , & qu'un effort de l'Esprit humain pour connoître la Verité par le secours de la Raison ; il est nécessaire qu'un Philosophe sache ce que c'est que la Verité , l'Esprit humain , & la Raison , & qu'il soit assuré que l'Esprit humain peut connoître la Verité , par le secours de la Raison , avant que de s'engager dans une recherche , qui lui donneroit beaucoup de peine , sans aucun succès. Comme un chasseur , qui se prépare à poursuivre une bête , s'il apprend que des rochers inaccessibles , & des abîmes impénétrables en empêchent l'abord , il ne se donnera point un travail inutile

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. I. 13*  
le pour l'aller chercher. Tâchons donc de découvrir quelle est la nature de la Verité , de la Raison , & de l'Entendement de l'homme ; autant qu'il est permis à l'homme de le découvrir. Car étant persuadé qu'on ne peut rien connoître par la Raison avec une parfaite certitude, je serois insensé si je prétendois connoître clairement & certainement , ce que c'est que la Verité & la Raison.

2. C'est donc ainsi que je définis C'est que c'est que l'Entendement humain. l'Esprit humain : Un Principe , ou un Pouvoir né dans l'homme , lequel est émeu & ébranlé à former des Idées , & des pensées , par la reception & l'impression des Especies dans le cerveau. Ces Especies dont je parle , ne sont pas ces Images , ou Ombres qui partent des corps , que l'on appelle aussi Especies ; mais j'entens les traces imprimées dans le cerveau par le mouvement des esprits & des nerfs , lorsqu'ils sont ébranlez par les organes de la sensation , excitez par des causes exterieures : laquelle impression de traces fait que l'Ame jointe intimement au cerveau , se trouve disposée d'une certaine maniere.

3. J'ap-

14 DE LA FOIBLESSE DE

*Ce que c'est  
qu'Idée.*

3. J'appelle Idée, une Image que l'Âme disposée d'une certaine manière par l'impression des Espèces dans le cerveau, se forme à elle-même.

*Ce que c'est  
que Pensée.*

4. J'appelle Pensée, l'action de l'entendement, émeu, & déterminé par la réception des Espèces dans le cerveau, à se former des Idées, les comparer ensemble, & en porter des jugemens.

*Ce que c'est  
que la Rai-  
son.*

5. J'appelle la Raison, cette Faculté qu'a l'Entendement humain de rechercher la Verité par ses opérations naturelles.

*Ce que c'est  
que la Verité.*

6. Quant à la Verité, ( non pas celle que les Philosophes appellent *Verité d'existence*, mais celle qu'ils appellent, *Verité de jugement* ) je la définis ainsi : la convenance & le rapport du jugement que fait nôtre Entendement en veüe de l'Idée qui est en nous, avec l'objet extérieur qui est l'origine de cette Idée. Pour expliquer cette définition, supposons que l'objet qui se présente au-dehors est un Loup, d'où s'est formé l'Idée qui est en moi ; mon Entendement en veüe de cette Idée, conçoit & juge que c'est un Loup. Ce jugement que  
forme

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. I.* 15  
forme mon Entendement , se raporte  
& convient avec l'objet extérieur ; &  
c'est pourquoi on dit qu'il est verita-  
ble : & ce raport , & cette conve-  
nance du jugement que mon Enten-  
dement a formé , avec l'objet exte-  
rieur , s'appelle Verité. Comme au  
contraire si mon Entendement en veüë  
de cette Idée , conçoit & juge que  
c'est un Chien , ce jugement formé  
par mon Entendement est différent &  
dissemblable de l'objet extérieur , &  
c'est pourquoi on dit qu'il est faux ;  
& cette différence ou dissemblance  
d'avec l'objet extérieur , s'appelle fauf-  
seté ou erreur. J'appelle objet exte-  
rieur , soit qu'il soit présent , lorsque  
l'Entendement est meu & déterminé  
à y penser ; soit qu'il ait été présent  
auparavant , & ait formé son Idée en  
nous ; soit la représentation de cet  
objet que nous avons veüë aupara-  
vant ; soit la description que l'on nous  
en a faite. De là vient que dans le  
sommeil , & dans les rêveries de la  
fièvre ou de la fureur , il se présente  
tant d'images à l'Entendement , dont  
les objets extérieurs ne sont point  
présents ; mais dont les Idées nous  
sont

sont demeurées. Quelques - uns définissent autrement toutes ces choses que nous venons de définir , & attachent d'autres notions à ces termes. Je me servirai de celles que je viens de proposer. Que s'il se trouve donc que la nature de l'homme soit telle, qu'il ne peut connoître avec une parfaite certitude, & une entière évidence , par le secours de sa Raison , que cet objet extérieur convient & se rapporte avec le jugement que mon Entendement en a formé, en veüe de l'Idée que j'en ai ; il faut nécessairement avouër que l'homme ne peut connoître la Verité avec une parfaite certitude , par le secours de sa Raison.

*Il y a plusieurs sortes & plusieurs degrez de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.*

7. Au reste , il y a deux manieres de connoître la Verité. Car ou on la connoît avec doute & incertitude ; comme quand on voit, ou que l'on croit voir , selon le langage du Poëte , la Lune au travers des nuages. Ou on la connoît avec Certitude ; & cette Certitude a aussi deux degrez : Car la Certitude avec laquelle les Bien-heureux connoissent les choses dans le Ciel , que l'on peut appeller  
le

le souverain degré de Certitude , est différente de la Certitude avec laquelle les hommes connoissent les choses sur la terre pendant leur vie. De-plus , cette dernière sorte de Certitude a encore deux degrez : Car nous connoissons très - certainement par la Foi les choses que Dieu a révélées , d'une Certitude que l'on peut appeller divine , puisque Dieu en est l'auteur ; & nous connoissons les autres choses d'une Certitude humaine. Cette Certitude humaine a encore divers degrez ; car il y a des choses que nous connoissons plus certainement que les autres. Nous connoissons plus certainement & plus évidemment , que le tout est plus grand que sa partie , que nous ne connoissons que la Planete de Saturne est au-dessus de celle du Jupiter , & que nous ne connoissons ce qui est attesté par deux témoins. Cette dernière connoissance n'est certaine que d'une Certitude de probabilité ; la seconde est certaine d'une véritable Certitude ; & la première est très-certaine. Ce sont donc trois degrez de Certitude humaine ; le plus élevé ,  
celui



18 DE LA FOIBLESSE DE  
celui du milieu , & le plus bas : dont  
chacun même peut recevoir del'aug-  
mentation ou de la diminution.

Il y a encore deux autres genres de  
Certitude humaine ; l'un que l'on  
peut appeller Physique , l'autre Mo-  
ral. Je sçai certainement que deux  
fois deux font quatre , & que deux  
corps qui font égaux à un troisième ,  
font égaux entre eux. Je sçai cer-  
tainement aussi , que près du Bos-  
phore de Thrace il y a une Ville  
nommée Constantinople , & qu'il y a  
eu à Rome un Empereur , nommé  
Auguste ; que le feu échauffe , & que  
la glace refroidit. J'ai ces premières  
connoissances avec une Certitude ,  
que j'appelle Physique , par la lumie-  
re naturelle , qui est une faculté que  
la nature a donnée à mon Entende-  
ment : & j'ai ces dernières connois-  
sances , par des témoignages suffi-  
sans , par l'autorité de l'usage , &  
par le rapport de l'expérience ; aus-  
quelles choses les hommes suivant  
leurs mœurs , & leur pratique ordi-  
naire , ont coûtume de donner leur  
créance avec Certitude. Tout cela  
vous fait voir combien de sortes de  
Cer-

Certitude Dieu a donné à l'Entendement humain pendant cette vie. Cette Certitude divine avec laquelle nous connoissons les choses par la Foi, n'est pourtant pas égale à cette Certitude celeste des Bien-heureux, ni pour la fermeté, ni pour l'évidence, suivant le témoignage de St. Paul (a), lorsqu'il dit: *Que Nous voyons présentement par un miroir, en énigme; & que les Bien-heureux voyent dans le Ciel face à face; qu'il connoît en partie présentement, & qu'alors il connoitra comme il est connu.* De plus cette Certitude de la Foi, qui nous vient de Dieu, & dont nous jouissons présentement, est fort au-dessus de la Certitude humaine, & même celle du premier degré; soit que nous l'ayions acquise par le secours de la Raison, ou par le secours des Sens. C'est pourquoi saint Chrysostome (b) a dit avec beaucoup de vérité, que si nous ne tenons pas plus certaines les choses que nous connoissons par la Foi, que celles que nous

nous

(a) 1. Cor. XIII. 5. 12.

(b) S. Chrysost. Hom. 21. sur l'Epist. aux Hebr.

nous connoissons par les Sens , nous manquons de Foi. Puisqu'il est donc vrai , que le souverain degré de Certitude humaine , comme par exemple , celui par lequel je tiens certains les premiers principes , & les Axiômes Géométriques , est fort inferieur à la Certitude de la Foi ; & que la Certitude de la Foi est fort inferieure à la Certitude des Bien-heureux , il est évident que le souverain degré de la Certitude humaine n'est pas parfait : car ce qui est parfait est accompli de tous points , & rien ne lui manque de tout ce qui est nécessaire pour une entiere perfection. Or il manque à la Certitude humaine , cette partie de Certitude qui se trouve dans la Certitude de la Foi , & qui ne se trouve pas dans la Certitude humaine ; & il manque de plus à la Certitude humaine , cette autre partie de Certitude qui se trouve dans la Certitude des Bien-heureux , & qui ne se trouve pas dans la Certitude de la Foi.

Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître la Verité avec Certitude , il faut l'entendre ainsi ; que l'homme en cette vie ne peut connoître

tre

tre la vérité avec cette suprême Certitude, à qui il ne manque rien pour une entière perfection ; mais qu'il peut connoître la Vérité avec une Certitude humaine, à laquelle Dieu a voulu que l'Entendement humain pût parvenir, pendant qu'il est joint à ce corps mortel. L'Entendement humain n'ayant rien de plus sûr n'y de plus solide, surquoi il puisse s'appuyer, que cette Certitude, on peut l'appeler la souveraine Certitude humaine, quoiqu'elle ne soit pas entièrement parfaite, & que l'homme aidé seulement des forces de la nature, ne puisse connoître la Vérité avec une parfaite Certitude & une entière évidence ; & qu'il la puisse connoître bien plus certainement par le secours de la Foi ; mais suivant les termes de l'Apôtre, *Par un miroir en énigme.*

Car ce qui manque à la nature humaine pour avoir une parfaite connoissance des choses, la grace de Dieu le supplée par la Foi, elle fortifie la foiblesse de la Raison & des Sens, elle chasse l'obscurité des doutes, & soutient l'Entendement chancelant.

Mais

Mais je vais bien-tôt expliquer toutes ces choses plus au long.

---

## CHAPITRE II.

*L'Homme ne peut connoître la Verité par le secours de la Raison , avec une parfaite & entiere Certitude. Premiere preuve tirée des Auteurs Sacrez.*

**M**Ais avant que de le prouver par les choses mêmes , nous le démontrerons par l'autorité de Dieu , qui nous avertit souvent de notre ignorance dans les Livres Sacrez , & nous apprend que nous nous donnons une peine inutile , lorsque nous voulons parvenir à la connoissance des choses & de leurs causes ; & que l'homme de sa nature est fait de telle sorte , qu'il ne peut retirer de ses études le fruit d'un veritable savoir. Voici comme il s'explique par la bouche de Salomon , le plus sage des hommes : (a) *J'ai appliqué mon esprit ,*  
*pour*

(a) *Ecd. VIII. 16. 17.*

pour acquérir la science, & pour connoître les événemens qui arrivent sur la terre. Il y a tel homme qui y travaille jour & nuit, & se prive du sommeil. Et j'ai compris, que l'homme ne peut trouver aucune raison de tous les ouvrages de Dieu, qui se font sous le Soleil; & que plus l'homme se travaillera pour la chercher, moins il la trouvera; & qu'encore qu'un homme sage se vante de l'avoir trouvée, il ne la pourra trouver. Il rejette sur le corps la cause de cette foiblesse, dans la masse duquel tant que l'esprit demeurera enveloppé, il ne pourra jamais s'élever à la connoissance des choses: Car il dit: (a) *Le corps corruptible appesantit l'ame, & cette demeure terrestre abbaisse l'entendement plein de beaucoup de pensées. A peine pouvons-nous connoître par conjecture les choses qui sont sur la terre: nous ne pouvons découvrir sans travail ce qui est sous nos yeux. Qui est-ce qui pourra découvrir ce qui se fait dans le Ciel? Qui est-ce qui connoitra vos desseins, si vous ne donnez*

(a) Sap. IX. 15. &amp; suiv.

nez votre sagesse, & si vous n'envoyez d'enhaut votre Saint Esprit ?

Il déclare en un autre endroit que ce désir infini de sçavoir, qui est né avec nous, a été donné de Dieu à l'homme, comme une demangeaison & une lépre, pour le tourmenter sans aucun fruit. (a) *J'ai veu*, dit-il, *l'affliction que Dieu a donnée aux hommes, pour les exercer. Tout ce qu'il a fait, est bon, & il l'a fait dans son tems; & il leur a livré le monde, comme une matiere de méditation & de dispute; mais sous cette condition que l'Ouvrage que Dieu a fait depuis le commencement jusqu'à la fin, demeurera inconnu à l'homme.* De-là viennent ces Sentences de l'Ecclésiastique, qui paroissent avoir été tirées des Ecrits de Salomon. (b) *Ne cherchez point ce qui est au-dessus de votre portée, & n'entreprenez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces: mais occupez toujours votre pensée des choses qu'il vous a commandées, sans porter votre curiosité dans*

(a) Eccl. III. 10, 11.

(b) Eccl. III. 22. & seq.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. II. 25  
dans la multitude de ses Ouvrages : car  
il ne vous est point nécessaire de  
voir de vos yeux les choses qui sont  
cachées. Ne vous engagez point dans  
une recherche laborieuse des choses su-  
perflues , & ne poussez point votre  
étude dans le grand nombre de ses œu-  
vres ; car il vous a fait voir une in-  
finité de choses , qui sont au-dessus de  
votre conception. Saint Paul qui fut  
envoyé de Dieu pour enseigner aux  
Gentils la véritable Philosophie , mon-  
tre clairement aux Grecs , qui cher-  
choient la connoissance de la Vérité  
avec tant d'empressement , combien  
les ouvrages de Dieu sont au - dessus  
de la portée de l'Esprit humain. (a) Il  
est écrit , dit-il , je perdrai la sagesse  
des sages , & la prudence des prudens.  
Où est le Sage ? Où est le Docteur de  
la Loi ? Où est cet homme studieux des  
choses de ce Siècle ? Dieu n'a-t'il pas  
rendu folle la sagesse de ce Siècle ? Car  
parceque dans la sagesse de Dieu , le  
monde n'a pas connu Dieu par la sa-  
gesse ; ( c'est-à-dire , par la sagesse hu-  
maine qui est la Raison ) il a plu à  
Dieu

(a) 1. Cor. I. 19. & suiv.



## 26 DE LA FOIBLESSE DE

*Dieu de sauver les fidèles par la folie de la prédication ; c'est-à-dire , de pourvoir au Salut de ceux qui se servent de la Foi , & non pas de la Raison. Et ensuite : Les Gentils cherchent la Sagesse , mais pour nous , nous prêchons Jésus-Christ crucifié. Puis il ajoute : Ce qui est folie en Dieu , est plus sage que les hommes. Et plus bas : Dieu a choisi ce qui est folie dans le monde , pour confondre les Sages. Et il dit ensuite : (a) La Sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Et il confirme enfin cette doctrine tirée d'Isaïe , par cette oracle de David : (b) Dieu sçait que les pensées des hommes sont pleines de vanité. Il détourne aussi les Colossiens de l'étude de cette orgueilleuse & trompeuse Philosophie , qui s'appuye sur la Raison humaine , & non sur la Foi de Jésus-Christ. (c) Prenez garde , dit-il , que personne ne vous trompe par le moyen de la Philosophie , & de cette vaine tromperie ,*

(a) 1. Cor. III. 19.

(b) Isa. XXIX. 14. & XXXIII. 18. Psalm. XCIII. 12.

(c) Col. II. 8.

*tromperie , suivant la tradition des hommes , & les élémens de ce monde , & non suivant Jesus-Christ. Ce fut donc par ces considérations que l'Empereur Constantin (a) , dans la Harangue à l'Assemblée des Saints, osa dire publiquement que l'homme ne peut connoître la Vérité. Et Arnobe plus ancien que Constantin , a écrit que (b) l'homme est un animal aveugle , qui ne se connoît pas lui-même , & qui ne peut connoître par aucunes raisons , ce qu'il faut faire , en quel temps , & en quelle maniere. Il met aussi au nombre des bienfaits , dont la nature humaine est redevable à Jesus-Christ , & pour lesquels il auroit mérité d'être estimé Dieu , quand il n'auroit été qu'un simple homme , de ce qu'il a montré que les hommes sont des animaux informes , qui donnent leur créance à de vaines opinions , qu'ils ne peuvent rien comprendre , ni rien sçavoir , ni voir ce qui est devant leurs yeux. Il dit en un autre endroit , que lorsque l'Entendement*  
 humain

(a) *Constans. Orat. ad cœs. Sanct. cap. 8.*

(b) *Arnob. Lib. 1. & 2. p. 46. 47.*

humain veut connoître la Verité, l'obscurité des choses s'y oppose, & que comme étant aveugle, il ne voit rien de certain, & que par les détours obliques des soupçons & des conjectures, il tombe dans l'erreur; qu'on dispute de tout, & que l'on ne sçait rien; & qu'encore que nous ne sachions rien, nous nous abusons néanmoins, nous abandonnant à notre orgueil, qui nous persuade que nous avons acquis la science, & que notre foiblesse & notre ignorance est d'autant plus digne de compassion, qu'encore qu'il nous puisse arriver quelquefois de dire vrai, nous ne savons pas même certainement si nous avons dit vrai; & que ç'a été dans cette veüe que Jesus-Christ a détourné l'Esprit de l'homme de la recherche de ces choses qui sont au-dessus de sa capacité, & les a excitez à la contemplation & au service de Dieu.

Lactance, disciple d'Arnobé, a marché sur les traces de son maître, & a enseigné que l'homme ignore la Verité, qu'il ne connoît rien par la Philosophie, & qu'il faut régler sa vie suivant les coutumes reçues. Tout son Ouvrage des Institutions

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv I. Ch. II. 29*  
tutions est rempli de cette Doctrine ,  
mais particulièrement lorsque com-  
me pour nous exciter à faire ce que  
nous faisons présentement , il parle  
ainsi : ( a ) *Les Saintes Lettres nous*  
*apprennant que les pensées des Philoso-*  
*phes sont folles , il faut établir cette*  
*Doctrine & par les effets , & par les*  
*preuves , de-peur que quelqu'un trom-*  
*pé par ce nom spécieux de Sagesse ,*  
*ou abusé par l'éclat d'une vaine élo-*  
*quence , aime mieux ajouter foi aux*  
*choses humaines , qu'aux choses Divi-*  
*nes : c'est-à-dire , obéir plutôt à la Rai-*  
*son qu'à la Foi.*

Saint Gregoire de Nazianze ( b ) nous  
avertit de notre ignorance , lorsqu'il dit  
que nous ne voyons l'état & les raisons  
des choses créées & de la création , que  
par un nuage , pendant que nous som-  
mes dans cette vie ; tant les ténèbres  
dont notre esprit est couvert sont épaif-  
ses , tant la pesanteur de notre corps  
nous fait obstacle ; mais que nous ver-  
rons les choses clairement , quand nous  
en serons délivrés. Tel est le sentiment  
de

( a ) *Lactant. Instit. Lib. 3. cap. 1.*

( b ) *Greg. Naz. Orat. 34. quæ est 2. de Theologia.*

30 DE LA FOIBLESSE DE  
de S. Augustin. (a) Ce n'est pas là la  
Philosophie de ce monde, dit-il, que  
notre Religion déteste avec justice ;  
mais la Philosophie d'un autre monde  
intelligible, à laquelle cette Raison,  
toute subtile qu'elle est, n'auroit jamais  
rappelé nos ames, aveuglées comme  
elles sont des diverses ténèbres de l'er-  
reur, & souillées des saletez de ce  
corps, si Dieu par sa clémence envers  
les hommes, n'avoit rabbaissé & sou-  
mis au corps humain l'autorité de l'En-  
tendement divin ; dont non seulement  
les préceptes, mais les Actes mêmes  
auroient pu exciter les ames à rentrer  
en elles-mêmes, & tourner les yeux  
vers leur patrie, même sans la conten-  
tion des disputes.

Et dans un autre endroit il s'exprime  
ainsi : (b) Parceque l'Entendement hu-  
main obscurci par l'habitude des téné-  
bres, dont ils sont envelopez dans la nuit  
du péché, ne peut envisager fixement  
la clarté & la sainteté de la Raison,  
ç'a été un établissement fort salutai-  
re, que de laisser conduire & diriger  
par

(a) Augustin. contr. Academic. Lib. 3. cap. 12.

(b) Augustin. De mor. Eccles. Cash. cap. 2.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. II. 31*

*par l'autorité vers la lumière de la Vérité, nôtre veüe chancellante, & couvert des ramaux de l'humanité.*

(a) Isidore de Peluse déclare qu'il sçait très-clairement qu'il ne sçait rien, suivant la maxime de Socrate.

On applaudit dans le Concile de Nicée avec un consentement universel, à ce qui fut dit par un homme du Peuple, que Jesus-Christ & les Apôtres ne nous avoient pas enseigné les subtilitez de la Dialectique, & les finesses du raisonnement; mais une Doctrine claire & nette, qui s'est conservée par la Foi & les bonnes œuvres. Quand il fallut juger de la Doctrine d'Arius, Alexandre Evêque de Constantinople n'eut recours qu'à la grace de Dieu, & méprisa les raffinemens de la Logique. Saint Thomas enfin, ce célèbre Dictateur de l'Ecole a prononcé, que nos Esprits sont si étroitement enchaînez par les Sens, qu'ils ne peuvent comprendre parfaitement les choses, & que leur imbécillité est si grande, que s'ils veulent juger des choses qui sont certaines

(a) *Isidor. Pelus. Lib. 3. Epist. 241.*

32 DE LA FOIBLESSE DE  
nes par elles-mêmes, elles deviendront  
incertaines.

---

### CHAPITRE III.

#### SECONDE PREUVE.

*L'Homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en est empreinte en lui.*

1. Les images, especes, ou ombres, qui partent des corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables. 2. La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou espece de l'objet extérieur passe, pour venir à l'instrument de notre sensation, est douteuse. 3. La fidélité des Sens est douteuse. 4. La fidélité des nerfs & des esprits animaux est douteuse. 5. La fidélité du cerveau est douteuse. 6. La fidélité de l'Esprit ou Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnüe.

**M**ais il faut montrer par la chose même, que l'homme ne peut connoître

connoître la Verité par la raison, avec une parfaite Certitude. J'ai dit ci-dessus que la Verité est la convenance de l'objet extérieur, avec le jugement qu'en forme nôtre Entendement, en veüe de l'idée de cet objet, qui est en nous. Or l'homme ne peut être certain de cette convenance, qu'il ne soit certain auparavant que l'espece, ou image, qui part de l'objet extérieur, de quelque nature qu'elle puisse être, est la véritable image de cet objet. Il faut de-plus qu'il soit certain, que cette espece, ou image, est portée entiere aux organes des Sens, sans avoir reçu aucune altération par la rencontre des choses interposées. Il faut qu'il sache ensuite avec certitude, que les organes des Sens après avoir été ébranlez par l'abord de cette espece, lorsqu'ils vont avertir le cerveau de cet ébranlement, par le moyen des fibres du corps, ont été des messagers surs & fidelles, & qu'ils n'ont rien changé au véritable état de la chose qu'ils ont rapporté. Il est nécessaire en outre, qu'il soit assuré que lorsque le cerveau excité par cet avertisse-

B 5                    ment,



ment, fait connoître à l'Ame qui lui est jointe l'avis qu'il a reçu, lui fait son rapport de bonne foi, sans rien changer de l'état des choses. Et l'homme enfin doit sçavoir certainement que le jugement que forme son Ame sur ce rapport du cerveau, est juste & sûr. Toutes ces choses sont de telle nature, que quelque peine que puisse prendre le Philosophe le plus subtil, il ne peut alleguer aucune preuve de la certitude de ces choses. Et nous au contraire nous avons plusieurs sujets de douter de la convenance de l'image, ou espece, de l'objet extérieur, avec cet objet; de la fidélité du milieu interposé par où passe cette espece, pour parvenir à l'organe des Sens; de la fidélité des Sens, du cerveau, & de la perception de nôtre Ame.

*Les images, especes, ou ombres, qui parrent des corps extérieurs qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables.*

1. Car premierement, qui est-ce qui osera dire, que l'image, ou ombre, ou espece, qui s'écoule de ce corps extérieur, qui se présente à nous, est sa véritable ressemblance, sans aucune différence? Je n'examine point ici ce que c'est qu'image; car cette recherche ne convient pas à ce lieu-ci, & je me fers cependant des opinions

opinions & des termes, dont on se sert communement dans les Écoles des Philosophes. Par quel art, par quelle industrie mon Entendement, qui juge de cette ressemblance, peut-il comparer cet objet extérieur avec son image; puisque l'un & l'autre sont hors de mon Entendement; puisque cette image ne peut être ni arrêtée, ni considérée, & que quelques-uns mêmes ont douté si elle existoit?

Supposons toutefois qu'elle puisse être considérée, & qu'on puisse en juger, on les trouvera sans doute fort dissemblables. L'espece, ou image, qui part d'un arbre, est-elle un arbre? Et si elle n'est pas un arbre, peut-elle être semblable à un arbre? Car nous abusons du mot de *ressemblance*, quand nous disons qu'un tableau, ou une statuë ressemble à son original. Il s'agit d'une véritable & parfaite ressemblance, qui ne représente pas seulement la figure extérieure, la grandeur, & la couleur; mais toutes les propriétés du corps entier & des parties qui le composent, tant celles du dedans que du dehors. A quoi s'il

manque quelque chose, il y aura en cela une dissemblance, & nous ne connoîtrons pas l'objet extérieur tel qu'il est. Or l'espece, ou image de cet arbre est différente de l'arbre en plusieurs choses. L'arbre est visible, il est immobile, il est solide; son espece, ou image, n'est point visible, elle n'a nulle consistance, & est très-mobile, très-mince & très-fluide.

*La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre, ou espece de l'objet extérieur, passe pour venir à l'Instrument de notre Sensation, est douteuse.*

2. Mais quand j'accorderois que l'image ou espece de l'objet extérieur lui est entierement semblable, il ne laisseroit pas de demeurer constant par une infinité d'expériences, que le milieu par où passe cette espece, qui part de l'objet pour venir ébranler l'organe de la sensation; est fort variable, & changeant. Prenons pour exemple l'image ou espece de la couleur d'un objet, qui vient frapper l'œil. La couleur que l'on voit au soir dans les objets, est différente de celle qu'on y voit au midi. La couleur que l'on y voit à la lumière du Soleil, est différente de celle que l'on y voit à la lumière d'un flambeau.

Si dans une chambre bien fermée on allume de l'eau de vie, dans laquelle

quelle on aura délayé du Sel ; ou qu'on allume du soufre dans un vase neuf, comme fit par divertissement Anaxilaus Medecin, au rapport de Pline (a), les visages de ceux qui seront présents, paroîtront pâles d'une pâleur cadavereuse, & l'on croira voir marcher des corps morts. Les maisons semblent trembler, lorsqu'on les regarde au-travers de la fumée qui sort d'un feu allumé. Nous voyons une grande variété de couleurs dans les objets, qui sont proches de nous. Si nous regardons ces mêmes objets dans une grande distance, ils paroîtront tous d'une même couleur, & cette couleur est ordinairement bleuë, telle qu'on la remarque dans la Mer & dans le Ciel, quoique ni l'un ni l'autre ne soit bleu : Car ce bleu de la Mer, change selon la diversité du vent, & devient quelquefois de couleur de pourpre, & quelquefois jaune. Ces vastes corps des Astres, dont nous connoissons la grandeur par les Mathématiques, de quelle petitesse paroissent-ils à nos yeux ?

Faut-

(a) *Plin. Lib. XXXV. cap. 15.*

Faut-il rapporter l'exemple de l'aviron , qui , quoi que véritablement droit , paroît rompu à l'endroit où il sort de l'air pour entrer dans l'eau ? Celui des verres colorez qui donnent leur couleur aux especes , ou images , des corps extérieurs , lorsqu'ils en sont traversez ? Celui des Prismes de verre , qui bien que composez de trois faces plates , & d'une matiere simple , nette , & transparente , si on les approche de l'œil , feront paroître ronds tous les objets extérieurs , & peints d'une agréable diversité de couleurs : & celui de ces feuilles d'or , qui , bien qu'elles soient jaunes , paroissent vertes , quand on regarde le jour au-travers ?

On peut dire la même chose des sons , & des odeurs , qui nous paroissent differents selon la diversité du milieu par où ils passent pour venir à nous. Il est donc constant que ces especes , ou ombres , ou images des corps extérieurs , sont sujettes à une infinité de changemens , selon la variété & le changement du milieu par où elles passent.

3. Supposons néanmoins encore , *La fidélité des Sens est douceuse.*  
 que ces especes , ou pour parler comme Apulée (a) , que ces dépouilles , qui s'écoulent sans cesse des corps , sont reçues par nos Sens sans aucun changement , combien de preuves ont apporté les Philosophes , pour nous convaincre de l'infidélité de nos Sens ? Je n'en rapporterai qu'une , à laquelle je ne vois pas ce que l'on peut répondre.

Il est certain que le Sens dépend de l'instrument du Sens. Nous sentons les choses autrement , quand les organes des Sens sont sains & vigoureux ; & autrement , quand ils sont malades. Plusieurs choses étoient à notre goût pendant notre enfance , qui nous paroissent dégoûtantes dans un âge avancé. Il y a bien des gens à qui les objets paroissent plus grands , lorsqu'ils les regardent d'un œil ; & plus petits , lorsqu'ils les regardent de l'autre. Puisque la diversité des Sens est si grande , que l'on n'y peut pas même trouver de conformité dans la même personne , il faut avouër que  
 cette

(a) Apul. Apol. 2.

cette diversité est plus grande encore , dans cette multitude d'hommes , dont les corps , & les organes des Sens qui dépendent des corps , sont si dissemblables. Car si la différence des visages est si grande , qu'il semble qu'en cela la nature a voulu se jouer , ou éprouver sa fécondité ; & que dans un si grand nombre d'hommes , on n'en peut pas trouver deux qui se ressemblent parfaitement , pourrons-nous croire qu'ils ne different en rien dans la conformation interieure de leur corps , puisque leurs figures exterieures sont si differentes ? Que si nous sommes assez simples pour le croire , les Medecins se moqueront de nous , puisqu'ayant dissequé des corps humains , ils ont trouvé une grande diversité dans les parties du dedans.

Il faut donc avouër que nos Sens ne sentent pas les choses exterieures , mais seulement l'impression des especes , ou images , qui partent des choses du dehors ; & que cette impression qui vient du dehors , ne fait pas le même effet dans tous les hommes ; mais est differente selon la diversité des organes des Sens , comme les sons  
sont

L'ESPRIT HUMAIN, *Liv. I. Ch. III. 41*  
font differens , selon la differente gros-  
seur , & la differente tension des cor-  
des qui les rendent ; & partant que  
l'on ne peut savoir , laquelle de tou-  
tes les sensations , qui sont produites  
en differentes personnes par un même  
objet extérieur , est plus differente de  
cet objet.

C'est ce que le Satirique a élégam-  
ment exprimé par ces paroles : *Nos  
yeux nous trompent , & l'incertitude  
de nos Sens impose à la Raison. Une  
tour que je vois quarrée , quand je la  
regarde de près , me paroît ronde dans  
l'éloignement. Un homme rassasié re-  
bute le miel , & le nez a souvent de  
l'aversion pour les parfums. Une cho-  
se ne nous plairoit pas plus qu'une au-  
tre , si les Sens ne se faisoient pas une  
guerre immortelle.*

4. Continuons à être faciles , com-  
me nous avons commencé , & su-  
posons encore , que le témoignage des  
Sens est fidele , lorsqu'ils reçoivent du  
dehors les especes , ou images , qui por-  
tent une déclaration certaine & parti-  
culiere de l'objet extérieur d'où elles  
sont parties ; & telle qu'elles n'en  
puissent pas porter une semblable de  
l'objet

*La fidélité  
des vers &  
des esprits  
animaux est  
douceuse.*



## 42 DE LA FOIBLESSE DE

l'objet extérieur d'où elles ne sont point parties : ce que Zenon jugeoit nécessaire pour la connoissance de la Vérité ; qui est-ce qui nous répondra de la fidélité des Sens , lorsqu'ils rapporteront à l'Entendement les sentimens qu'ils auront eus ? Car ils se servent pour cela des fibres des nerfs , dont la conformation étant fort diverse , comme les Medecins l'ont remarqué , il s'ensuit que les rapports qu'ils font à l'Entendement ne peuvent pas être uniformes. Ils se servent aussi des esprits animaux , qui ne se trouvent pas en même quantité dans tous les hommes , & dont les mouvemens sont fort differens.

Je sçai que Des Cartes a cru , & a fait croire à beaucoup de gens , que les esprits animaux vont du cerveau dans les tuyaux des nerfs , & se répandent autour des fibres intérieures des nerfs , & qu'ils servent à exciter le mouvement dans les muscles ; que ces fibres sont semblables à des filets fort déliés , & jointes ensemble en forme de cordes , qui s'étendent de tous côtez jusqu'à l'extrémité des membres extérieurs , & servent aux  
organes

organes des Sens ; enforte que l'organe du Sens étant ébranlé par l'espece ou image de l'objet extérieur , les fibres qui sont jointes à cet organe , sont aussi ébranlées ; & que comme elles sont environnées & enflées de ces esprits animaux , elles portent au cerveau avec une très-grande vitesse ce mouvement qui leur a été imprimé dans les extrémités & les parties extérieures de nôtre corps. Comme lorsque l'on touche une corde tendue par une des extrémités , l'autre extrémité est aussi-tôt ébranlée.

Pour moi , qui par plusieurs dissections que j'ai faites des corps d'animaux vivans , ai reconnu clairement que les tuyaux des nerfs , qui sont répandus par tout le corps , quelque enflés qu'ils soient par les esprits animaux ; sont très-lâches & fort tortueux , & contournés en plusieurs manières différentes , & qu'ils s'allongent & s'accourcissent aisément par le mouvement de la partie à laquelle ils sont attachés ; je ne puis pas comprendre comment ils ressemblent à une corde tendue , ni comment ils peuvent porter au cerveau avec tant

de

44 DE LA FOIBLESSE DE  
de vitesse ce mouvement qui leur a  
été imprimé dans une de leur extrê-  
mitez. Suposons toutefois que cela  
se puisse faire en quelque maniere ,  
il est toujours certain que les esprits  
animaux sont beaucoup plus propres  
à cette fonction ; parcequ'étant , com-  
me ils sont , d'une subtilité & d'une  
legereté nompareille , & remplissant  
la cavité du nerf , il est aisé de com-  
prendre que le mouvement qui leur  
est imprimé par le dehors , est porté  
incontinent au cerveau. Car encore  
que les canaux qui renferment ces  
esprits , soient sinueux & contournés  
tant qu'on voudra , ils gardent néan-  
moins leur disposition & leur forme.  
De même que quand on sonne d'une  
trompette recourbée , si lorsqu'on  
met la bouche à un des trous , on  
applique la main à l'autre trou , on  
sentira que la main est poussée par l'air  
du dedans , si-tôt que cet air interieur  
est poussé par le souffle de la bou-  
che.

Cette opinion n'est point combatue  
par l'experience que l'on a faite quel-  
quefois d'une Paralyse , qui a fait per-  
dre le mouvement à un des membres ,  
sans

fans lui avoir ôté le sentiment ; car ce membre reçoit le mouvement , quand un grande quantité d'esprits est portée dans ses muscles par les nerfs. Que si le cerveau ne fournit pas la quantité d'esprits nécessaire pour enfler ce muscle , ou que ce muscle ne les reçoive pas , & qu'il n'en demeure qu'autant qu'il en faut pour emplir ce nerf ; le sentiment y restera sans le mouvement. Il se peut faire aussi que comme il y a plusieurs fibres cachées dans la concavité du nerf , quelques-unes soient destinées pour fournir des esprits aux muscles , & les porter vers les extrêmité du corps , & former le mouvement. De même que le Sang étant porté du cœur aux extrêmité par les arteres , est reporté par les veines des extrêmité au cœur. Mais cela soit dit en passant. Ajoutons seulement à ce qui a été dit ci-dessus , que les esprits sont quelquefois si agitez , par la maladie , par le sommeil , par le vin , & par d'autres causes , & que les fibres du cerveau sont si violemment ébranlées , que le cerveau en reçoit diverses impressions ; en sorte que l'Entendement pense quelquefois

46 DE LA FOIBLESSE DE  
fois avoir de certains sentimens , que  
les organes des Sens n'ont point  
eus.

*La fidelité  
du cerveau  
est douteuse.*

5. D'ailleurs le cerveau , qui est  
comme la Citadelle de l'Ame, le La-  
boratoire de la Raison, l'Ouvrier de la  
perception , telle qu'elle puisse être ,  
est-il d'une même forme , & d'une  
même structure dans tous les hom-  
mes ? Ne le voyons - nous pas plus  
petit dans les uns , & plus grand  
dans les autres. La conformation de  
la tête , qui est une marque certaine  
de celle du cerveau , est si différente  
dans les hommes , que des Nations  
entieres ont la tête ronde , d'autres  
l'ont longue , quelques-unes pointue ,  
& plusieurs l'ont plate. On sçait que  
la bonté de l'esprit , la force du rai-  
sonnement , & la fidelité de la me-  
moire , viennent de la conformation ,  
& de la disposition du cerveau & de  
la tête.

C'est une maxime du Philosophe  
Parmenide (a) , que la disposition de  
l'Entendement de l'homme , dépend  
de

(a) *Parmenid. apud Arist. Metaph. Lib. III.  
cap. 3.*

de la disposition des parties de son corps. L'expérience, confirmée par un Proverbe commun, nous apprend que ceux qui ont de grosses têtes sont ordinairement gens de bon sens, & que la petitesse de la tête est accompagnée de la legereté de l'esprit. Hippocrate (a) rapporte, que la Nation des Macrocephales, c'est-à-dire *des Longuetêtes*, étant persuadée que la longueur de la tête contribuoit à la Valeur de l'homme, avoit d'abord employé l'artifice pour allonger la tête de leurs enfans, & que la nature ensuite ayant obéi à l'art, avoit donné cette figure à toutes les têtes de ce peuple. Il y a une Nation dans l'Amerique, qui prend soin de former en pointe les têtes de leurs enfans, & qui est toute folle & presque furieuse.

Thersite, cet homme qui nous est représenté par Homere si fat & si sot, avoit la tête de cette même forme. De-là vient ce Proverbe, autant de têtes, autant d'avis : car de cette diversité d'organes, qui nous sont né-

ces-

(a) *Hippocr. De aq. aër. & locis. Sect. 3.*

cessaires pour nous donner le sentiment des objets extérieurs, des fibres, des esprits, des cerveaux, & des têtes, & de leurs changemens, vient cette grande diversité d'opinions, qui se rencontre dans les hommes. De là vient aussi qu'ils sont si changeans dans leurs jugemens; qu'ils rejettent dans leur vieillesse ce qu'ils recherchoient dans leur enfance; que souvent dans un même jour, & quelquefois dans une même heure, un même homme change d'avis & d'inclinations, se contredit soi-même, & s'embrouille dans une si grande variété de desirs.

*La fidélité de l'Esprit, ou Entendement humain, est douceuse, & sa nature nous est inconnue.*

6. Mais quand tous ces organes, qui sont si peu sûrs, seroient d'une fidélité incontestable, nous ne serions pas pour cela plus instruits de la manière dont l'Âme perçoit les espèces, ou images, imprimées dans le cerveau; de la manière dont elle juge des choses qu'elle a perçues, & de la manière enfin dont ces espèces qui sont purement corporelles & matérielles, peuvent se faire sentir à l'Âme qui est incorporelle & immatérielle.

Puisque nous ne savons donc pas  
de

de quelle maniere cette impression qui se fait dans le cerveau peut parvenir à l'Ame, & que l'Ame cependant se sent ébranlée & affectée en quelque façon par le cerveau, qui a été ébranlé lui-même par un mouvent corporel; de sorte qu'elle concevra l'objet extérieur d'une certaine maniere; comme, par exemple, elle concevra le Soleil comme un disque lumineux & rayonnant, elle sera incertaine si cette même figure se trouve dans l'œil, ou s'il s'y trouve une figure différente. Bien au contraire l'Ame est persuadée que l'image du Soleil se représente renversée dans l'œil, quoiqu'elle reconnoisse en soi-même une idée du Soleil qui n'est point renversé. Elle est aussi persuadée que tous les objets qui viennent à elle par le rapport des yeux, se représentent en elle dans une situation contraire à celle dont ils sont représentés dans les yeux; que ce qui lui paroît en haut, est dans le bas de l'œil; & que ce qui lui paroît à la droite, est dans le côté gauche de l'œil.

L'Ame est aussi incertaine si l'image qui est partie du Soleil, est semblable



ble à celle qui est représentée dans l'œil. Elle ne sçait pas même, si aucune image du Soleil s'est représentée dans son œil; ou si elle s'est formée elle-même cette idée sur les traces qui se sont trouvé imprimées auparavant dans le cerveau; de même que les Idées que l'on se forme dans le sommeil, dans la folie, ou dans l'yvresse, & qui n'ont cependant aucune réalité; & de même encore que les Idées que nous formons nous-mêmes étant éveillez, étant en nôtre bon sens, & étant sans yvresse.

D'ailleurs, l'on a recherché jusqu'à cette heure, par une infinité de méditations & de disputes, quelle est la nature de notre Entendement, la plus noble faculté de notre Ame, en quelle partie de notre corps il est placé; quelle est son action; s'il n'a aucunes Idées que par le ministere & le message des Sens, ou si la nature les lui a imprimées en le formant. Cette diversité même d'opinions qui se trouvent dans les hommes, la différence de leurs Idées, & de leurs manieres de concevoir les choses, qui sont des opérations de l'Entendement,

ment, nous montrent clairement combien la nature de l'Entendement est variable, incertaine, & inconnuë. Or toutes ces disputes & ces questions touchant la nature de l'Entendement, ne peuvent être décidées que par l'Entendement même, qui étant d'une nature douteuse, comment une chose douteuse se décidera-t-elle par une chose douteuse? Le goût se peut-il goûter? L'odorat se peut-il sentir? La vueë peut-elle se voir?

Pour bien comprendre & entendre parfaitement la nature de l'Entendement, il faudroit assurément un autre Entendement: car il n'y a point d'autre faculté en nous, par le moyen de laquelle nous puissions le connoître. Que s'il nous est inconnu, & que nous ne sachions pas ce qu'il peut faire, avec quelle assurance pourrons-nous nous servir d'une chose qui nous est inconnuë, pour la perception des autres choses qui nous sont inconnuës? Ou quelle créance pourrons-nous avoir aux choses que nous aurons perçues par son moyen?

Puisque les especes ou images des objets extérieurs, qui sont la source

52 DE LA FOIBLESSE DE  
des Idées qui se forment en nous, sont  
sujettes à tant de changemens ; puis-  
que les Sens de nos corps sont si ob-  
tus & rebouchez ; puisque les orga-  
nes de nos Sens sont si imbecilles ;  
puisque la nature de l'Entendement  
humain est si cachée, quelle connois-  
sance certaine pouvons-nous nous  
promettre de la convenance qui est  
entre l'objet extérieur qui se présente  
à nous, & l'Idée de cet objet qui se  
trouve imprimée dans notre Ame ?

---

#### CHAPITRE IV.

##### TROISIEME PREUVE.

*L'Esprit humain ne peut connoître la  
nature des choses avec une parfaite  
Certitude.*

**N**Ous avons encore une Preuve  
bien claire de l'ignorance qui  
nous est naturelle, en ce que l'essen-  
ce des choses est telle, qu'elle est in-  
compréhensible à l'Esprit humain : Car  
puisque je viens de prouver, que la  
nature a formé l'homme de telle sor-  
te,

te, & a disposé son Esprit de telle maniere qu'il ne peut acquerir une connoissance certaine des objets extérieurs, quoique cela doive suffire pour nous ôter toute esperance de connoître certainement la Verité par la Raison. Si je montre outre cela, que l'essence & la nature des choses, & de l'Homme même, est telle que l'Homme ne la peut connoître, la confiance de l'Entendement humain n'aura plus aucun fondement qui la puisse soutenir, puisque j'aurai montré, que l'Homme par sa nature ne peut connoître les choses avec certitude & évidence; & d'une autre côté que les choses par leur nature ne peuvent être connues de l'Homme certainement & évidemment. Et voici quelle en est la preuve.

On ne peut connoître l'essence d'une chose, si l'on ne sçait en quoi elle convient, & en quoi elle differe des autres choses : c'est-à-dire, si l'on ne connoît son Genre & sa Différence. Car les Philosophes conviennent que c'est en cela que consiste l'essence des choses, & que la meilleure définition qu'on en puisse donner, consiste

54. DE LA FOIBLESSE DE  
dans leur Genre & leur Différence.  
Que si le Genre & la Différence des  
choses ne peuvent donc pas être con-  
nuës , on n'en pourra pas non-plus  
connoître la définition ni l'essence.  
Or on ne peut connoître le Genre  
d'une chose , c'est-à-dire , en quoi elle  
convient avec une autre chose de dif-  
férente espece , si l'on ne connoît  
l'essence de l'une & de l'autre. Il est  
donc nécessaire de connoître l'essence  
de cette chose , dont on veut con-  
noître le Genre. Or nous venons de  
dire que pour connoître l'essence de  
cette chose , il en faut connoître le  
Genre ; ainsi l'essence & le Genre  
ont besoin l'un de l'autre pour être  
connus, & la connoissance de l'un  
dépend de la connoissance de l'autre.  
Desorte que l'on tombe dans un  
Cercle, qui est une sorte de raison-  
nement défectueuse & qui ne prouve  
rien.

On doit dire de la Différence , la  
même chose que je viens de dire du  
Genre : car je ne puis sçavoir en quoi  
une chose differe d'une autre , si je ne  
les connois toutes deux. Cela s'éclair-  
cira par un exemple.

Demandez

Demandez aux Professeurs de Philosophie ce que c'est que l'Homme, ils vous diront que c'est un Animal raisonnable. Voilà le Genre, & la Différence. Or le Genre doit être commun également aux especes qui sont comprises sous ce Genre. L'Homme doit donc être Animal de la même maniere que le cheval est Animal; car si l'Homme est Animal d'une autre maniere que le cheval, il y aura de la Différence dans le Genre même comme Genre, & partant il ne sera point Genre. Or comment sçauvez-vous que l'Homme & le cheval sont également Animaux, si vous ne connoissez pas leur nature; & même si vous ne connoissez pas parfaitement ce que c'est qu'Animal, & c'est ce qui n'est pas moins incertain. Car si vous demandez à ces mêmes Professeurs ce que c'est qu'Animal, ils vous répondront que c'est ce qui vit & ce qui sent; ce qui a la vie & le sentiment. Or comment pouvez-vous sçavoir, mes chers Maîtres, si l'Homme & le cheval sentent également; si le sentiment de l'homme est

56 DE LA FOIBLESSE DE  
entièrement égal au sentiment du che-  
val.

Voici Des Cartes , ce nouvel in-  
venteur de la Verité , si on l'en veut  
croire lui-même , qui soutient que le  
cheval ne sent pas mieux les éperons  
qui le piquent , que l'arbre sent la ha-  
che qui le coupe. Nous voyons  
d'ailleurs de certaines plantes , qui  
donnent des marques de sentiment  
quand on les touche , & qui pourtant  
ne sont pas Animaux : ni par consé-  
quent le cheval. Ajoutez à cela , que  
l'on voit un cheval , que l'on voit un  
Homme ; mais que l'on ne voit un  
Animal , que lorsque l'on voit un che-  
val , ou un homme , ou un poisson ,  
ou un oiseau , ou quelque autre Ani-  
mal. On ne connoît donc l'Animal ,  
qui est le Genre , que par ses especes :  
& nous cherchions tout à cette heure  
à connoître l'espece par le Genre :  
nous tombons donc dans ce Genre  
vicieux de raisonnement , que l'on  
appelle Diallele , comme qui diroit  
Alternatoire , lorsque pour prouver  
une chose qui est en question , nous  
nous servons d'une autre chose dont la  
preuve

preuve dépend de celle-là même qui est en question.

De-plus, puisque pour connoître l'essence d'une chose il faut connoître son Genre, pour connoître l'essence du Genre, il faudra connoître son Genre; & le Genre de ce Genre, & toujours de même en remontant. Ainsi la chose ira à l'infini, & nous ne pourrons jamais parvenir à la connoissance de la chose que nous cherchons; ou bien il faudra s'arrêter à quelque Genre supérieur, dont on ignore le Genre. Or si l'on ignore le Genre de ce Genre supérieur, on ignorera même ce Genre supérieur, & par conséquent tous les autres Genres qui en dépendent, & la chose même qui est en question. Venons maintenant à la Différence, qui avec le Genre compose l'essence de l'Homme.

Cette Différence est tirée de la Raison, dont on prétend qu'il est doué. Or c'est cela même qui est en question dans notre présente recherche, sçavoir si l'Homme est doué de Raison, & s'il peut raisonner. Puisque nous ne sommes pas assurez qu'il puisse raisonner, nous ne sommes pas



58 DE LA FOIBLESSE DE

assurez qu'il soit un Animal raisonnable, ni que la Raison soit la Différence. Supposons néanmoins qu'il soit raisonnable, sommes-nous assurés qu'il soit le seul de tous les Animaux qui soit raisonnable ?

Nous avons les Livres de quelques grands Philosophes, qui soutiennent que la Raison se trouve aussi dans d'autres Animaux. Personne ne peut décider cette contestation, s'il ne connoît auparavant ce que c'est que l'Homme, & ce que c'est que ces autres Animaux. Il faut donc en revenir à la chose même qui est en question; sçavoir, ce que c'est que l'homme; & on cherche dans ce qui est inconnu la connoissance de ce qui est inconnu, sans pouvoir sortir de cet embarras.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

QUATRIEME PREUVE.

*Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de leur continuel changement.*

**I**L y a encore une autre cause, & très-manifeste, qui nous empêche de connoître les choses; sçavoir le continuel changement où elles sont sujettes: & ce changement est tel, qu'elles ne peuvent demeurer au même état quelque peu de temps que ce soit. Pour exprimer cette continuelle mutabilité des corps, les anciens Philosophes se sont servis de la comparaison d'un fleuve, qui est très-convenable à ce sujet. Car comme Heraclite a fort bien dit, que jamais personne n'est entré deux fois dans le même fleuve; parceque les eaux qui s'écouloient hier de cet endroit du fleuve où un Homme est entré, sont déjà écoulées, & que d'autres ont pris leur place, qui s'écoulent

60 DE LA FOIBLESSE DE  
présentement : & comme le Philoso-  
phe Cratyle n'a pas dit moins vrai,  
lorsqu'il a soutenu qu'on ne peut  
entrer seulement une fois dans le mê-  
me fleuve : de même ce cheval sur  
lequel vous êtes porté , & que vous  
croyez connoître , est un autre che-  
val que celui qui vous portoit hier ,  
& que celui même qui vous portoit  
il n'y a qu'un moment. Le tems en  
a emporté une partie. Ses chairs ,  
ses os , sa peau , son poil sont chan-  
gez , par la nourriture qu'il a prise ,  
par les excréments qu'il a rendus , par  
son accroissement , par la respiration ,  
par la transpiration , par la chaleur  
extérieure , par l'intérieure , par l'a-  
bord de l'air qui l'environne , par les  
esprits qui s'écoulent : la matiere qui  
survient réparant la perte de celle qui  
est échappée.

C'est pourquoi Platon , & tous ces  
anciens Philosophes qu'il cite dans son  
Theætète ; je veux dire Empedocle ,  
Heraclite , Protagore , & la plûpart  
des autres Philosophes , si vous en  
exceptez Parmenide ; & ces Poètes  
célèbres , Homere & Epicharme ,  
qui

qui ont été suivis par (a) Seneque ; ils ont tous dit que toutes choses se font , mais qu'aucune n'existe , en sorte qu'on puisse dire qu'elle est quelque chose d'assuré & de fixe. Il s'ensuit de là , que lorsque je m'appliquerai à rechercher la connoissance de quelque chose , elle cessera d'être ce qu'elle étoit , avant que mon Esprit se soit attaché à cette recherche. C'est ce qui obligeoit le Philosophe Cratyle d'affurer qu'il ne falloit rien dire , & de se contenter de remuer le doigt. Or comme ce que l'on appelle les Universaux sont composez des choses particulieres & singulieres , puisque l'on ne peut connoître les choses particulieres , à cause qu'elles nous échappent par ce changement & cet écoulement continuel , il s'ensuit que l'on ne peut connoître les Universaux qui en sont composez.

Ce raisonnement a eu un tel pouvoir sur l'esprit de St. (b) Augustin , qu'il en a tiré cette conséquence :  
*Qu'il ne faut point attendre de nos*  
*Sens*

(a) *Senec. Epist. 58.*

(b) *Augustin. Quæst. 23. Quæst. 9.*

## 62 DE LA FOIBLESSE DE

*Sens la parfaite connoissance de la Vérité.* Et Aristote (a) voulant répondre à ce même raisonnement, s'y est pris d'une manière si frivole, qu'il l'a même confirmé. Allons encore plus loin.

Puisque toutes choses sont sujettes au changement, il faut que j'y sois sujet moi-même, & que je change d'heure en heure, & de moment en moment. Pendant que je parle, je deviens un autre homme; encore que ce changement ne s'apperçoive pas aisément dans si peu de tems, on le reconnoît aisément quelque tems après. Comment donc un homme, qui est si changeant, si variable, & si peu constant en lui-même, pourra-t-il juger assurément de toutes les autres choses?

(a) *Aristot. Metaph. Libr. III. cap. 9.*

CHAPITRE VI.

CINQUIÈME PREUVE.

*Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de la différence des hommes.*

SI les hommes sont si sujets au changement, qu'il n'y en a pas un seul qui pendant quelque peu de tems soit semblable à lui-même, il faut qu'il se trouve une différence infinie dans cette grande multitude d'hommes, comme je l'ai déjà remarqué. De cette grande variété quelle convenance de Jugemens peut-on attendre ? quelle conformité & quelle fermeté de sentimens ? Comment pourrai-je savoir que ce qui me paroît vous paroît comme à moi ? que ce qui me paroît blanc, vous paroît blanc ? & que cette couleur, que nous appellons blanche, vous & moi, nous paroît à vous & à moi une même couleur ?

Puisque les choses paroissent donc différentes aux hommes, ou du moins  
que

que nous ne pouvons savoir si elles leur paroissent semblables , dans cette grande multitude d'hommes , qui voyent les choses differemment , ou qui ignorent s'ils les voyent d'une même sorte ; lequel d'entr'eux croira-t-on, qui les voit telles qu'elles sont véritablement ? Et dans un décord si universel , quelle sera la regle de Vérité à laquelle tous les hommes conviendront de s'arrêter ?

Le Poëte Euripide à fort bien reconnu ce défaut de la nature humaine , lorsqu'il a fait dire à Eteocle , que  
*(a) Parmi les hommes rien n'est égal , rien n'est semblable , hormis les noms des choses ; mais que les choses mêmes n'ont rien de fixe ni d'assuré.*

Le Philosophe Protagore l'a aussi reconnu , & c'est ce qui lui a fait dire que chacun est à soi-même la regle de Vérité. Mais pour moi je dis de-plus , que personne ne peut être à soi-même la regle de Vérité , à cause de cette dissemblance dont je viens de parler , non seulement de tous les hommes entr'eux ; mais de chacun  
 d'eux

(a) Euripid. Phœniss. vers. 504. 505.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. VII. 65*  
d'eux avec soi-même. Cette matière  
a été traitée excellemment par Platon  
dans son *Theætète*, & par Sextus Em-  
piricus (a). Ils méritent l'un & l'autre  
d'être consultez.

---

## CHAPITRE VII.

### SIXIÈME PREUVE.

*Les choses ne peuvent être connues avec  
une parfaite Certitude , parceque  
leurs causes sont infinies.*

**A** Toutes ces preuves il faut en-  
core ajouter celle-ci , que tou-  
tes les choses de ce monde sont liées  
entr'elles de telle sorte , qu'on ne peut  
en concevoir aucune sans en conce-  
voir une autre ; ni cette autre sans  
une troisième ; ni cette troisième sans  
une quatrième , jusqu'à ce que por-  
tant nôtre Esprit de l'une en l'autre ,  
nous ayions parcouru l'infinité des  
choses dont le monde est composé.  
Or

(a) *Sext. Empiric. Pyrrhon. Hypot. Libr. I.  
cap. 14.*



Or l'Entendement humain n'étant pas capable de sa nature de savoir tout , & ne pouvant rien savoir sans savoir tout , il s'ensuit qu'il ne peut rien savoir.

Je veux , par exemple , savoir ce que c'est que l'homme ; comme il est composé d'un corps , d'une Ame , & qu'il est doüé de Raison : je ne puis connoître ce qu'il est , si je ne connois la nature du corps , de l'Ame , & de la Raison. Le corps de l'homme étant composé de feu , d'air , d'eau , & de terre , je dois connoître la nature de ces quatre Elémens , pour pouvoir connoître la nature de l'homme. Je commence par le feu , & pour le connoître , je m'applique à la recherche de ce que les Philosophes en ont pensé. Je consulte Des Cartes , & je vois que je ne puis apprendre de lui quelle est la nature du feu , si je ne m'instruis exactement du Systême du monde qu'il a inventé. Et ce n'est pas assez que de m'en instruire , il faut l'examiner , & le comparer avec les Systêmes des autres Philosophes , & juger ensuite lequel de tous ces Systêmes est véritable

ble. Pour le pouvoir bien faire , il faut remonter à la connoissance des premieres causes , qui jusqu'ici sont inconnues.

Quand j'aurai recherché la nature du feu , il faudra passer à celle de l'air , & ensuite à celle de l'eau , & enfin à celle de la terre ; & en chacune de ces recherches nous trouverons les mêmes difficultez. Il faudra de là en venir à celle de la fabrique du corps humain , à la structure & à l'usage des parties du corps : matiere d'un travail , & d'une étude infinie , chacune de ces choses après les disputes & les experiences de tant d'années , étant demeurées dans une grande obscurité.

On ne pourra pas se dispenser de rechercher , comment le corps de l'homme est engendré , recherche importante & difficile touchant la génération & les causes de la génération ; ce que le pere , ce que que la mere y contribuë ; d'où leur vient cette faculté d'engendrer ; comment l'enfant se forme dans le ventre de sa mere ; comment il s'y nourrit ; qui lui donne la force & l'industrie de sortir de  
cette

68 DE LA FOIBLESSE DE

cette prison ; savoir si un homme peut être engendré sans pere ou sans mere , comme quelques-uns l'ont cru ; pourquoi il s'engendre un mâle , pourquoi une femelle ; pourquoi un enfant camus , pourquoi crespu , pourquoi petit , pourquoi colere , pourquoi adonné aux femmes , pourquoi grand mangeur , pourquoi yvrogne , pourquoi sain , pourquoi de longue vie. Voyez quelle infinité de choses il faut savoir.

Je suppose néanmoins qu'on les puisse savoir , voici d'autres difficultez inexplicables qui se présentent touchant la nature de l'Ame de l'homme ; ce que c'est , où elle est , comment elle agit , quel est l'effet de son action , comment elle est jointe au corps. Quand on aura sçu tout cela , il faudra voir ensuite ce que c'est que la Raison , quel est son usage , quels sont ses effets. Cette recherche vous engagera dans l'étude de toute la Dialectique. La chose iroit à l'infini , si l'on vouloit faire le dénombrement de toutes les connoissances qui sont nécessaires pour parvenir à celle de l'homme ; & la vie

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. VIII. 69*  
ne suffiroit pas pour savoir la moindre  
partie des choses qu'il faut savoir pour  
connoître quelque chose. Il vaut  
donc mieux s'arrêter dès l'abord, de-  
peur de s'engager dans un travail  
inutile.

---

## CHAPITRE VIII.

### SEPTIEME PREUVE.

*L'Homme n'a point de regle certaine  
de la Vérité.*

C'Est une Preuve invincible & ca-  
pitale contre la temerité des Do-  
gmatiques , que le défaut d'une Re-  
gle certaine de Verité , dont Dieu a  
privé la nature humaine. Car com-  
me toutes les choses sont mêlées du  
vrai & du faux , & que nous sommes  
en peine de les discerner , & que  
nous nous y trompons souvent , com-  
ment pourrons-nous faire ce discerne-  
ment , si nous n'y appliquons une Re-  
gle certaine de Vérité , qui nous fera  
connoître sans aucun doute que ce  
qui y conviendra , sera véritable ; &  
que

que ce qui n'y conviendra pas sera faux. C'est pourquoy ceux qui se sont appliquez à la recherche de la Vérité, auxquels on a donné le nom de Philosophes, ont employé toute la force de leur esprit pour trouver cette Regle. Ils lui ont donné le nom de *Criterion*, & ils en ont fait deux especes; l'une pour regler les actions, l'autre pour regler les opinions. Toute la vie se conduit par le premier, & toutes nos connoissances dépendent du second; lequel étant bien établi, nous aurons un moyen de distinguer le vrai du faux: & c'est ce qu'on appelle, la Regle, ou le κριτήριον de la Vérité.

Ce *Criterion* se peut prendre en diverses sortes; mais nous ne cherchons présentement que celui qui est proprement la mesure de la comprehension ou perception, par le moyen de laquelle mesure, en y procedant avec art, on peut comprendre les choses obscures. Nous ne parlons ici que de cette sorte de *Criterion*, ou de Regle de Vérité, qui se sert de la Raison pour acquérir la connoissance de la Vérité.

Ce

Ce *Criterionum* se divise en trois especes, le *Criterionum duquel*, le *Criterionum par lequel*, & le *Criterionum selon lequel*. Le *Criterionum duquel*, c'est l'homme ; car il s'agit de la connoissance de la Vérité que l'homme veut acquérir. Le *Criterionum par lequel*, sont les instrumens dont l'homme se sert pour connoître la Vérité, comme les Sens, ou l'Entendement. Et le *Criterionum selon lequel*, c'est l'action de l'Esprit humain, qui applique à la recherche de la Vérité le *Criterionum par lequel* d'autres ont déjà prouvé par des Raisons très-claires, que ces trois sortes de *Criterionum* sont incertaines, & inutiles à la connoissance de la Vérité. Car puisque la nature de l'homme nous est inconnüe, ayant été vainement recherchée par tant de méditations & de contestations des Philosophes ; il nous est encore bien plus inconnu, si elle peut connoître la Vérité. Le *Criterionum duquel*, qui est la nature humaine, est donc incertain.

Si cela est ainsi, comme la chose parle d'elle même, il s'ensuit que le  
*Criterionum*.

*Criterion* par lequel, est encore plus incertain, savoir les Sens de l'homme, ou les impressions qu'ils reçoivent, ou leurs ébranlemens intimes; ou la Phantaisie, qu'on appelle autrement l'Imagination; c'est-à-dire, une impression ou impulsion faite dans l'Âme par un objet extérieur, ou une modification de l'Entendement, que les Philosophes Latins appellent *Visum*. L'Entendement même, que d'autres veulent être le *Criterion* par lequel; ou la Raison, selon plusieurs, qui est une faculté de l'Entendement; tout cela est également incertain: Car on ne peut pas connoître les facultez d'une nature qui est inconnuë.

Les facultez étant inconnues, les actions le sont aussi: & c'est en elles que consiste le *Criterion* selon lequel. Je n'ai pas entrepris de rapporter ici tout ce qui fait à ce sujet; car nous avons encore trop de chemin à faire pour pouvoir nous arrêter long-tems dans les mêmes lieux: veu principalement que peu de gens ignorent tout ce que l'on a coûtume de dire dans les Ecoles de Philosophie sur l'infidélité des Sens, & sur celle de l'Enten-

ten-

tendement : car il n'y a point de matière sur quoi les Académiciens & les Sceptiques se fassent plus valoir. Je proposerai seulement quelques preuves, qui ôtent toute la créance que l'on pourroit avoir aux Régles de Verité ou *Criterion*.

Puisque pour connoître la Verité, il faut avoir un *Criterion*, ou Règle de Verité, il est nécessaire de le trouver avant que de rechercher la connoissance de la Verité. Or pour trouver ce *Criterion*, il faut sçavoir discerner le vrai *Criterion* du faux. Pour cela, nous devons chercher auparavant si le vrai *Criterion* a des marques certaines de Verité, par le moyen desquelles nous le puissions connoître, & sans lesquelles nous ne le saurions connoître. Et comment connoîtrons-nous ces marques de Verité, si nous ne connoissons la Verité ? Il faut donc avoir trouvé la Verité avant que de pouvoir trouver le *Criterion*, & il faut avoir trouvé le *Criterion* avant que de pouvoir trouver la Verité ; & puisque nous n'avons trouvé ni la Verité ni le



74 DE LA FOIBLESSE DE  
*Criterion*, il s'ensuit qu'on ne peut  
trouver ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs puisque le *Criterion* est  
la Règle de la Verité ; il faut avoir  
dressé cette Règle , & être assuré  
qu'elle soit droite, avant que de l'ap-  
pliquer à la Verité ; car si elle n'est  
droite , & que nous ne soyions assu-  
rez qu'elle soit droite , elle ne sera  
pas sûre , & nous ne pourrons pas  
nous y fier. Or nous ne saurions la  
dresser , ni être assurez qu'elle sera  
droite , si nous n'avons une autre  
Règle de verité , qui soit assuré-  
ment droite , & qui nous puisse ser-  
vir à rectifier la première. Cette se-  
conde pour être bien dressée , doit  
être rectifiée sur une troisième , &  
cette troisième sur une quatrième , &  
ainsi jusqu'à l'infini. Ces matieres ont  
été expliquées plus au long par le  
Philosophe Sextus Empiricus, hom-  
me subtil & pénétrant , qui a rabattu  
mieux que personne la fierté des Dog-  
matiques. Pour moi je me suis con-  
tente de toucher la chose sommaire-  
ment.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

HUITIEME PREUVE.

1. *On dispute contre l'Evidence. 2. Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis, qui sont yvres, & qui sont fous, sont aussi évidens que les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont éveillés, qui sont à jeun, & qui sont en leur bon Sens.*

1. **T**ous ceux qui se vantent de pouvoir parvenir à la connoissance de la Verité, par le moyen de quelque Règle de Verité, ou *Criterion*, conviennent tous qu'outre cela il est nécessaire d'avoir une évidente & distincte perception des choses, soit par les Sens, soit par la Raison, soit de quelque autre manière que ce puisse être; en sorte que l'Entendement pour comprendre quelque chose, ait besoin d'une idée distincte & évidente de cette chose. C'est-là le langage de tous les Dogmatiques;

*On dispute  
contre l'E-  
vidence.*

tiques; en quoi ils ne s'apperçoivent pas qu'ils rendent par-là la connoissance de la Verité encore plus difficile, & qu'au lieu d'un *Criterion* ils en demandent deux, à sçavoir l'idée de la chose, & l'évidence de cette idée. Or si l'on convient qu'il n'y a point de *Criterion*, comme je viens de prouver qu'il n'y en peut avoir, il s'ensuit que l'Evidence, qui est la compagne du *Criterion*, ne subsistera point. Ajoutez à cela, qu'il n'y a rien d'évident que ce qui est évident à tout le monde. Car si personne ne veut recevoir pour évident, que ce qui lui paroît évident, le vrai & le faux seront également évidens; car chacun de ceux qui auront des opinions contraires, alleguera l'Evidence pour preuve de son opinion; car rien n'est si évident, qu'il paroisse évident à tout le monde, d'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'Evidence.

En quoi l'on ne peut assez admirer l'imprudence de ces Philosophes, qui se vantant tous d'avoir l'Evidence pardevers soi, ne voyent pas ce qui est très-évident; sçavoir, que cette  
Evidence

Evidence est trompeuse , qui prend également la défense des parties opposées , & prête son secours à chacune d'elles contre l'autre ; & que l'on ne pourra jamais tirer aucun avantage de ce secours , jusqu'à ce que tous les Philosophes soient d'accord , & se réunissent tous en une même Secte. Quelqu'un aura-t-il assez de présomption , quelques claires & distinctes notions qu'il ait des choses , pour croire être le seul sage au monde , & que tous les autres hommes sont insensés ? L'Evidence ne trompe-t-elle pas même souvent une même personne , qui trouve dans sa vieillesse une chose évidemment fautive , qui lui paroissoit évidemment véritable dans son enfance.

Écoutons ce que dit Sophocle :  
( a ) *Jamais deux hommes amis , ni deux peuples alliez , n'ont gardé entr'eux les mêmes sentimens : Car les uns plutôt , les autres plus tard , trouvent les mêmes choses douces & ameres.* Ajoutons encore ces paroles

( a ) *Sophocl. OEdip. Tyr. v. 639. & seq.*

les de Terence : (a) *Jamais homme n'a si bien réglé sa vie par la raison, que l'état des choses, le tems & l'usage ne lui ayant apporté quelque nouveauté, & quelque instruction, lui faisant connoître qu'il ignoroit ce qu'il croyoit sçavoir, lui faisant éprouver que ce qu'il auroit cru le plus désirable, devoit être rejeté.* Or de toutes les Evidences, laquelle croirons-nous devoir suivre ? Sera-ce celle de l'enfance ? Sera-celle de l'âge viril ? Sera-ce celle de la vieillesse ? Ce Denys d'Heraclée qui, vaincu par la douleur, passe de la Secte des Stoïciens à celle des Epicuriens, & qui pour cela fut surnommé le Changeant, pendant qu'il tenoit le parti des Stoïciens, trouvoit-il de l'obscurité & de la confusion dans toutes choses ?

*Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis, qui sont ivres, & qui sont fous, sont aussi évidens que les objets* 2. Je dis de-plus que ce qui paroît à l'Esprit dans le sommeil, dans l'ivreffe, & dans la folie, n'a pas moins d'Evidence que ce qui paroît à l'Esprit quand on est éveillé, quand on est à jeun, & quand on est dans son bon Sens. Quand

OR

(a) Terent. Adelp. Sc. 4. Act. V.

on est éveillé , quand l'yvresse est passée , ou que l'on est revenu de sa folie , on reconnoît véritablement que l'on étoit alors dans l'erreur ; mais l'on ne s'en apperçoit point dans le tems du sommeil , du vin , ou de la folie. On doute même quelquefois en dormant si l'on veille , ou si l'on dort ; & après y avoir fait réflexion , on croit quelquefois veiller , & voir avec une parfaite Evidence ce qui paroît à l'Esprit.

*pris de ceux  
qui sont  
éveillez , qui  
sont à jeun,  
& qui sont  
en leur bon  
Sens.*

Cet homme d'Argos qui croyoit être à la Comedie , & qui seul frap-  
poit des mains devant un Théâtre  
vuide , ne croyoit-il pas voir & en-  
tendre clairement le geste & le récit  
des Acteurs ? Les emportemens des  
fous , leurs craintes , leurs fuites ,  
leurs transports , ne sont-ce pas des  
marques d'un Esprit évidemment &  
violemment agité par les images des  
choses qui se présentent à lui ? Ne se  
trouve-t'il pas des gens qui étant en-  
dormis répondent fort à propos à ce  
qu'on leur demande ? D'autres qui  
font de fort beaux vers , & quel-  
ques-uns qui marchent sur les toits  
des maisons avec beaucoup de cir-

80 DE LA FOIBLESSE DE  
conspéction ? Ce qu'ils ne feroient  
pas , s'ils n'y étoient excitez par de  
très-claires idées ? Ceux qui croyent  
assister aux assemblées nocturnes des  
Sorciérs , n'ont-ils pas en eux des  
idées très-claires de choses très-faus-  
ses & très-frivoles ? Et telles qu'étant  
éveillés , ils ne reconnoissent pas qu'ils  
dormoient quand ces visions leur  
passoient par l'esprit ; & croyent si  
certainement les avoir veuës , qu'ils  
s'imaginent que ceux qui leur contredis-  
ent , dorment eux-mêmes , ou ne  
sont pas dans leur bon Sens.

Puisque ces images qui se présen-  
tent à nous dans le sommeil , quel-  
que évidentes qu'elles nous paroiss-  
ent , sont néanmoins très-faus-  
ses , comment pourrons-nous sçavoir si  
notre veille n'est point un autre som-  
meil , pendant lequel les images des  
choses qui paroissent à notre Esprit,  
de quelque lumière qu'elles semblent  
environnées , sont néanmoins vaines  
& fausses ? Platon dans son Thécétete  
a formé ce doute comme moi. Ceux-  
là se trompent fort , qui croyent avoir  
trouvé une marque certaine pour  
découvrir la fausseté des songes ; sça-  
voir ,

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. IX.* 81  
voir, en ce qu'ils n'ont pas de rapport avec les choses que nous avons faites en veillant : Car si par hazard elles y ont du rapport, il n'y aura plus de marque qui puisse servir à les distinguer. Or il peut fort bien arriver qu'il s'y trouve du rapport. Comme, par exemple, si je songe en dormant que je raconte à mes amis les mêmes choses que je leur racontois le jour précédent, & que l'aboyement d'un chien a interrompu mon récit; le lendemain après mon réveil je serai en doute si l'aboyement de ce chien a interrompu le récit que je faisois étant éveillé, ou celui que je faisois étant endormi; comme il nous arrive quelquefois de douter si de certaines choses nous sont effectivement arrivées, ou si nous les avons rêvées. Que si d'ailleurs nos songes n'ont point de rapport avec les choses que nous avons faites en veillant, pourquoi croirons-nous plutôt que les choses que nous avons pensées en dormant, sont fausses, que celles que nous avons pensées étant éveillez? Car puisqu'elles sont également discordantes entr'elles, &



## 82 DE LA FOIBLESSE DE

que ce décord est la marque de la fausseté, les unes ne doivent pas être plus suspectes de fausseté que les autres.

On demeure d'accord que les veüs de nôtre Entendement sont formées par l'impulsion du cerveau, & par le mouvement des fibres & des esprits, comme je l'ai dit. D'où il s'ensuit que l'évidence des images que j'ai présentes à l'Esprit, n'étant qu'une certaine maniere, ou une modification des images, vient de la même cause que ces images mêmes. Si l'on convient de ce point, que l'on ne peut nous contester, il faut aussi convenir que le cerveau peut être ébranlé, & que les esprits & les fibres peuvent être agitées de la même sorte par des causes internes, que par des objets extérieurs. D'où il faut conclure, que l'Evidence peut se trouver dans le faux comme dans le vrai, & que l'Evidence du vrai ne porte aucunes marques par où on la puisse distinguer de l'Evidence du faux. Et ces marques ne peuvent pas être prises d'ailleurs, s'il est vrai, comme le soutiennent les défenseurs de

de l'Evidence , que ce qui est évident est évident par soi-même , & n'a point besoin de preuves du dehors.

Car autrement pour reconnoître l'Evidence on auroit besoin d'une autre Evidence , comme d'une lumiere extérieure pour voir la lumiere. De même que si quelqu'un portoit plusieurs pieces de monnoye dans un sac , qui fussent toutes de cuivre , à la réserve d'une seule qui seroit d'argent ; & que des pauvres , qui sçauroient la chose , demandassent qu'on leur donnât en aumône ces pieces de monnoye , chacun d'eux espérant que la piece d'argent seroit pour lui ; que celui à qui ce sac & ces pieces appartiennent , en fasse ensuite la distribution dans l'obscurité & pendant la nuit ; aucun de ces pauvres ne pourra sçavoir s'il a reçu la piece d'argent , ni même si elle aura été tirée de dedans le sac ; & si quelqu'un d'entr'eux faisant des conjectures sur le son de sa piece , ou sur les remarques qu'il y peut faire en la maniant , ou sur d'autres indices frivoles , croit sçavoir certainement , & avoir reconnu évi-

84 DE LA FOIBLESSE DE  
demment qu'il a la piece d'argent, il  
sera ridicule. Les autres pauvres ne  
le seront pas moins, si chacun d'eux  
a la même opinion de sa piece, &  
croit que tous les autres se trompent ;  
& ce décord ne pourra être terminé  
qu'à la lumiere & au grand jour.

Il en est de même de l'erreur des  
Dogmatiques. Environnez des téné-  
bres épaisses de l'ignorance, chacun  
d'eux tient dans ses mains, & manie  
sa piece de cuivre, & il n'y en a au-  
cun qui ne se vante d'avoir reconnu  
à des marques infaillibles, que sa pie-  
ce est cette piece unique & précieu-  
se, à sçavoir la Verité qu'il a reçue  
de Dieu, dispensateur de tous les  
biens ; & qui ne s'attribuë une per-  
ception distincte, évidente, & plus  
claire que la lumiere du Soleil en plein  
midi ; qui ne soit persuadé que tous  
les autres sont dans l'erreur, ayant  
la même opinion de leurs pieces de  
monnoye ; & il ne reconnoitra que  
son Evidence tant vantée n'est que  
ténèbres, qu'après que la lumiere lui  
sera venuë d'ailleurs.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

NEUVIEME PREUVE.

1. *Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes; savoir, que nous ignorons si Dieu ne nous a point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours.* 2. *D'où il s'ensuit que l'intime perception des choses est douteuse.*

1. **D**ES Cartes nous fournit encore <sup>Raison de douter de toutes choses,</sup> une autre Raison de douter <sup>proposée par Des Cartes,</sup> lorsqu'il dit dès l'entrée de ses Mé- <sup>savoir que</sup> ditations & de ses Principes, (a) <sup>que nous ignorons si Dieu ne nous a point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours,</sup> Que nous ne savons pas si Dieu ne nous a point voulu créer de telle nature, que nous nous trompions toujours, <sup>point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours.</sup> même dans les choses qui nous paroissent les plus claires. Ce doute étoit digne d'un Philosophe, si celui qui l'a proposé eût pris soin de le refondre. Quand je dis qu'il est digne d'un

(a) *Cartes. Medit. 1. & 6. Princip. Part. I. §. 5. & 13.*

d'un Philosophe , je n'entens pas *un* Philosophe Chrétien , qui sçait que (a) *Dieu éclaire tous les hommes venant s en ce monde.* Mais Des Cartes parloit alors en Philosophe , & non pas en Chrétien ; & celui qui a bien pu suposer qu'il n'y a point de Dieu , (b) a bien pu suposer aussi que Dieu a créé les hommes sujets à l'erreur. Mais lorsqu'il se porte pour nouvel inventeur de la Verité , ayant commencé le Systéme de sa Philosophie par le doute , & ayant proposé les raisons de ce doute ; néanmoins incontinent après , comme si le chemin de la Verité lui avoit été montré du Ciel , il cesse si absolument de douter , qu'il ne se met pas seulement en peine de refoudre les argumens qui l'avoient obligé de douter.

Mais ce n'est pas ici que cette matiere doit être traitée. Il suffit de dire maintenant , que ce doute est de telle importance pour empêcher nos Esprits de recevoir aucune proposition comme certaine , tant que nous ne  
 nous

(a) *Joh. I. 9.*

(b) *Cartes. Princ. Part. I. §. 7.*

nous servirons que de notre Raison, que tant s'en faut que Des Cartes l'ait détruit, mais même qu'il ne peut aucunement être détruit, si la Raison n'emprunte le secours de la Foi. Car si quelqu'un se persuade que l'homme est un Animal, formé de telle sorte par la nature, que ce qui paroît vrai soit faux, tout ce qu'on lui proposera contre cette opinion lui paroîtra faux ou véritable; s'il lui paroît faux, il le rejettera avec justice; s'il lui paroît véritable, se croyant de telle nature que ce qui lui paroît véritable est faux, il sera encore obligé de le rejeter comme faux. Ainsi il lui sera aisé de renverser toutes les raisons qu'on pourra lui objecter contre son opinion, & l'on n'en pourra inventer aucune, qui ne tombe sous cette loi générale, que ce qui paroît le plus vrai à l'homme est le plus faux.

2. Au reste, tout ce que j'ai allegué ci-dessus, & principalement cette raison de douter de toutes choses que Des Cartes a proposée, renversant de fond en comble ce fort dans lequel les Dogmatiques se retranchent, lorsqu'ils

*D'où il s'en suit que l'incertaine perception des choses est douteuse.*

qu'ils disent que nous avons une certaine connoissance intime de plusieurs choses ; qui bien que non fondée sur la Raison , est néanmoins certaine & évidente ; que telle est la connoissance des premiers principes ; telle la connoissance que j'ai d'être présentement éveillé ; qu'encore que ces choses ne puissent pas se prouver par des raisonnemens , nous appercevons néanmoins par une certaine perception intime , que ces choses sont certaines. Car si la nature m'a formé de telle sorte , que ce qui me paroît le plus vrai soit le plus faux , lorsque je croirai savoir & sentir par une perception intime que le tout est plus grand que sa partie , ou que je suis éveillé ; je serai obligé de croire que cela est faux , si je veux m'en tenir à cette raison de douter , proposée par Des Cartes.

CHAPITRE XI.

DIXIEME PREUVE.

*C'est une petition de principe , que de vouloir prouver par raison , que la Raison est certaine.*

**N**OUS avons encore une autre preuve pour faire voir la foiblesse de la Raison , qui revient au même que la précédente. Quelque raisonnement que l'on puisse former pour défendre la Raison , c'est une production de la Raison. Or la Raison ne peut rien produire qui soit entièrement certain. Donc quelque preuve que je puisse inventer pour défendre la certitude de la Raison , elle sera incertaine. C'est donc une petition de principe , que de défendre la Raison par raison : car les argumens que l'on propose pour cela , comme certains , & véritables , sont produits par la Raison ; & c'est cela même qui est en question , savoir si la Raison peut produire quelque chose de certain & de véritable.

CHA.



---

 CHAPITRE XII.

## ONZIEME PREUVE.

*Les raisonnemens sont incertains.*

**I**L faut nous endurcir le front , & puisque nous avons commencé de douter , il faut douter à bon escient , quand les Dogmatiques devroient s'en desespérer. Quelque preuve qu'ils proposent contre moi , ils se serviront pour cela d'un raisonnement. Je ne me servirai point ici de l'autorité de plusieurs Philosophes , à qui tout cet art de raisonner a paru douteux , incertain , trompeur ; qui ont soutenu que ces regles de Dialectique sont des pièges , & des entraves dont on ne peut se débarrasser , qui font paroître véritable ce qui est constamment faux ; & qui concluent de là , qu'il faut être insensé pour ajouter foi à ce qui nous trompe souvent.

Je veux me rendre plus facile. Qu'on me propose ici un raisonnement que nos adversaires tiennent pour très-certain

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XII.* 91  
tain & incontestable , je vais vous faire voir qu'il est très-incertain , & ne prouve rien. Ils veulent prouver que Pierre est un Animal raisonnable : voici comme ils raisonnent. Tout homme est un Animal raisonnable ; Pierre est homme ; Donc Pierre est un Animal raisonnable. La première de ces trois propositions , qui est universelle , passe principalement pour être véritable , parceque chaque homme en particulier est un Animal raisonnable : Car après que l'on a reconnu que cet homme est un Animal raisonnable , & celui-là encore , & cet autre aussi , & que l'on n'a vû aucun homme qui ne fût un Animal raisonnable , de l'amas de toutes ces propositions particulières , qui décident que chaque homme en particulier est un Animal raisonnable , on a formé cette proposition universelle ; Tout homme est un Animal raisonnable ; d'où il s'ensuit que la certitude de cette proposition universelle , dépend de la certitude de toutes ces propositions particulières.

Mais dans le raisonnement que nous examinons , la certitude de la proposition

sition particuliere dépend de la certitude de la proposition universelle ; car de ce que tout homme est un Animal raisonnable , on conclut que Pierre est un Animal raisonnable ; ainsi l'on tombe dans ce raisonnement vicieux que l'on appelle un Cercle , & que les anciens Philosophes nommoient Diallelle. D'ailleurs puisque Des Cartes a cru & soutenu , que Dieu peut changer l'essence des choses , & faire qu'elles ne soient pas ce qu'elles sont , enforte que le nombre de vingt ne soit pas composé de deux dixaines , qu'un homme ne soit pas un Animal raisonnable , ( je n'examine point maintenant la Verité de ces propositions ) il se pourra faire qu'il se trouvera quelque homme qui ne sera point un Animal raisonnable ; & partant cette premiere proposition universelle , tout homme est un Animal raisonnable , ne sera pas véritable.

Cet exemple peut nous suffire pour nous faire douter de la certitude de tous les autres raisonnemens , & c'est à quoi nous engagent les preuves qu'en ont données de très-habiles Philosophes. Mais je ne fais maintenant qu'es-

qu'effleurer ces matieres. C'est pour-  
quoi, si je suis sage, je dois prendre  
garde de n'ajouter pas foi légèrement  
aux raisonnemens dont j'ai si sou-  
vent éprouvé la fausseté. Etant dans  
cette disposition, si je suis attaqué par  
une troupe de Dogmatiques, de  
quelles armes se serviront - ils pour  
me combattre, tant que je serai cou-  
vert de mes doutes & de ma défian-  
ce ? Les meilleures armes qu'ils puissent  
employer, seront ces raisonnemens,  
qu'on appelle Démonstrations : Car  
de quelque preuve que l'on se ser-  
ve, elle sera sans force, si on ne la  
réduit en forme d'argument & de  
raisonnement. Or il n'y a point d'ar-  
gument ni de raisonnement qui ne  
tombe sous cette loi de douter que  
j'ai proposée.

## CHAPITRE XIII.

## DOUZIEME PREUVE.

*Il s'ensuit des dissensions des Dogmatiques , qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes.*

**L**Es dissensions des Dogmatiques nous fourniront encore une très-bonne preuve pour les refuter. Et c'est cette même preuve dont les Medecins, surnommez Empiriques, se servoient contre les Medecins qui se servoient du raisonnement , & que pour cela l'on nommoit Rationaux, ou Raisonneurs. Car si rien n'a jamais été assuré par quelqu'un , qui n'ait été nié par quelque autre ; s'ils n'ont jamais avancé aucun dogme qui n'ait été contesté, quelle assurance pourrons-nous prendre sur leurs affirmations , voyant que les autres Philosophes Dogmatiques , remplis d'une pareille arrogance , n'y en prennent aucune ?

Parcourons toutes leurs Sectes ,  
de-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIII.* 95  
demandons à chacune d'elles ce qu'elle  
pense d'elle-même, & des autres ;  
elle répondra hardiment que la Verité  
est de son côté , & que toutes les  
autres sont dans l'erreur. Deman-  
dons aux autres ce qu'elles pensent  
de celle-là , elles diront sans balancer  
qu'elle est dans l'erreur , & chacune  
d'elles s'attribuera la Verité. Desor-  
te que chacune n'aura que sa propre  
approbation , & sera condamnée par  
les suffrages de toutes les autres. Se-  
ra-t-il d'un homme sage , de suivre un  
parti qui n'est approuvé que d'un  
seul , & qui est condamné de plu-  
sieurs ?

---

## CHAPITRE XIV.

### TREIZIEME PREUVE.

*La Loi de douter a été établie par d'ex-  
cellens Philosophes. 1. Par Ana-  
charsis. 2. Pherocyde. 3. Pythago-  
re. 4. Empedocle. 5. Gorgias le  
Leontin. 6. Xenophane. 7. Epichar-  
me. 8. Parmenide. 9. Xenjade. 10.  
Zenon d'Elée. 11. Heraclite. 12.  
Ana-*

*Anaxagore. 13. Democrite. 14. Protagore. 15. Socrate. 16. Platon, Auteur de la premiere Academie. 17. Aristote. 18. Arcesilas, Auteur de la seconde Academie. 19. Lacyde. 20. Carneade, Auteur de la troisieme Academie. 21. Clitomaque. 22. Philon, Auteur de la quatrieme Academie. 23. Antiochus, Auteur de la cinquieme Academie. 24. Ciceron. 25. Varron, Pison, Lucullus, & Brutus. 26. Origine du Pyrrhonisme. 27. Metrodore. 28. Anaxarque. 29. Pyrrhon. 30. Combien il y a eu veritablement d'Academies, & quelle a été la difference de l'Academie, & du Pyrrhonisme. 31. Il n'y a eu que deux Academies, l'ancienne & la nouvelle; & la nouvelle a été un veritable Pyrrhonisme. 32. On propose les differends de la nouvelle Academie, & de la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier differend. 33. Second differend. 34. Troisieme differend. 35. Quatrieme differend. 36. Cinquieme differend. 37. Sixieme differend. 38. Septieme differend. 39. Pourquoi les*  
 Phi-

Philosophes qui font profession de douter, aimant mieux passer pour Academiciens que pour Pyrrhoniens. 40. Il est faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon. 41. Timon de Phlius. 42. Nausiphane de Teos. 43. Theodose de Bithynie. 44. Aenesideme de Cnossus. 45. Ptolemée d'Alexandrie. 46. Cornelius Celsus. 47. Favorin. 48. Sextus Empiricus. 49. Sçavoir si Sextus Empiricus est le même que Sextus de Charonée. 50. Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, & de la Secte Methodique. 51. Lucien. 52. Uranius. 53. Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre. 54. Aristipe, Ariston de Chio. 55. Herillus de Carthage. 56. Menedeme d'Eretrie. 57. Les Philosophes Eretriques, & les Megariques. 58. Monime le Cynique. 59. Parmi les Nations étrangères, les Mages. 60. Les Brachmanes. 61. Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez. 62. Parmi les Juifs, les Esseniens. 63. Et les Seboréens. 64.



*R. Moses fils de Maimon. 65. Et  
parmi les Arabes les Discours.*

*La Loi de  
mourir a été  
établie par  
d'excellens  
Philosophes.*

**D**Es gens habiles & intelligens ayant reconnu de quelles ténèbres l'Entendement humain est envelopé, & de quelle profonde nuit les choses qui environnent l'homme sont couvertes; & ayant en même-tems remarqué que la principale cause des erreurs à quoi les hommes sont sujets, vient de la témérité & de la précipitation avec laquelle ils marchent dans des lieux raboteux & entrecoupez, au milieu de ces ténèbres, comme s'ils marchaient dans une campagne unie, à la lumière du Soleil; ils ont jugé à propos de se modérer, & d'arrêter cette impetuofité inconsiderée de leur Esprit.

Après avoir donc rappelé leur Esprit, & lui avoir jetté comme un frein, pour le faire rentrer en lui-même, ils l'ont dégagé de ses préjugés. Ils ont examiné soigneusement la nature de leur corps, & de leur Entendement, & des choses du dehors, observant tout, éprouvant tout; & ils ont enfin expérimenté,  
que

que le seul moyen d'éviter l'erreur , c'est de suspendre leur créance. Il est constant que c'est-là l'origine de la Philosophie , & qu'elle doit sa naissance à cette Méthode de douter , que ces hommes sages ont prise par la connoissance qu'ils ont eüe de la foiblesse de leur Esprit. Il n'y avoit point alors d'autre différence entre un homme intelligent , & un homme grossier ; entre un Philosophe , & un ignorant , qu'en ce que l'un sçavoit qu'il ne sçavoit rien , & que l'autre ne le sçavoit pas.

Si nous voulons donc repasser sur l'Histoire de la Philosophie , depuis sa première origine jusqu'à aujourd'hui , dans une si grande diversité d'opinions, nous trouverons que ces excellens personnages qui en ont été les Auteurs, si vous en exceptez un fort petit nombre , sont tous convenus en ce point, que la Verité est cachée , que les Sens & l'Entendement sont trompeurs & imbecilles , & que cet Entendement est dans une profonde ignorance de toutes choses.

Je ne mettrai point Romere à leur tête , & je ne me parerai point de

100 DE LA FOIBLESSE DE  
son autorité, comme les Sceptiques  
s'en parent volontiers, ou suivant la  
côûtume de toute l'antiquité, qui en  
toutes sortes de questions a toujours  
reclamé le suffrage d'Homere, ou  
parcequ'ils savoient qu'Arcefilas &  
Pyrrhon avoient toujours Homere  
entre les mains, & en faisoient  
leur lecture ordinaire. Je n'allégue-  
rai point non-plus les Sept Sages de la  
Grece, dont on veut que les maxi-  
mes établissent cette loi de douter. Ces  
autoritez mandrées ont plus d'ostenta-  
tion que de Verité.

*Anacharsis.* 1. J'en excepte toutefois Anachar-  
fis, qui a soutenu, à ce que l'on  
dit, qu'il n'y avoit aucune Règle de  
Verité, ou *Criterion*, & que l'Hom-  
me ne pouvoit rien comprendre; &  
qui a repris ceux des Grecs qui étoient  
dans un sentiment contraire.

*Pherecyde.* 2. Pour Pherecyde, on ne peut  
disconvenir qu'il n'ait été de ce sen-  
timent, puisqu'il a écrit qu'il n'y a  
aucune Verité dans toutes les choses,  
& qu'il n'y en connoît point.

*Pythagore.* 3. Telle a aussi été la Doctrine de  
Pythagore, & dans les Ouvrages  
qui lui sont attribuez, on trouve cette  
célèbre

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 101  
célèbre maxime ; que personne ne doit rien souhaiter , parceque personne ne sçait ce qui lui est le plus utile. Sachant donc bien , qu'avec toute l'application dont un homme est capable , il ne parviendroit jamais à la Sagesse , qui dépend de la connoissance de la Verité , il déclara à Leon , Prince des Phliasiens , qu'il ne possédoit ni la Science ni la Sagesse , que Dieu seul jouit de ce bien ; qu'il ne se vançoit d'autre chose que d'être amateur de la Sagesse , c'est-à-dire , Philosophe.

4 Empedocle , disciple de Pytha- *Empedocle.*  
gore , profita de cette leçon , & se plaignit souvent , que la voye des Sens étoit trop étroite pour nous conduire à la Verité.

5. Gorgias Leontin , Prince de *Gorgias*  
ceux qu'on appelloit autrefois Sophistes , *Leontin.*  
fortit de l'Ecole d'Empedocle. Il composa un Livre , qu'il divisa en trois parties. Il monroit dans la première , qu'on ne peut pas dire que rien existe. Il prouvoit dans la seconde , que quand il seroit vrai que quelque chose existe , l'homme ne le peut comprendre ; n'y ayant aucune Règle

102 DE LA FOIBLESSE DE  
de Verité , ni l'Entendement , ni les  
Sens. Et dans la troisiéme il faisoit  
voir , qu'encore que l'homme pût  
comprendre quelque chose , il ne peut  
toutefois expliquer à un autre ce qu'il  
comprend.

*Xenophane.* 6. Xenophane , qu'on met au nom-  
bre des Pythagoriciens , reconnu  
aussi qu'on ne peut rien comprendre  
avec certitude ; qu'il n'y a nulle Ré-  
gle de Verité , ni la Raison , ni les  
Sens ; que tout dépend de l'opinion.  
Et il souûtenoit cette Doctrine avec  
tant de hauteur , qu'on l'en crut le  
premier inventeur , quoiqu'il ne le fût  
pas.

*Epicharme.* 7. Epicharme , qui fut de la même  
Troupe , vouloit qu'on suspendît son  
jugement & sa créance , & préten-  
doit que de là dépendoit uniquement  
la Sageffe.

*Parmenide.* 8. Parmenide , à qui Platon donne  
le surnom de Grand , appelloit té-  
méraires & arrogans , ceux qui  
croyoient avoir acquis la Science ,  
puisqu'elle est au-dessus de la portée  
de l'homme.

*Xeniade.* 9. Xeniade Corinthien a avancé ,  
qu'il n'y a aucun *Criterion* , ou Règle  
de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 103*  
de Verité ; que toutes choses sont  
fausses , nos Idées , nos opinions.  
Democrite fait mention de ce Xenia-  
de ; & c'est pourquoy j'ai de la peine  
à croire , quoique je n'ose pas le  
nier , que ce soit le même Xenia-  
de , pareillement Corinthien , qui eut Dio-  
gene pour esclave , & qui lui survê-  
cut. Democrite fut plus ancien que  
Diogene , qui mourut à l'âge de qua-  
tre-vingt-dix ans.

10. Zenon d'Elée est célèbre en- *Zenon d'E-*  
tre ceux qui ont enseigné , qu'il faut *lée.*  
suspendre sa créance. Il a été Auteur  
de la Secte Eleatique , laquelle néan-  
moins Platon (a) attribué à Xeno-  
phane , & qu'il soutient même avoir  
été plus ancienne que Xenophane.

11. Heraclite a soutenu la même *Heraclite.*  
Doctrine.

12. Comme aussi Anaxagore , qui *Anaxagore*  
a décidé que toutes choses sont envi-  
ronnées de ténèbres.

13. Democrite enseignoit que les *Democrite*  
causes des choses étoient inconnues ;  
qu'il n'y avoit rien de vrai ; ou que  
s'il y avoit quelque chose de vrai , nous

(a) *Platon. Sophist.*

104 DE LA FOIBLESSE DE

ne le connoissions point ; qu'il ne sçavoit point s'il sçavoit quelque chose , ou s'il ne sçavoit rien ; s'il y avoit quelque chose , ou s'il n'y avoit rien. Il rejettoit toute sorte de démonstrations ; & on rapporte principalement de lui cette Maxime , que la Verité est cachée dans le fond d'un puits.

*Protagore.*

14. Protagore, un des Disciples de Democrite, fut surnommé la Sageffe. Il disoit qu'il n'y avoit nulle Règle de Vérité ; qu'il n'y avoit rien de vrai ni de faux ; qu'il y avoit une grande différence d'homme à homme ; que ce qui paroît à l'un ne paroît pas à l'autre ; qu'aucune chose n'est pas plus d'une sorte que d'une autre sorte. Et ayant reconnu qu'il n'y a rien dont on ne puisse dire le pour & le contre , & qu'il étoit même incertain si l'on pouvoit disputer pour & contre une même chose , il fut le premier qui établit la méthode de défendre sur chaque matière les deux opinions contraires.

15. Socrate , cet illustre Auteur de l'art de douter , prit ensuite la même voye , & la rendit fort commune : Car ayant remarqué que les hommes ne savent rien , & ne savent  
pas

pas même qu'ils ne sçavent rien, il le déclara hautement, & fit profession de ne rien sçavoir; & il crut que ce fut par-là qu'il mérita l'éloge qui lui fut donné par l'Oracle d'Appollon, d'être le plus sage de tous les hommes; le souverain point de la Sagesse étant de reconnoître son ignorance.

Nous voyons donc par les Dialogues de Platon, que sur quelque matière qu'on lui proposât, il n'assuroit jamais rien, se contentant de réfuter ceux qui avoient eu la témérité d'affirmer quelque chose. C'est ce qui obligeoit ses Adversaires de le traiter d'ignorant & de fat, voyant qu'il se contentoit d'interroger les autres, sans vouloir jamais répondre à aucune question, & qu'il avoüoit son ignorance & sa stupidité. Il se donna donc tout entier à l'étude de la Morale, abandonnant celle de la Physique, qu'il avoit d'abord cultivée diligemment, & qu'il reconnut enfin surpasser la portée de l'Esprit de l'homme. En son particulier, il s'en sentit si incapable, qu'encore que dans les commencemens il s'y crût fort habile, & que d'autres en ju-



geassent comme lui ; à la fin néanmoins il en fut aveuglé à un tel point, qu'il fut obligé d'oublier tout ce qu'il y avoit appris. Il faisoit profession d'une si profonde ignorance , qu'il ne sçavoit pas même s'il étoit homme, ou quelque autre chose , ni enfin ce qu'il étoit.

Quelques-uns ont prétendu qu'il ne parloit pas sincèrement ni sérieusement, lorsqu'il tenoit ce langage ; mais par ironie , ou par modestie , pour rabattre la vanité des Sophistes , qui se vantoient sottement de ne rien ignorer , & d'être toujours prêts de discourir sur toutes sortes de matieres. Si cela eût été ainsi , il n'eût pas perseveré si constamment dans l'aveu public qu'il faisoit de son ignorance ; principalement lorsqu'il parloit à ses Amis , & à des gens graves & sérieux , & lorsqu'il n'y avoit nulle occasion de décrier les Sophistes. Il n'eût pas examiné toutes choses , comme il avoit coûtume de faire , conformément à cette Doctrine ; & il n'eût pas donné une si fausse interprétation , & si contraire à ses sentimens , à l'Oracle qui avoit rendu té-

moi-

moïgnage à la Sageſſe. De lui ſont ſorties pluſieurs Sectes de Philoſophes, dont la plus célèbre, que l'on a nommée Academie, a ſuivi cette ſage méthode de douter de toutes choſes, & l'a même augmentée, & portée à la dernière perfection.

16. Platon, pere & inſtituteur de l'Academie, dreſſé par Socrate dans l'art de douter, & ſe déclarant ſon Sectateur, prit ſa maniere de traiter les matieres, & entreprit de combattre tous les Philoſophes qui l'avoient précédé. Ce n'eſt pas ſeulement dans ſes Livres, qu'on appelle Gymnaſtiques; mais lors même qu'il paroît plus affirmatif, ſoit qu'il faſſe parler Socrate, ſoit qu'il en faſſe parler un autre, qu'il n'avance rien comme véritable; mais ſeulement comme vraisemblable, & qu'il s'attache à ſa maxime, qu'il faut laiſſer la connoiſſance de la Verité aux Dieux & aux enfans des Dieux, & que nous devons nous contenter de la recherche de ce qui eſt probable.

Les Académiciens qui ont ſuivi Platon, tâcherent de fixer cette Philoſophie, qui avoit été juſqu'alors

libre & vagabonde, & qui se trouvoit déjà chargée de la connoissance de plusieurs choses. Ils dresserent des Systèmes, des plans & des règles de Doctrine; & négligeant le précepte de Socrate leur premier maître, qui n'avoit point approuvé cette voye, ils établirent des loix pour enseigner & pour apprendre, & ils eurent même la hardiesse d'avancer des Dogmes.

*Aristote.*

17. Aristote retint néanmoins ces manieres incertaines & douteuses de disputer de toutes choses, & il fut suivi en cela par les Peripateticiens ses Sectateurs. On trouve plusieurs traits dans ses Ouvrages, & principalement dans ses Livres Metaphysiques, qui bien qu'ils ne nous ferment pas le chemin de la Verité, n'en permettent pas néanmoins la recherche, qu'en la commençant par le doute, & après en avoir fait voir la difficulté. Il lui est même échappé de dire, qu'il n'y a point de différence entre une ferme opinion, & une science D'où il s'ensuit que toutes les opinions des hommes étant incertaines, toutes leurs sciences le sont aussi.

18. Ar-

18. Arcefilas vint ensuite , qu'un Arcefilas ,  
Auteur de  
la seconde  
Academie. ancien (a) Auteur appelle élegamment, l'illustre Prince de l'Academie, qui n'affirme rien. Ce fut lui qui rappella cette loi de douter de toutes choses , qui avoit été proposée par Socrate , & qui se trouvoit presque anéantie de son tems. Il reprit cette coûtume ancienne , de contredire toujourns dans la dispute tout ce que l'on avançoit , de soutenir ce qui paroissoit le plus probable , & de n'aller point au-delà du vraisemblable. Il poussa les choses encore plus loin ; car ayant remarqué que contre cette maxime de Socrate ( je ne sçai autre chose sinon que je ne sçai rien ) l'on pouvoit faire cette importante objection : Que l'homme peut donc savoir quelque chose , s'il sçait seulement qu'il ne sçait rien ; il ne voulut pas même recevoir la maxime que Socrate avoit laissée , comme pour servir de consolation à l'imbecillité humaine ; & il prononça que nous ne savons pas même si nous ne savons rien ; qu'il n'y a rien de certain ;

(a) *Pempon. Mel. Lib. I. cap. 18.*

tain ; que la nature ne nous a donné aucune Regle de Verité ; que les Sens & l'Entendement humain ne peuvent rien comprendre de vrai ; que dans toutes les choses il se trouvoit des raisons opposées , d'une force égale ; qu'aucune chose n'étoit ni plus véritable , ni même plus vraisemblable qu'une autre ; que tout étoit enveloppé de tenebres ; & partant qu'il ne falloit rien approuver , ni rien affirmer , & qu'il falloit toujours suspendre son consentement. Ainsi jamais il ne déclaroit son sentiment , ne voulant pas même que l'on eût de sentiment. Et si quelqu'un vouloit avancer & soutenir le sien , il le combattoit avec beaucoup d'agrément & de politesse , & avec beaucoup d'esprit & de subtilité.

Mais après tout , ce même homme , qui lorsqu'il étoit question de Philosopher , ne demeuroit pas d'accord qu'une chose fût plus véritable ou plus vraisemblable que l'autre , quand il revenoit à l'usage de la vie commune , il suivoit ce qui lui paroissoit avoir plus de probabilité. Cependant en pratiquant & soutenant cette methode

de

de de philosopher, sa grande modestie ne lui permettoit pas de s'en dire l'Auteur ni l'inventeur ; mais il la raportoit à Socrate & à Platon , à Parmenide , & à Heraclite. Il avoit été pourtant attiré à ce parti par Pyrrhon , auquel il s'étoit attaché , après avoir abandonné Theophraste , Crantor , Diodore , & Menedeme.

Il fut donc véritablement Pyrrhonnien , & les Pyrrhoniens l'ont mis au nombre des Sceptiques & des Pyrrhoniens , quoiqu'il ne rejettât pas le titre d'Academicien. Il le faut donc tenir , non seulement pour le restaurateur , mais encore pour le reformateur de la doctrine de Socrate & de l'ancienne Academie. C'est lui qui a donné la naissance à la nouvelle Academie , qui est établie sur des fondemens bien plus solides que l'ancienne. Cependant quoiqu'il eût beaucoup de disciples , sa doctrine néanmoins ne fut pas d'abord fort goûtée , parcequ'il sembloit vouloir éteindre toute la lumiere de la science , jeter des tenebres dans l'Esprit , & renverser les fondemens de la Philosophie.

*Lacyde.*

19. Lacyde fut le seul qui défendit la doctrine d'Arcefilas. Il la transmit à Evandre , qui fut son disciple avec beaucoup d'autres. Evandre la transmit à Hegesime , & Hegesime à Carneade.

*Carneade ,  
Auteur de  
la troisième  
Académie.*

20. Carneade ne suivoit pas pourtant en toutes choses la doctrine d'Arcefilas , quoiqu'il en retînt le gros & le sommaire. Cela le fit dire Auteur d'une nouvelle Académie , qui fut nommée la troisième. Sans jamais découvrir son sentiment , il combattoit avec beaucoup d'esprit & d'éloquence toutes les opinions qu'on lui proposoit. Car il avoit apporté à l'étude de la Philosophie une force d'esprit admirable , une mémoire fidelle , une grande facilité de parler , & un long usage de la Dialectique. On l'alloit donc entendre en grand concours ; & lorsque les Atheniens le députerent vers le Senat de Rome pour des affaires de conséquence , & lui donnerent pour adjoints Critolaus Peripateticien , & Diogene Stoïcien , Philosophes de grande réputation , il fut reçu des Romains fort favorablement.

Ce

Ce fut alors que l'on commença à connoître à Rome le pouvoir de l'Eloquence , & le mérite de la Philosophie. Et cette florissante jeunesse , qui méditoit dès-lors l'Empire de l'Univers , attirée par la nouveauté & l'excellence de cette noble science & dont Carneade faisoit profession , le suivoit avec tant d'empressement , que Caton , homme d'ailleurs d'un excellent jugement , mais rude , un peu sauvage , & manquant de cette politesse que donnent les Belles Lettres , à la maniere des Romains de son siècle , eut pour suspect ce nouveau genre d'érudition , qui persuadoit & obtenoit tout ce qu'il vouloit , & fut d'avis dans le Senat , qu'on accordât à ces Députés ce qu'ils demandoient , & qu'on les renvoyât promptement avec honneur.

Il est vrai que Carneade renversoit par ses raisons tout ce qu'il avoit entrepris de combattre , & qu'il demeurait invincible dans les opinions qu'il soutenoit. De sorte que les Stoïciens , gens contentieux & subtils dans la dispute , avec qui , & lui , & Arcefilas , avoient de fréquentes con-



114 DE LA FOIBLESSE DE  
contestations , se pouvoient à peine  
défendre contre lui. Il s'attacha , com-  
me j'ai dit , à la doctrine d'Arcefilas ,  
si l'on en excepte quelques points  
sur quoi ils ne convenoient pas , com-  
me sur la Regle de Verité , sur l'in-  
comprehensibilité , sur les choses qui  
sont incertaines , & sur la suspension  
de la créance.

Il apportoit plusieurs nouvelles  
preuves sur cette matiere ; mais tout  
cela se réduisoit néanmoins à soutenir  
qu'il n'y a nulle Regle assurée de scien-  
ce ; qu'on ne peut rien comprendre ;  
qu'il faut suivre en toutes choses la  
probabilité ; que toutes les loix & les  
coûtumes ont été établies par les opi-  
nions des hommes & par la natu-  
re ; que les hommes vivent dans une  
si grande ignorance de la Verité , &  
dans une si grande obscurité de tou-  
tes choses , qu'il ne recevoit pas mê-  
me ces principes , dont il semble que  
la lumiere naturelle nous fait connoî-  
tre la Verité , comme par exemple ;  
Que deux choses sont égales entre  
elles , quand elles sont égales à une  
troisième. Les Stoïciens , à qui il  
faisoit la guerre , disoient pour dimi-  
nuer

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 115  
nuer sa réputation , qu'il n'apportoit rien contre eux , dont il fût l'inventeur , & qui fût de son cru ; mais qu'il avoit pris ses objections dans les Livres de Chryssippe , Stoïcien. Il étoit si modeste , qu'il en demeuroit d'accord , disant que sans le secours de Chryssippe il n'auroit rien fait , & qu'il combattoit Chryssippe des propres armes de Chryssippe.

Il est vrai que Chryssippe voulant combattre cette loi de douter , & cette Suspension des Academiciens , avoit raporté toutes les preuves , non seulement dont ils avoient coûtume de se servir pour la défendre ; mais encore dont ils se pouvoient servir. Mais lorsqu'il fut question de détruire ces preuves , & qu'il n'eut rien oublié pour en rabattre les coups , ce fut alors qu'on reconnut sans peine , combien la cause des Academiciens étoit supérieure à celle des Stoïciens ; puisque l'ennemi déclaré des Academiciens étant armé de leurs raisons , avoit paru bien plus fort que lorsqu'il avoit entrepris de les refuter. Ainsi Chryssippe se nuisit à lui-même par sa propre force , & il fournit à  
Carneade

Carneade des armes contre lui-même.

*Clitomaque.* 21. Carneade jouit long-tems de sa gloire , & il eut d'excellens hommes pour ses disciples. Clitomaque entre autres , qui étant Carthaginois , & déjà instruit dans la Philosophie de son païs , fut instruit ensuite par Carneade dans la Philosophie Grecque , lui aida à l'établissement de la troisième Academie , & enfin lui succeda. Il avoit beaucoup d'esprit , il étoit studieux & diligent , & ayant demeuré long-tems avec Carneade , qui n'avoit jamais rien écrit , il avoit eu soin de recueillir tous ses discours , toutes ses actions , & toutes ses pensées. Il y avoit pourtant de certains points sur quoi il n'avoit jamais pu pénétrer le sentiment de Carneade.

Tel fut l'effet de la longue habitude qu'avoit prise Carneade , même avec ses plus familiers , de n'assurer jamais rien. De reste , il n'y avoit entr'eux nulle diversité d'opinions ; car Clitomaque vouloit comme lui , que l'on suspendît sa créance , parcequ'on ne peut rien comprendre ; que l'on eût égard seulement aux choses probables dans la conduite de la vie , pourvu  
que

que l'on n'y donnât point sa créance & son consentement , y ayant plusieurs choses , qui bien que probables ne laissent pas d'être fausses , & n'ont aucune marque de Vérité qui ne se puisse rencontrer dans les choses fausses. Il n'avançoit point cette doctrine , comme lui étant propre , mais comme celle de l'Academie. Il avoit écrit quatre Livres sur la nécessité de suspendre sa créance. Je souhaiterois qu'ils fussent venus jusqu'à nous.

22. Philon fut disciple de Clitomaque , qui pour s'être éloigné sur de certains points des sentimens de Carneade & de Clitomaque , mérita d'être appelé avec Charmide fondateur de la quatrième Academie. Car il disoit que les choses sont comprehensibles par elles-mêmes ; mais que nous ne pouvons toutefois les comprendre par la faculté que la nature nous a donné de comprendre les objets dont les idées se présentent à nôtre Esprit : & qu'ainsi nous ne pouvons rien comprendre.

*Philon ,  
Auteur de la  
quatrième  
Academie.*

23. Antiochus fut fondateur de la cinquième Academie. Il avoit été disciple de Philon pendant plusieurs années ,

*Antiochus ,  
Auteur de la  
cinquième  
Academie.*

118 DE LA FOIBLESSE DE  
années , & il avoit soutenu la doctrine  
de Carneade, car il étoit subtil & poli :  
mais enfin il quitta le parti de ses maî-  
tres sur ses vieux jours ; soit qu'il y fût  
engagé par les persuasions de Mnesar-  
que Stoïcien , dont il avoit aussi pris  
les leçons ; soit qu'il ne pût résister aux  
persécutions continuelles que lui fai-  
soient les Dogmatiques ; soit enfin que  
chatouillé par une vanité secrète , il  
voulût être Auteur d'une Secte, & avoir  
des disciples qu'on appellât de son nom  
les Antiochiens. Il se vançoit pour-  
tant d'être rentré dans l'ancienne Aca-  
demie , quoiqu'en effet il fût passé dans  
la Secte des Stoïciens. Mais il cher-  
choit à se laver de la note de legereté ,  
& il étoit si bien persuadé que le nom  
de l'Academie lui feroit honneur , qu'il  
vouloit persuader aux autres qu'il en  
étoit sorti.

Il avoit donc fait passer dans l'Aca-  
demie les Dogmes des Stoïciens , qu'il  
attribuoit à Platon , soutenant que la  
doctrine des Stoïciens n'étoit point  
nouvelle ; mais qu'elle étoit une refor-  
mation de l'ancienne Academie. Il  
publia même un Ouvrage contre Phi-  
lon son maître , ou plutôt contre lui-  
même

même : Car cette même doctrine qu'il combattoit dans sa vieillesse , il l'avoit long-tems enseignée , & défenduë par de savans Ecrits. En cela même il confirmoit la doctrine de la nouvelle Academie , qu'il entreprenoit de réfuter ; montrant assez par son inconstance , combien les jugemens des hommes sont peu surs pour la connoissance de la Verité , & combien les hommes sont éloignez de pouvoir jamais être assurés s'ils peuvent savoir quelque chose ou non. Cette cinquième Academie ne fut donc autre chose qu'un assemblage de l'ancienne Academie , & de la Philosophie des Stoïciens ; ou plutôt c'étoit la Philosophie même des Stoïciens , portant l'habit & les titres de l'ancienne Academie ; je veux dire , celle qui fut florissante entre Platon & Arcefilas. Car les Stoïciens avoient abandonné la Loi de douter , comme elle fut aussi abandonnée par Antiochus , dont les Dogmes se sont conservez , & que l'on voit n'avoir été ni Platonicien véritable , ni Socratien.

24. Ce Philon dont j'ai parlé , ayant *Cicéron* été contraint de quitter Athenes dans  
la

la guerre de Mithridate, se retira à Rome, & eut Cicéron pour disciple. Il lui enseigna exactement tout le Système de la nouvelle Académie. Après quoi Cicéron étant venu à Athènes, il fut instruit pendant six mois par Antiochus dans les préceptes de l'ancienne Académie. Lors même qu'il fut engagé dans les emplois honorables de la République, il ne quitta point l'étude de la Philosophie, & sa maison fut le réduit des premiers Philosophes de son tems.

Il demeura long-tems attaché à la doctrine de l'ancienne Académie, depuis qu'il l'eût connue par l'institution qu'il reçut d'Antiochus. Mais enfin les réflexions, l'étude, & l'usage du monde, l'ayant rendu plus savant, il revint à la Philosophie de Philon; & il lui arriva tout le contraire de ce qui étoit arrivé à Antiochus, qui quitta la nouvelle Académie pour retourner à l'ancienne: car Cicéron passa de l'ancienne à la nouvelle, qu'il éclaircit & défendit par des Ecrits qu'on ne sauroit assez estimer. Il se servit de la liberté que lui donnoit cette Secte avec si peu de contrainte, qu'il ne  
fai,

faisoit nul scrupule de changer d'opinions selon les diverses rencontres, disant ouvertement qu'il étoit libre, qu'il vivoit au jour la journée, & qu'il suivoit ce qui lui paroissoit le plus probable. Il louoit souvent & publiquement cette maniere de Philosopher des Academiciens, comme modeste, commode, polie, & constante, & il ne craignoit point de déclarer, qu'on ne peut rien dire de si extravagant, qui n'ait été dit par quelque Philosophe.

25. Varron s'exprima plus durement encore, disant qu'il ne peut rien venir de si étrange dans l'Esprit d'un Varron, Pison, Lucullus & Brutus. malade qui est en délire, que quelque Philosophie n'ait osé l'avancer. Cet homme, qui étoit le plus sçavant des Romains, avoit été imbu des préceptes d'Antiochus, & je ne fais pas de doute que dans cette Satire qu'il avoit intitulée, *les Eumenides*, & par laquelle il avoit entrepris de prouver que tous les hommes sont insensés; il n'eût ramassé plusieurs preuves pour montrer qu'il n'y a aucune connoissance de la Verité dans l'Esprit humain.



Pison avoit pris aussi des leçons d'Antiochus, comme beaucoup d'autres, & principalement Lucullus, si illustre par les grandes choses qu'il avoit exécutées, par l'élégance de son esprit, & par son érudition dans les Belles Lettres. Etant Questeur, & ensuite Général d'Armée, il se fit toujours accompagner par Antiochus. Et ce fut lui qui le rendit si zélé partisan de l'ancienne Academie, comme Aristé frere d'Antiochus, engagea dans la même Secte Brutus, homme de très-grand mérite. Et eux, & tous les autres disciples d'Antiochus, se continrent dans les bornes de cette ancienne Academie. L'étude de la Philosophie fleurissoit alors à Rome, pendant que l'Academie étoit presque deserte dans la Grece même, qui étant opprimée par les armes des Romains, & agitée continuellement des troubles de la guerre, pensoit bien moins à la recherche de la Verité qu'à son salut.

*Origine du  
Pyrrhonisme.*

26. Or cet art de douter correctement, qui ne fait pas seulement profession d'ignorance, mais d'ignorer même son ignorance, avoit fait  
de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 123  
de grands progresz avant Arcefilas.

27. Car Metrodore de Chio , qui *Metrodore.*  
étoit sorti de l'Ecole de Democrite ,  
ou comme quelques-uns le prétendent ,  
de celle de Nassa , & qui étoit  
de la même Isle de Chio , & qui avoit  
été instruit par Protagore , Disci-  
ple de Democrite , mit cette maxime  
à la tête de son Ouvrage *De la nature* :  
Personne de nous ne sçait rien , &  
nous ne sçavons pas même si nous ne  
sçavons rien. Ce fut cela qui fit dire ,  
qu'il avoit ôté toute Règle de Verité ,  
qu'on nomme *Criterion*.

28. Anaxarque fit le même. Il étoit *Anaxarque.*  
natif d'Abere , défenseur de la Doc-  
trine de Democrite , & il fut surnom-  
mé Eudæmonique , à cause de la fer-  
meté de son courage , & de la facilité  
de ses mœurs. C'est ce qui le mit  
en grande considération auprès d'A-  
lexandre qu'il accompagna. Il ôta ,  
comme j'ai dit , toute Règle de Verité ,  
disant que nous ne pouvions com-  
prendre les choses par notre Esprit ,  
que comme les foux , ou ceux qui  
sont endormis les peuvent compren-  
dre ;

dre ; que les choses de la maniere qu'elles se présentent à notre Esprit , sont semblables à un tableau , qui nous présente la ressemblance des choses , mais non pas les choses mêmes ; qu'enfin il ne sçavoit rien , & qu'il ne sçavoit pas même s'il ne sçavoit rien : Ce qu'il avoit appris de son maître Metrodore.

*Pyrrhon.* 29. L'art de douter étoit alors presque dans sa perfection , & l'Esprit Humain étoit convaincu de sa foiblesse , lorsque Pyrrhon , natif de la Ville d'Elide , mit à cet art la derniere main ; car après avoir leu les Livres de Democrite & de Metrodore , il suivit Anaxarque dans les Indes , & il eut des conférences avec les Mages & les Gymnosophistes ; & étant de retour en son pays , il proposa un genre plus parfait d'Incompréhensibilité , que les Grecs nomment *Acatalepsie* : Car ayant remarqué avec beaucoup de pénétration , que les Anciens après avoir reconnu leur ignorance en toutes choses , & même leur ignorance de cette ignorance , gardoient néanmoins une maniere de Philosopher , qui sembloit admettre quelques connoissances ,  
comme

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 125*  
comme certaines , & user de quelques affirmations , il lui fit prendre une nouvelle forme , & la mit hors de prise à toutes les chicanes des Dogmatiques. Veritablement il n'en a rien laissé par écrit : mais il a eu des Disciples , & ces Disciples en ont eu d'autres , qui ont pris soin d'exposer cette Doctrine dans des Ouvrages dont quelques-uns font venus jusqu'à nous , & qui nous l'ont conservée dans son intégrité.

C'est ce qui nous dispense d'en faire un plus grand détail. Il suffit de dire que les Pyrrhoniens n'ont admis aucune Règle , de Verité , nul raisonnement , nulle marque pour reconnoître la Verité , qu'ils n'ont rien affirmé , rien défini , rien jugé : qu'ils ne croyoient point qu'une chose fût plutôt ceci que cela ; que quelques raisons qu'on leur proposât , ils en trouvoient de la même force pour soutenir le parti contraire ; qu'ils ne préféreroient aucune raison à une autre ; qu'ils soutenoient qu'il n'y avoit rien de vrai , & que tout se faisoit par coutume ; & que lors même qu'ils avançoient toutes ces propositions , ils ne

les assuroient pas ; mais qu'ils le faisoient seulement par esprit de contradiction. Car Pyrrhon combattoit tous les Dogmes des autres Sectes, lorsqu'il soutenoit qu'il les falloit rejeter, il n'exemptoit pas de cette Loi ses propres sentimens qu'il ne croyoit pas plus certains, ni plus recevables que tout le reste : & quand il disoit qu'on ne pouvoit rien comprendre, il ne prétendoit pas avoir compris cela même, qui étoit également incompréhensible.

C'est pourquoi de la proposition, que rien ne peut être compris, qui est une proposition universelle, il n'exceptoit pas cette même proposition ; & il la comparoit à une Médecine, qui ne chasse pas seulement de notre corps les matieres peccantes & superfluës ; mais qui s'en chasse soi-même avec le reste. Cependant en cessant d'espérer de pouvoir connoître la Verité, il s'arrêtoit aux apparences, & vouloit qu'elles tinssent lieu de *Criterion*, ou de Règle de Verité, dans l'usage de la vie ; & qu'on suivît les loix, les coûtumes, & les sentimens naturels ; mais sans former  
aucuns

aucuns jugemens ni aucunes opinions.

Par cette voye il parvint fortuitement à cette tranquillité d'Esprit, qu'il cherchoit, & qu'il avoit esperé de trouver dans l'étude de la nature. Et parceque ces sentimens qui nous viennent du dehors, & que nous appellons *Des Maux*, comme le froid, la faim, la soif, & les autres choses semblables, ne dépendent point de nos opinions; il fit seulement ce qui étoit en son pouvoir, s'abstenant de déterminer, si c'étoient des maux: ce qui les lui faisoit supporter avec beaucoup plus de modération. Par là il mérita la louange d'une grande constance dans les périls. Il fut bien éloigné d'être tel qu'on l'a voulu représenter, n'évitant aucun péril, ne se détournant pas de son chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chassant point les chiens qui le vouloient mordre, fuyant la compagnie des hommes, errant solitaire, ou demeurant immobile dans le même état.

Tout cela a été controuvé pour le tourner en ridicule, par des gens peu

128 DE LA FOIBLESSE DE  
sinceres, & mal informez de sa *Doctr*  
*trine*. Il fut au contraire fort confide-  
ré parmi ses concitoyens, qui lui dé-  
fererent le Souverain Pontificat de sa  
Patrie, & lui rendirent de grands hon-  
neurs, accordant même en sa faveur  
à tous les Philosophes l'immunité  
des Charges publiques. Les Athe-  
niens lui donnerent le droit de Bour-  
geoisie. On dit même qu'il reçut  
d'Alexandre un présent de dix mille  
écus d'or, lorsqu'il l'aborda la pre-  
miere fois, soit pour le saluer, soit  
pour lui présenter un Poëme qu'il  
avoit fait en son honneur.

Epicure avoit beaucoup d'admira-  
tion pour lui, & s'informoit souvent  
de ses mœurs & de son genre de vie.  
Mais, direz-vous, Epicure l'a traité  
d'ignorant. Mais qui des Philosophes  
la médifance d'Epicure a-t-elle épar-  
gné? Il n'a pas même respecté De-  
mocrite, qui fut la source d'où il pui-  
sa sa Philosophie; ni Nausiphane de  
Teos, qui avoit été son maître, &  
qui avoit été Disciple de Pyrrhon. Il  
lui seioit mal de reprocher à Pyrrhon  
son ignorance, ignorant lui-même, &  
n'ayant nulle teinture des belles Let-  
tres.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 129  
tres. Il avoit même coûtume d'insul-  
ter ceux qui s'y appliquoient , sous  
prétexte que ces connoissances ne con-  
tribuent rien à la Sagesse ; mais en effet  
pour cacher son ignorance sous ce mé-  
pris simulé.

Mais Pyrrhon fut estimé ignorant ,  
non pas tant parcequ'il l'étoit en ef-  
fet , comme Ciceron ( a ) le témoi-  
gne , comme il en faut tomber d'ac-  
cord , que parceque suivant le Systê-  
me de sa Philosophie , il faisoit pro-  
fession de ne rien sçavoir , & de ne  
pouvoir rien sçavoir ; quoique d'ail-  
leurs des hommes de grande érudi-  
tion soient sortis de son Ecole. D'au-  
tres personnes encore le traitèrent avec  
beaucoup d'indignité , non pas tant  
par l'aversion que l'on avoit pour le  
Docteur , que pour la Doctrine.

Mais d'un autre côté il fut en gran-  
de estime parmi le Peuple. Ses Disci-  
ples , qui furent en grand nombre ,  
le comblèrent de louanges , & prin-  
cipalement Timon de Phlius , qui van-  
te merveilleusement son esprit , sa sub-  
tilité , & sa pénétration dans la dispu-  
te ,

( a ) *Cicer. libr. 3. De finib.*



te, sa constance dans les accidens de la vie, & sa modestie. Il l'appelle un Soleil, & ne croit pas qu'aucun autre homme lui puisse être comparé. C'est lui selon la conjecture de Pocockius, que les Arabes appellent *Phurun*; & que dans l'ignorance où ils sont de l'Histoire Grecque, ils croient avoir été Disciple de Thalès & de Pythagore; comme si la Doctrine de Pyrrhon avoit renfermé toute la Philosophie des Grecs, qui fut divisée en deux Sectes, l'Ionique & l'Italique.

Les Sectateurs de Pyrrhon furent appelez de son nom Pyrrhoniens. On les nomma aussi Sceptiques, parcequ'ils considéroient & examinoient le poids des raisons qui se présentoient pour & contre sur chaque question. On les appella Zetétiques, parcequ'ils s'appliquoient à chercher la Vérité; & on leur donna le nom d'Aporetiques, parcequ'ils faisoient profession de douter de toutes choses.

Ce fut sur leurs préceptes qu'Arcesilas entreprit de reformer l'ancienne Academie, & de former la nouvelle: Car on dit qu'il imita Pyrrhon,  
&

& qu'il conversa avec Timon. De forte, qu'ayant enrichi l'Epoque, c'est-à-dire, l'art de douter de Pyrrhon, de l'élégante érudition de Platon, & l'ayant armée de la Dialectique de Diodore; Ariston lui appliquoit plaisamment ce vers d'Homere sur la Chimere, qui dit qu'elle étoit Lion pardevant, Dragon parderriere, & Chimere; c'est-à-dire, Chevre par le milieu. Ainsi Arcefilas étoit, selon lui, Platon pardevant, Pyrrhon parderriere, & Diodore par le milieu. C'estpourquoi quelques-uns le rangent au nombre des Sceptiques, & Sextus Empiricus soutient, qu'il y a fort peu de différence entre sa Secte, qui est la Sceptique, & celle d'Arcefilas, qui est celle de la moyenne Academie.

30. Quoiqu'il fuffise pour mon dessein, d'avoir démontré, comme j'ai fait & comme je vais continuer de faire, que les plus illustres Philosophes de l'antiquité ont reconnu la Foiblesse de l'Esprit humain, je ne croirai pas néanmoins avoir perdu ma peine, si je fais voir en quoi la nouvelle Academie a été différente de

*Combien il y a eu véritablement d'Academies, & quelle a été la différence de l'Academie, & du Pyrrhonisme.*

l'ancienne; & en quoi l'une & l'autre a été différente du Pyrrhonisme. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y a eu qu'une seule Academie. Philon, qui fut l'Auteur de la quatrième Academie, avoit écrit un Livre pour le prouver. Plutarque en avoit écrit un autre.

Cela se trouvera vrai, si sans s'arrêter à leurs contestations, on n'a égard qu'à ce premier principe, qui fut posé par Socrate, que l'homme ne sçait rien. Car comme plusieurs branches qui sortent d'un même tronc, & qui s'étendent vers différens côtez, ne font pas des arbres différens; de même toutes ces Sectes, qui sont sorties de ce tronc unique de la Doctrine de Socrate, quoique partagées en diverses Ecoles, ne font cependant qu'une seule Academie. Que si néanmoins nous y regardons de plus près, il se trouve une telle différence entre l'ancienne & la nouvelle Academie, qu'il faut nécessairement reconnoître deux Academies. Car lorsque Socrate a dit, qu'il ne sçavoit qu'une chose, sçavoir qu'il ne sçavoit rien, il a recon-

nu qu'il sçavoit quelque chose, & partant il a cru que l'homme pouvoit sçavoir quelque chose avec certitude.

Arcefilas au contraire a laissé cela dans l'incertitude, & en cela consiste une différence capitale & invincible; les uns croyans avec Socrate que l'homme peut sçavoir quelque chose; & les autres soutenant avec Arcefilas, que l'homme ne peut rien sçavoir. Quant au correctif que Carneade & Philon apportèrent à la Doctrine d'Arcefilas, il est très-léger, & ne doit presque être compté pour rien. Car il est aisé de concilier ce que disoit Arcefilas, qu'il ne se trouve aucune Verité dans les choses, avec ce que disoit Carneade, qu'il ne nioit point qu'il n'y eût quelque Verité dans les choses; mais que nous n'avons aucune règle pour les discerner. Car il y a deux sortes de Veritez, selon la distinction de l'Ecole; l'une que l'on appelle *Verité d'existence*; l'autre que l'on appelle *Verité de jugement*. Or il est clair que ces deux propositions d'Arcefilas & de Carneade, regardent la Verité de jugement: car comment des gens qui soutenoient qu'on

qu'on ne peut rien savoir ni affirmer, auroient-ils cru pouvoir savoir & affirmer quelque chose de la *Vérité d'existence*, c'est-à-dire, que les choses existent ? Mais la *Vérité du jugement* est du nombre des choses relatives, qui ne doivent point être considérées seules & en elles-mêmes, mais comme ayant rapport à d'autres choses, car elle se rapporte à nôtre Esprit. Donc quand Arcefilas a dit, qu'il n'y a rien de vrai dans les choses, il a voulu dire qu'il n'y a rien dans les choses, que l'Esprit humain puisse connoître avec certitude. Et c'est cela même que Carneade soutenoit.

De-plus Arcefilas disoit que rien ne pouvoit être compris, & que toutes choses étoient obscures : (car le mot d'*obscures* exprime mieux le terme Grec ἀσθητα, dont s'est servi Arcefilas, que celui d'*incertaines* qu'a employé Cicéron.) Carneade convenoit que rien ne peut être compris, mais il ne convenoit pas pour cela que toutes choses fussent obscures ; parceque les choses probables, auxquelles il vouloit que l'homme sage s'attachât,

s'attachât , ne sont pas obscures. Mais encore qu'il se trouve en cela quelque différence d'expression , il ne s'y trouve aucune différence en effet : car Arcefilas soutenoit que les choses sont obscures de telle sorte , qu'elles ne peuvent être comprises ; mais non pas de telle sorte qu'elles ne soient point probables ou improbables. C'étoit-là le sentiment de Carneade : car il ne nioit pas que les choses ne soient obscures de telle sorte , qu'elles ne peuvent être comprises ; mais il nioit seulement qu'elles soient obscures de telle sorte , qu'on ne puisse pas discerner celles qui méritent d'être préférées dans l'usage de la vie , de celles qui doivent être rejetées.

Il s'ensuit de là , qu'il n'y avoit pas même de diversité de sentimens entre eux , en ce que Carneade permettoit à l'homme sage d'avoir des opinions , & peut-être même de donner quelquefois son consentement ; au lieu qu'Arcefilas défendoit l'un & l'autre. Carneade prétendoit seulement , que l'homme sage devoit se servir des choses probables dans le commun usage de la vie , & sans lesquelles on ne  
pourroit

pourroit vivre ; mais non pas dans la conduite de l'Esprit , & dans la recherche de la Verité , d'où seulement Arcefilas bannissoit l'opinion & le consentement. Tous leurs différens ne consistoient donc que dans les expressions , mais non dans les choses mêmes.

Il n'y avoit pas non-plus grande différence entre la Doctrine de Pyrrhon & les précédentes : Car quand il disoit que c'étoit la foiblesse de notre Esprit , & non pas la nature des choses , qui empêchoit que nous ne les puissions comprendre , c'étoit en cela même qu'Arcefilas & Carneade ne convenoient pas entr'eux ; Arcefila soutenant qu'il n'y avoit aucune Verité dans les choses , & Carneade avouant qu'il y avoit bien quelque Verité dans les choses ; mais prétendant que nous ne la saurions comprendre. Or encore que cela soit différent dans les termes , il n'est pourtant pas différent en effet ; car de dire qu'il n'y a nulle Verité dans les choses , & que la Verité des choses de sa nature ne peut être comprise , ce sont des propositions relatives ,  
&

& qui se raportent à l'Entendement humain , & telle est leur signification, que la nature des choses n'est pas ce qui empêche que l'Entendement humain ne les puisse comprendre ; mais l'obscurité & la foiblesse de l'Entendement humain.

Philon demeuroit aussi d'accord avec Carneade , que le Sage pouvoit avoir quelques opinions. Mais quand il disoit que le Sage pouvoit aussi comprendre quelque chose ; non toutefois de telle sorte qu'il n'y restât quelque sujet de douter , il semble qu'il a abusé du mot de comprendre. Car si dans la compréhension il se trouve quelque sujet de douter , elle n'est point compréhension , mais opinion. Desorte qu'il retomboit dans le sentiment de Carneade , & il convenoit qu'il falloit suivre la probabilité dans l'usage de la vie , & dans la conduite des mœurs. Mais pour la cinquième Academie , qui fut celle d'Antiochus , elle fut purement dogmatique ; car elle ne fut autre chose que l'ancienne Academie , parée des lambeaux des Stoïciens ; & ainsi elle ne doit avoir aucune part à cette Dissertation.



*Il n'y a  
ou que deux  
Academies,  
l'ancienne,  
& la nou-  
velle, & la  
nouvelle a  
été un veri-  
table Pyr-  
rhonisme.*

31. Il faut donc tomber d'accord, qu'il n'y a eu proprement que deux Academies ; l'ancienne, qui fut celle de Socrate & d'Antiochus ; & la nouvelle, qui fut celle d'Arcefilas, de Carneade & de Philon : & je soutiens que cette nouvelle Academia n'est autre que la Philosophie de Pyrrhon : Car encore que l'on propose quelques chefs en quoi elles semblent differer, néanmoins cela n'est pas si considerable, qu'il en faille faire deux Sectes, puisque l'ancienne & la nouvelle Academie, quoique differentes en des points bien plus essentiels, ont néanmoins retenu le même nom d'Academie. Nous voyons même qu'encore que la doctrine d'Aristote se soit tellement répandue, qu'il s'en est formé une infinité de Sectes, si differentes dans leurs Dogmes, qu'ils se traitent les uns les autres d'insensez ; il retiennent tous néanmoins le nom de Peripateticiens, & d'Aristoteliciens.

C'est une ancienne question, comme nous l'apprenons d'Aulugelle (a),  
&

(a) *A. Gell. Libr. II. cap. 5.*

& fort débattue par plusieurs Auteurs Grecs , savoir en quoi different les Academiciens & les Pyrrhoniens. Plutarque avoit fait un Livre sur cette matiere. Mais puisque le tems nous a privez de ces secours de l'antiquité , suivons Sextus Empiricus , qui a raporté si exactement tous les points en quoi consiste cette difference , qu'il ne s'y peut rien ajouter.

32. Il met le premier point du discord de la nouvelle Academie , & de la doctrine Sceptique , en ce que l'une & l'autre disant que l'Entendement humain ne peut rien comprendre , les Academiciens le disent affirmativement , & les Sceptiques le disent en doutant. Mais cette difference n'est d'aucune considération , & Sextus la propose avec incertitude. En effet , celui qui croit qu'on ne peut rien savoir , & qu'on ne sçait pas même si l'on ne peut rien savoir , comment pourra-t-il affirmer quelque chose ? Car quiconque affirme quelque chose , il déclare qu'il sçait ce qu'il affirme.

*On propose les differends entre la nouvelle Academie , & la Secte des Sceptiques , & on les concilie. Premier différend.*

33. Le second point de difference proposé

*Second  
différend.*

proposé par Sextus , paroît plus important , quoiqu'il soit léger en effet , & ne consiste que dans l'usage du mot , & nullement dans la chose. Ils conviennent les uns & les autres , qu'il y a quelque chose qui est bon , & quelque chose qui est mauvais. Mais lorsque les Academiciens disent cela , ils disent en même-tems qu'ils sont persuadez qu'il est plus probable que ce qu'ils trouvent bon , est bon , qu'il n'est probable qu'il ne soit pas bon : & qu'il en est de même de ce qui est mauvais. Et lorsque les Sceptiques disent que quelque chose est bon , ils ne disent pas pour cela qu'ils soient persuadez que ce qu'ils disent soit plus probable que son contraire : ils disent seulement qu'ils suivent l'usage commun de la vie , mais sans persuasion & sans opinion.

Toute la difference consiste donc dans cette opinion , que les Academiciens confessent avoir , & que les Sceptiques desavoient. Mais quand les Sceptiques , dans l'usage de la vie , choisissent quelque chose com-

me bon , & le préfèrent à une autre , ils font conduits à cela par une apparence de bonté qui se trouve dans cette chose , & qui ne se trouve pas dans l'autre. Ils ont donc dans l'Esprit une idée forte & remarquable , qui y a été imprimée par cette image & apparence de bonté , qui se trouve dans cette chose , & non pas dans l'autre : & c'est par cette idée qu'ils sont conduits au choix de cette chose , d'où l'idée est partie. Mais les Academiciens sont conduits aussi par une semblable idée , au choix d'une chose qui leur paroît bonne.

Toute la différence consiste en ce que les uns & les autres étant conduits par cette idée , imprimée dans leur Esprit par cette apparence de bonté , les Academiciens la suivent , & les Sceptiques s'y laissent conduire ; & en ce que les Academiciens appellent cela opinion ou persuasion , & non les Sceptiques : bien que ni les uns ni les autres n'affirment que la chose d'où part cette image ou apparence de bonté , soit bonne ; mais les uns & les autres avoient que la chose qu'ils ont choisie , leur semble bonne ;

bonne, & qu'ils ont cette idée imprimée dans l'Esprit, à laquelle ils se laissent conduire. Les Sceptiques ne nient pas même qu'ils n'ayent quelque persuasion; mais ils mettent quelque différence entre leur genre de persuasion, & celle des Academiciens, comme je le ferai voir.

*Troisième  
différend.*

34. Leur troisième déford revient au même. Les Academiciens soutiennent que quelques-unes de leurs idées sont vraisemblables, les autres non; & qu'entre celles qui sont vraisemblables il y a du plus & du moins. Les Sceptiques prétendent qu'elles sont égales, par rapport à la créance que nous leur donnons. Mais Sextus qui propose cette différence, fournit lui-même le moyen de la lever; car il dit que les Sceptiques veulent que la foi des idées soit égale par rapport à la Raison, c'est-à-dire, en tant qu'elle se rapporte à la connoissance de la Vérité, & à l'acquisition de la science par la Raison. Car l'idée, la plus claire n'a pas plus de pouvoir pour me faire connoître la Vérité, que la plus obscure: mais en ce qui regarde l'usage de la vie, ils veulent  
que

que l'on préfere cette idée claire à celle qui est obscure. Et sur cela Arcefilas ne parloit & ne pensoit point autrement que les Sceptiques.

35. La quatrième difference ne *Quatrième*  
consiste pas dans la chose , mais dans *différend.*  
la maniere de la chose : car les uns & les autres avoient qu'ils sont attirés par quelques objets ; mais les Academiciens disent que cette attraction se fait en eux avec une vehemente propension , ce que les Sceptiques ne disent pas ; comme si les uns étoient portés vers les choses vraisemblables , & que les autres s'y laissent seulement conduire ; quoique ni les uns ni les autres n'y donnaient leur créance ni leur consentement.

36. Sextus Empiricus met encore *Cinquième*  
entr'eux une autre difference , sur les *différend.*  
choses qui concernent la fin , disant que les Academiciens suivent la probabilité dans l'usage de la vie , & que les Sceptiques obéissent aux loix , à la coûtume , & aux affections naturelles. En cela , comme en plusieurs autres choses , leur langage est différent , quoique leurs sentimens soient pareils.

144 DE LA FOIBLESSE DE  
pareils. Car les Sceptiques obéissent  
aux loix , à la coûtume , & aux af-  
fections , parcequ'il leur paroît que  
c'est une bonne chose de faire ainsi ;  
c'est-à-dire, de suivre l'idée qui est im-  
primée dans leur Esprit par cette image  
ou apparence de bonté , qui se trouve  
dans les affections , dans la coûtume,  
& dans les loix. Or de suivre l'idée  
imprimée dans l'Esprit , c'est ce que  
les Academiciens appellent approu-  
ver , ou avoir une opinion : & cette  
apparence de bonté , d'où cette idée  
est partie , c'est ce qu'ils appellent  
probable.

Desorte que quand l'Academicien  
obéit aux loix , il dit qu'il le fait par-  
cequ'il a opinion que cela est bon à  
faire , & que cela est probable : &  
quand le Sceptique fait la même chose,  
il ne se sert point de ces termes d'o-  
pinions & de probabilité , craignant  
que cela ne le mene à donner sa créan-  
ce. Pareillement la fin des Sceptiques  
& d'Arcefilas , étant l'*Epoque* , c'est-à-  
dire , la Retention de la créance , &  
sa compagne l'*Ataraxie* c'est-à-di-  
re , l'Imperturbabilité ; il est néces-  
saire que cela paroisse bon aux uns ,  
&

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 145*  
& autres , comme il leur paroif-  
soit en effet ; car & lui & eux conve-  
noient que les Epoques particulieres  
étoient des biens , & que les assen-  
sions ou consentemens particuliers  
étoient des maux ; & il est nécessaire  
que les uns & les autres fuyent les uns ,  
& suivent les autres. Or de pour-  
suivre une chose , comme un bien ,  
soit que vous appelliez cela approu-  
ver , ou avoir opinion , ou quelque  
nom que vous lui donniez , la chose  
demeure toujourns la même sans nulle  
différence.

37. Sextus rapporte encore une *Sixième dif-*  
autre disconvenance entre Arcesilas *férend.*  
& les Sceptiques ; en ce que & lui  
& eux disant que l'Epoque , ou Re-  
tention de créance est un bien , &  
que la Créance ou consentement est  
un mal , les Sceptiques ne l'affirment  
pas ; mais ils disent seulement que ce-  
la leur paroît ainsi ; au lieu qu'Arce-  
silas croit que la chose est telle en effet  
qu'il le dit , & de sa propre nature. Mais  
Sextus ne lui attribue ce sentiment  
que par soupçon & par conjecture , &  
Aulugelle ( a ) dit formellement le

G            con-

(a) *A. Gell. Lib. II. cap. 5.*



146 DE LA FOIBLESSE DE  
contraire : car il écrit que les Acade-  
miciens & les Sceptiques ont soutenu  
que les idées se forment des objets  
extérieurs, non pas selon la nature  
de ces objets ; mais selon la disposi-  
tion du corps & de l'Esprit de ceux en  
qui se forment ces idées.

D'ailleurs , la bonté de la fin est du  
nombre des choses relatives , comme  
nous l'avons dit ci-dessus en parlant  
de la Verité des choses. Or la bon-  
té de la fin se rapporte à nous , & il  
n'y a point d'autre raison qui puisse  
faire dire que la fin soit bonne , que  
parcequ'elle nous semble bonne.  
D'où il s'ensuit qu'Arcefilas n'a pu  
penser de la bonté de la fin , autrement  
que les Sceptiques. Croirons-nous  
enfin qu'Arcefilas ait pensé que les  
choses ayent quelque chose de bon  
de leur nature , lui qui n'a pas été per-  
suadé qu'elles ayent en elles rien de  
vrai ?

Quant à ce qu'ajoute Sextus , que  
quelques-uns ont cru qu'Arcefilas  
traitoit les matieres selon la méthode  
des Phyrhoniens , lorsqu'il instrui-  
soit ses jeunes Disciples , qui n'avoient  
pas encore pris la teinture de sa Doc-  
trine,

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 147  
trine , pour connoître la portée de leur Esprit ; & que lorsqu'il les trouvoit ingenieux & subtils , il leur enseignoit la Doctrine de Platon , affirmativement & à la maniere des Dogmatiques , Sextus ne dissimule pas qu'il ne rapporte cela d'Arcefilas que sur des bruit incertains. Mais après tout , quand cela seroit vrai , il ne faudroit pas juger du mérite d'une Doctrine , sur l'inconstance & la légèreté du Docteur.

38. Le dernier décord , qui se trouve entre les Academiciens & les Sceptiques , nous est proposé par Aulugelle (a) , Auteur qui tient bien plus du Grammairien que du Philosophe. Il consiste en ce que les uns & les autres demeurans d'accord que l'homme ne peut rien comprendre & ne peut rien décider , les Academiciens ont de cela même *comme une compréhension* , & en font *comme une décision* ; au lieu que les Pyrrhoniens disent que cela même ne leur paroît aucunement vrai , parceque rien ne paroît vrai.

*Septième différend.*

Pre-

(a) A. Gell. Libr. II. cap. 5.

Premierement, je sçai ce que c'est que comprendre, & que décider; mais je ne sçai ce que c'est que *comme* comprendre, & *comme* décider. Car si *comme* comprendre est comprendre, qu'étoit-il besoin d'obscurcir la signification du mot de *comprendre*, qui est si claire, en ajoutant le mot de *comme*? Et d'ailleurs, dira-t-on que les Academiciens comprennent quelque chose, eux qui font profession de ne rien sçavoir, & de ne sçavoir pas même s'ils ne sçavent rien? Comment Arcefilas a-t'il pensé pouvoir comprendre quelque chose, lui qui ne permet pas même d'avoir des opinions?

Que si *comme* comprendre c'est ne point comprendre, il n'y a plus de différence entre les Academiciens & les Pyrrhoniens, puisqu'ils disent les uns & les autres qu'ils ne comprennent rien, & qu'ils ne comprennent pas même qu'ils ne comprennent rien. Que si *comme* comprendre une chose, est sembler à l'Esprit qu'une chose est ainsi, comme si lorsque quelqu'un dit qu'il *comme* comprend qu'une chose est vraie, il vou-

loit

loit dire qu'il lui semble que cette chose est vraie , & partant qu'Augelle prétend qu'il semble aux Academiciciens qu'ils ne comprennent rien , & qu'il ne semble pas aux Pyrrhoniens qu'ils ne comprennent rien ; c'est le troisième différend que nous avons rapporté ci-dessus après Sextus Empiricus , & dont nous avons fait voir la nullité.

Mais si *comme comprendre* , est comme vouloit Carneade , comprendre ; mais non sans quelque sujet de douter , ce qu'il accordoit à l'Esprit Humain ; c'est abuser du mot de *comprendre* ; car cette compréhension est une véritable opinion. Puisque ces différends des Sceptiques & des Academiciciens sont donc nuls , ou très-légers , c'est avec raison que Sextus très-intelligent dans la matière , & qui les a ramassés , trouve une très-grande convenance entre la Doctrine de Pyrrhon & celle d'Arcefilas , en sorte qu'elles peuvent passer pour une même Secte. Seneque ( a ) même a écrit qu'elles roulent l'une &

(a) Senec. Epist. 89.

l'autre sur le même principe , de ne rien sçavoir : & Aulugelle (a) enfin nous apprend que les Disciples de Pyrrhon, & ceux d'Arcefilas , étoient connus sous un même nom de Sceptiques , & d'Ephectiques , & d'Aporétiques ; & c'est pour cette raison qu'Arcefilas , comme je l'ai déjà dit , fut mis au nombre des Sceptiques.

*Pourquoi  
le, Philoso-  
phes , qui  
font profes-  
sion de dou-  
ter , aiment  
mieux passer  
pour Acade-  
miciens que  
pour Pyrrho-  
niens.*

39. Pour moi , après avoir si bien reconnu que la Secte des Académiciens , & celle des Pyrrhoniens est la même Secte , je me suis souvent étonné pourquoi les Philosophes qui l'ont embrassée , ont mieux aimé être appelés Académiciens que Pyrrhoniens : comme si le nom de Pyrrhoniens leur fût honteux , & que celui d'Académiciens leur fût honorable. En cherchant les raisons de cette préférence , deux m'ont paru assez vraisemblables ; l'une est que fort peu de Philosophes sont sortis de l'Ecole de Pyrrhon , qui ayent eu quelque réputation ; au lieu que l'Académie a donné beaucoup d'excellens hommes ,  
auxquels

(a) *A. Gell. Libr. II. cap. 5.*

auxquels il est glorieux de se voir associé ; l'autre est , que l'on a ridiculisé Pyrrhon & les Pyrrroniens , comme s'ils avoient réduit la vie des hommes à une entière inaction , & que ceux qui se diront Pyrrroniens tomberont nécessairement dans le même ridicule.

40. Mais reprenons la liste de ceux qui se sont davantage signalés dans cet art de douter. Diogene de Laërte , sur l'autorité d'Hippobotus & de Sotion , nous a donné la suite de cette liste jusqu'à Saturninus Cythenas , Disciple de Sextus Empiricus , dont nous avons les Ouvrages. Elle nous fait connoître que Menodotus s'est trompé , lorsqu'il a écrit que Timon , Disciple de Pyrrhon , n'eut aucun Successeur , & qu'alors cette Secte fut entièrement éteinte , jusqu'au tems de Ptolemée de Cyr , qui la rétablit , & après lequel elle se maintint par une succession continuë jusqu'à Sextus : Car ce Ptolemée fut Disciple d'Eubulus , Eubulus le fut d'Euphranor , Euphranor de Timon , sous lequel il eut beaucoup de compagnons d'étude.

*Il est faux que la Secte des Sceptiques ou Pyrrroniens, ait été interrompue après Timon.*

Tous ces gens-là néanmoins ayant eu peu de réputation , il ne faut pas s'étonner si Cicéron a dit en tant d'endroits , que la Secte de Pyrrhon avoit été rejetée & anéantie long-tems avant lui ; & si Seneque (a) s'en plaint dans ses Questions naturelles. C'est pour cela même qu'Aristocles a écrit , au rapport d'Eusebe (b) , que les Pyrrhoniens abandonnez & confondus , étoient demeurez muets , comme s'ils n'avoient jamais été , jusqu'au tems d'Ænesideme qui renouvela & ressuscita leur Secte à Alexandrie.

*Timon de  
Phlius.*

41. Nous ne parlerons ici que de quelques-uns des plus célèbres , pour ne pas employer le tems inutilement ; & principalement de Timon de Phlius , qui tourna en ridicule la hardiesse des Dogmatiques , par des vers moqueurs , que l'on appelle Silles. Il enseignoit que quiconque aspirait à être heureux , devoit tenir toutes choses pour incertaines & indifférentes ; que les Sens & les opinions ne  
nous

(a) *Senec. Nat. Quest. Libr. VII. cap. 32.*

(b) *Euseb. Præp. Evang. Libr. XIV. cap. 18.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 153*  
nous apprennent point ce qui est vrai ,  
ni ce qui est faux ; qu'ainsi nous ne  
devions incliner notre Esprit , ni d'un  
côté ni d'autre ; qu'il ne falloit rien  
assurer ; mais que de quelque chose  
que l'on parlât , il ne falloit pas plû-  
tôt dire qu'elle est , que de dire qu'elle  
n'est pas ; & que quiconque demeu-  
reroit dans cette disposition , ne seroit  
exposé à aucun trouble d'Esprit , ni à  
aucune inquiétude.

42. On met aussi Nausiphane de <sup>Nausiphane</sup>  
Teos au nombre des Disciples de Pyr- <sup>de Teos.</sup>  
rhon. Seneque ( a ) témoigne qu'il  
disoit comme Timon , que de toutes  
les choses qui nous paroissent , nous  
ne devons penser qu'aucune soit plû-  
tôt , qu'elle ne soit pas. Seneque  
ajoute qu'il disoit de-plus , que cela  
seul est certain , qu'il n'y a rien de cer-  
tain. En quoi je ne croirois pas Sene-  
que quand il me le jureroit ; car pour  
parler ainsi , il eût fallu que Nausi-  
phane eût repassé dans l'ancienne  
Academie , après avoir abandonné  
l'Ecole de Pyrrhon , qui a enseigné  
fort constamment , qu'il n'y a rien de  
certain.

(a) *Senec. Epist. 29.*



154 DE LA FOIBLESSE DE

certain. Timon & Nausiphane furent Sectateurs de Pyrrhon, & Epicure le fut de Nausiphane.

*Theodose de Bithynie.*

43. Theodose de Bithynie, ou de Tripoli, suivit le même parti. C'étoit un fort bel Esprit, & qui a appuyé cette Secte par d'excellens Ouvrages.

*Ænesideme de Cnossus.*

44. La même Ecole produisit encore Ænesideme de Cnossus. Il releva & enrichit à Alexandrie d'Egypte cette Secte, qui commençoit à décheoir.

*Ptolemée d'Alexandrie.*

45. Quelques-uns ont joint à cette liste Ptolemée l'Astronome, qui a soutenu que l'accès des Sciences étoit interdit à l'Esprit Humain, ou à cause de la Foiblesse de l'Esprit, ou à cause de l'obscurité des choses.

*Cornelius Celsus. Favorin.*

46. 47. Cornelius Celsus fit chez les Romains ce qu'Ænesideme avoit fait chez les Alexandrins. Favorin fit la même chose; car s'étant déclaré Sceptique, il exposa par des Ouvrages exquis les dix modes des Pyrrhoniens, & soutint qu'il n'y avoit en nous aucune faculté, par le moyen de laquelle nous puissions rien comprendre.

48. Mais

48. Mais le tems ayant consumé tous ces travaux Sextus Empiricus a réparé cette perte par les siens, & par son excellent Livre des Hypotyposes, où la forme & la constitution de sa Philosophie est exactement exposée; & par ses Dissertations contre les Dogmatiques, qui mettent dans un beau jour la vanité, & l'incertitude des Sciences que l'on estime les plus certaines.

49. Plusieurs ont cru que Sextus Empiricus étoit le même que Sextus de Chéronée, fils de la sœur de Plutarque, l'un des Précepteurs de l'Empereur Marc-Aurele. Ils ont vécu en même-tems, ils ont porté le même nom, ils ont été Philosophes, & ils ont eu l'un & l'autre un Précepteur nommé Herodote. Suidas, Auteur frivole, ne détruit pas cette opinion, lorsqu'il dit que l'un étoit de Chéronée, & l'autre de Lybie. On peut avoir dit qu'il étoit de Lybie, à cause du long séjour qu'il a fait à Cyrene, Ville de Lybie; comme cet illustre Pomponius fut surnommé Atticus, quoiqu'il fût Romain, pour avoir long-tems demeuré à Athenes.

*Sçavoir si  
Sextus Em-  
piricus est le  
même que  
Sextus de  
Chéronée.*

L'objection que l'on tire de cet Herodote leur Précepteur, n'est pas plus concluante ; car on dit qu'Herodote, Précepteur de Sextus de Chæronée, étoit de Philadelphie, & ainsi différent d'Herodote, Précepteur de Sextus de Libye, qui étoit de Tarse. Philadelphie & Tarse sont deux Villes de Cilicie, assez proches l'une de l'autre, & qui à cause de leur voisinage peuvent bien avoir été confonduës.

On objecte de-plus, que Sextus de Chæronée fut Stoïcien, & que Sextus de Libye fut Pyrrhonien ; car Capitolin dit que Mar-Aurele fut Disciple de *Sextus de Chæronée*, neveu de *Plutarque*, de *Junius Rusticus*, de *Claudius Maximus*, & de *Cinna Catulus*, Stoïciens. Mais cette objection est nulle ; car les termes de ce passage, de la maniere dont il est conçu, peuvent bien signifier que les trois derniers étoient Stoïciens, comme ils l'étoient en effet ; mais non pas Sextus ; car Suidas nous apprend que l'un & l'autre Sextus fut Pyrrhonien.

Ils insistent encore sur ce que Sextus le Pyrrhonien, fut surnommé *Empiricus*, & non pas Sextus de Chæronée.

Chæronée. Mais qui ne sçait que l'on obmet souvent ces surnoms ? Comme dans ces passages de Suidas, & dans l'Isagoge qui est attribuée à Galien, où l'on n'ajoute aucun surnom au nom de Sextus. Casaubon (a) ajoute que l'Empereur Marc-Aurele a écrit, qu'il avoit appris de Sextus la methode de trouver, de comprendre, & de mettre par ordre les Dogmes qui sont nécessaires à la vie ; ce qui ne peut convenir à Sextus Empiricus, qui enseignoit que l'on ne pouvoit rien comprendre, & rejettoit toutes sortes de Dogmes.

Mais il y a apparence que ces Dogmes nécessaires à la vie, étoient de certaines Régles utiles pour la conduite de la vie ; mais non pas des principes tendans à la recherche de la Verité. Car telle est la Doctrine des Sceptiques, qu'il faut suspendre son consentement & sa créance, lorsqu'on cherche la Verité ; mais que dans l'usage de la vie il faut suivre les apparences. C'est pourquoi je croi que cet Empereur a ainsi parlé de  
Sextus,

(a) Casaub. in Capitol. Vit. Marc. Imp.

158 DE LA FOIBLESSE DE  
Sextus , à dessein de faire connoître ,  
qu'encore qu'il fût Sceptique en sa  
doctrine , il étoit Dogmatique en ses  
mœurs.

La preuve dont se sert Saumaïse ,  
pour faire voir que ces deux Sextus  
ont été différens , n'est pas plus forte  
que les précédentes. Il la tire de ce  
que Sextus de Chæronée fut con-  
temporain de Galien , & que Sextus  
Empiricus fut plus ancien que lui ;  
étant mis par lui dans son Isagoge au  
nombre des Empiriques : Comme si  
pour être cité par Galien , il étoit né-  
cessaire qu'il eût précédé l'âge de Ga-  
lien , & comme si nous ne citations pas  
souvent nos contemporains. Mais sans  
nous servir de cette exception , il suffit  
de dire que cette Isagoge semble être  
l'ouvrage d'un autre Auteur que de  
Galien. Cependant je ne veux rien assu-  
rer ici , ni m'écarter si-tôt de la loi que  
j'établis de douter de toutes choses. Je  
laisse à chacun la liberté de son juge-  
ment.

*Grande  
affinité de  
la Secte  
Sceptique ,  
de la Secte  
Empirique ;*

50. Au reste , ce Sextus dont nous  
parlons , avoit joint la profession de la  
Philosophie Sceptique , avec celle de  
cette Secte de Medecine , qui s'attache  
à

à l'expérience , & pour cette raison *& de la Secte Methodique.* est appelée Empirique , dont Acron d'Agrigente , & Philinus de Cos ont été les Auteurs. Menodote de Nicomedi , Saturninus Cythenas , & ce Marcellus , qui pour cacher son attachement à la doctrine Sceptique , voulut être appelé Empirique ; ces trois , dis-je , joignirent , comme Sextus , la doctrine Sceptique à la Medecine Empirique.

Néanmoins ce même Sextus (a) soutient , que cette Secte de Medecine que l'on appelle Methodique , & dont Themison fut l'inventeur , approche davantage de la doctrine Sceptique , que la Secte Empirique , au cas que cette Empirique affirme que les choses incertaines ne peuvent être comprises : car la doctrine Sceptique défend de rien affirmer. D'où il s'ensuit , qu'à cette affirmation près , nous trouverons un très-grand rapport entre la Sceptique & l'Empirique , tel que Sextus l'a trouvé entre la Sceptique & la Methodique. D'autant plus que

(a) *Sext. Emp. Hypot. Libr. I. cap. 34.*

que nous lisons dans Celse (a) que l'Empirique enseignoit comme la Sceptique, que la nature est incompréhensible, & que rien ne peut être compris; (ce qui paroît par les contestations de ceux qui ont traité de ces matieres) que la Medecine dépend uniquement de l'usage & de l'experience, sans que le raisonnement y ait aucune part.

Le même Sextus soutient en d'autres endroits, non seulement que les Pyrrhoniens ne sont pas ignorans, comme on le croit; mais qu'ils surpassoient le reste des Philosophes en usage & experience des choses; c'est-à-dire, qu'ils possedoient la doctrine Empirique, comme la signification du nom semble le montrer; & que les Empiriques rejettoient toute sorte de raisonnement, ce qui est purement Sceptique, pourvû que l'on n'y mêle aucune affirmation.

*Lucien.*

§ 1. Lucien de Samosate fut contemporain de ceux dont je viens de parler. Photius (b) le met au nombre

(a) *Cornel. Cels. De Re Medic. Proœm. Libr. I.*  
 (b) *Phot. Mem. 128.*

bre de ceux , dont le sentiment étoit qu'il ne falloit adhérer à aucun sentiment.

§ 2. Uranius fit profession ouverte *Uranius.* d'être Sceptique. Il vécut du tems de Justinien , & Chosroës Roi de Perse , amateur de la Philosophie , lui fit de grands honneurs , le combla de présens , lui écrivit des Lettres pleines de marques de son estime & de sa faveur , & voulut être enseigné par lui. Il y a donc sujet de s'étonner , qu'un Roi , qui n'étoit pas dupe & grossier , ait eu tant d'estime pour un aussi ignorant & mal-habile homme que nous le représente Agathias (a). Si ce qu'il en dit est vrai , il faut que la Secte Sceptique , qu'il suivoit , ait plu par elle-même à ces Barbares , même dans un homme qui en étoit peut instruit , & qui d'ailleurs étoit couvert de vices & d'infamie. Il y eut bien d'autres Philosophes attachés à la même Secte , dont je laisse la recherche aux gens studieux.

§ 3. Après

(a) *Agath. Libr. II.*



*Et encore  
du nombre  
des Dogma-  
tiques, Por-  
phyre.*

53. Après avoir parcouru les Sectes des Philosophes, qui veulent qu'on doute de tout, & qui défendent de rien affirmer, retournons maintenant aux Dogmatiques; & sans parler des Stoïciens, qui prostituant leur créance jusqu'aux contes de vieilles, défendoient néanmoins à leurs Sectateurs la précipitation des jugemens, & donnoient un nom convenable à cette précaution, & l'appelloient *Aproptose*, & la leur recommandoient soigneusement; nous allons recevoir des autres une confession bien expresse de leur ignorance, & principalement de Porphyre, qui fut sans contredit un très-grand personnage, si l'on en retranche son extrême aversion pour le Christianisme. Il a reconnu ouvertement dans son Livre de l'Âme, qu'il a adressé à Boëthus, qu'il n'y a rien de certain dans la Philosophie, & que toutes choses sont douteuses.

*Aristippe.*

54. Aristippe, Auteur de la Secte Cyrenaïque, qui fut bien plus ancien que Porphyre, & après lui Ariston de Chio, enseignèrent que la Physique est incomprehensible, & est au-  
dessus

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 163  
dessus de nous ; que nous n'avons  
aucun intérêt à la Logique, mais seu-  
lement à la Morale, & non pas même  
toute la Morale ; mais seulement à cet-  
te partie qui traite des vertus & des vi-  
ces, voulant que l'on préférât les ver-  
tus aux vices, & qu'on tint le reste  
pour indifférent, jusqu'à la santé mê-  
me qu'il ne croyoit pas devoir être  
préférée à la maladie. En toutes les  
choses de cette nature il ne permet-  
toit pas que l'on usât de choix & de  
préférence.

55. Herillus de Carthage tenoit pa-  
reillement toutes choses indifférentes,  
& défendoit de préférer les unes aux  
autres ; exceptant seulement la science,  
en quoi il faisoit consister le souverain  
bien.

56. Menedeme d'Eretrie, disciple  
de Platon, ne s'attacha à aucun Dog-  
me.

57. C'est de lui, & de Phedon  
qui l'a précédé, qu'est venue la Secte  
des Eliaques, ou Eretriques. C'est  
d'eux, & des Megariques, qui sui-  
vent la doctrine d'Euclide de Mega-  
gare, & qui ont été nommez Eristi-  
ques ou Dialectiques ; c'est d'eux,  
dis-

dis-je , que Seneque (a) a écrit en ces termes : *C'est à-peu-près la même matière , qui fait l'occupation des Pyrrhoniens , & des Megariques , & des Eretriques , & des Academiciens , qui sont auteurs d'une nouvelle science qui consiste à ne rien savoir.* Et Ciceron (b) met au nombre des Professeurs de cette science , Stilpon , Diodore , & Alexinus.

*Monime le Cynique.*

58. Monime le Cynique , disoit comme Anaxarque, que toutes choses dépendoient des opinions , & étoient semblables à une peinture , & ne différoient en rien des visions des foux , ou de ceux qui dorment ; & qu'il n'y a nulle Regle de Vérité.

*Parmi les Nations étrangères , les Mages.*

59. Si nous passons aux Nations étrangères , nous en trouverons plusieurs dans ce même sentiment , qu'il faut suspendre son jugement & sa créance. Diogene (c) de Laërte rapporte qu'Anaxarque & Pyrrhon apprirent des Mages & des Gymnosophistes des Indes , cette excellente methode

(a) *Senec. Epist. 89.*

(b) *Cicer. Libr. I V. Acad.*

(c) *Diog. Laërt. in Pyrrhon.*

rhode de philosopher, qui défend de croire que rien puisse être compris, & de donner sur rien son consentement & sa créance.

60. Les Brachmanes, selon le témoignage de Strabon (a) & de Megasthene, soutenoient qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais; parceque ce qui semble bon à l'un, semble mauvais à l'autre. Ce que je viens de dire fait voir que la Philosophie Sceptique a pénétré jusqu'aux extrémités de l'Orient.

61. Il se trouve parmi les Turcs une Secte de Philosophes, qu'ils appellent *Hairetis*, comme qui diroit *Les Etonnez*. Ils font profession de douter de toutes choses; ils n'affirment jamais rien, parcequ'ils ne croient pas qu'on puisse discerner le vrai du faux; tout est probable, selon eux, rien de certain; ils obéissent aux loix: mais ils sont trop Sceptiques, en ce qu'ils font passer leur methode de douter jusques dans l'usage commun de la vie.

*Les Brachmanes.*

*Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.*

62. Quel-

(a) *Strab. Libr. XV.*

Parmi les  
Juifs, les  
Esséniens.

62. Quelques-uns des Juifs ont aussi retenu cet art de douter. Philon rapporte, que les Esséniens tenoient pour maxime, que la Logique n'est point nécessaire pour acquérir la vertu; que la Physique est au-dessus de la portée de la nature humaine; & qu'il ne faut s'appliquer qu'à la Théologie, en ce qui concerne Dieu & la création du monde. Ce qui a beaucoup de rapport avec la doctrine d'Ariston de Chio.

Es les Sebo-  
réens.

63. Les Seboréens, Philosophes de la même Nation Juive, c'est-à-dire, les *Opinateurs*, (car c'est ce que leur nom signifie) ont pratiqué la méthode Sceptique, en traitant les matières Théologiques. C'étoit ainsi qu'ils examinoient la doctrine du Thalmud, disputans pour & contre sans rien affirmer.

R. Moïse  
fils de Mai-  
mon.

64. Le Rabbin Moïse, fils de Maimon, qui ayant dégagé son Esprit des fadaïses des Rabbins, s'étoit rempli d'une doctrine bien plus solide, a dit (a) que la capacité de l'Esprit humain

(a) Maimonid. De Idolol. cap. II. §. 4. 5. 6.

humain est si bornée , que tout ce qu'il y a d'hommes au monde ne peut parvenir à la connoissance de la Vérité ; que pour cette raison il faut nous défaire de toutes les pensées qui peuvent nous détourner du service de Dieu & de la pratique de sa loi ; que si on s'arrête à ces pensées , le culte légitime de Dieu sera anéanti , & que c'est ce que Moïse entendoit , lorsqu'il disoit aux Juifs: (a) *Ne vous appliquez point à rechercher après vôtre cœur & après vos yeux , après lesquels vous avez coûtume de rechercher ; c'est-à-dire , ne vous laissez point conduire par vôtre Esprit , qui est si foible & si borné , & n'esperez pas pouvoir acquérir la connoissance de la Vérité.*

65. Les Arabes ont eu aussi leurs Sceptiques. Les Juifs les appellent, *Medabberim*, c'est-à-dire, *Discon-*  
Et parmi  
les Arabes,  
les Discon-  
reurs.  
*reurs*, ou plutôt *Logiciens*, dont Averroës, & Moïse fils de Maimon font souvent mention, & quelquefois même d'autres Rabbins. On pourroit  
les

(a) Num. XV. 39.

les nommer avec justice , les Théologiens Scholastiques des Arabes. Ayant appris l'art de douter des anciens Grecs & des Syriens , ils ont eu des disputes continuelles avec les Dogmatiques , refusans toute créance aux Sens & à l'Entendement ; tenans pour constante & principale Regle , qu'on ne peut rien savoir. Desorte qu'ils rejettoient comme vaines & trompeuses , toutes ces Démonstrations Geometriques , qui passent pour très-certaines. Et ce qui fait principalement à notre sujet , les Chefs de ceux qui ont premierement reçu cette doctrine , s'y portèrent principalement , parce qu'elle étoit fort propre à captiver les Esprits à l'obéissance de la Religion & de la Foi.

CHAPITRE XV.

1. *On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs. 2. La hardiesse des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs. 3. Les Academiciens & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent se tromper, & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.*

1. **I**L faut donc demeurer d'accord que toute la Philosophie, & sacrée, & profane, & non seulement ceux qui font profession de douter; mais même les Dogmatiques, veulent que l'on doute, que l'on suspende son jugement, & que l'on ne donne point sa créance légèrement: Car ils voyent bien qu'on ne peut corriger, ni éviter les erreurs, qu'en se défaisant de toutes les opinions dont on étoit prévenu, par un doute général & constant. C'est par - là que Des Cartes a commencé les Principes de

*On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.*

H sa



170 DE LA FOIBLESSE DE  
la Philosophie , persuadé que par cette précaution on coupe la racine des erreurs , & que l'on travaille plus sûrement à la recherche de la Verité. Mais ce même homme , qui par une sage prévoyance s'étoit soumis à cette loi de douter , l'a rejetée dans la suite , comme si elle n'avoit dû lui servir que pour rejeter les opinions des autres Philosophes , & qu'elle fût devenue inutile pour examiner ou pour rejeter les siennes. De sorte que par une témérité pareille à celle des autres Dogmatiques , il a commis la même faute qu'il avoit reprise dans les autres.

*La hardiesse  
des Dogmatiques a  
produit une infinité  
d'erreurs.*

2. Or comme un homme qui voudroit aller à une Ville située au Levant , si ne sachant point le chemin il va vers le Couchant , il s'égarera moins en s'arrêtant dans un carrefour , que s'il continuë son chemin en suivant un des divers chemins qui se présentent à lui. De même l'Entendement humain , attaché à la terre , & enveloppé dans un corps terrestre , reconnoissant que par cet obstacle le chemin de la Verité lui est bouché , il évitera bien plus sûrement les chûtes

tes & les erreurs, s'il demeure dans son ignorance, & dans le doute qui accompagne l'ignorance; que si par de vaines tentatives il veut franchir les obstacles, & qu'au lieu de Junon il n'embrasse qu'une nuë, c'est en cela que consiste la différence entre les Dogmatiques & les Sceptiques; car quelles opinions monstrueuses n'a point produit la témérité des Dogmatiques, desquels Cicéron & Varron, excellens hommes, & fort instruits de toutes les Sectes de la Philosophie ont écrit, comme je l'ai déjà remarqué, qu'on ne peut rien dire de si absurde, & qu'un malade ne peut concevoir de si étranges rêveries, qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philosophes.

3. Mais pour les Academiciens & les Sceptiques, quelle absurdité, & impertinence de Dogmes peut-on leur reprocher, puisqu'ils ne soutiennent aucun Dogme? Véritablement ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes, si nous nous attachons à la véritable signification de ce nom: Car la Philosophie, selon la signification du mot, n'étant autre chose que

*Les Academiciens & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent se tromper, & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.*

172 DE LA FOIBLESSE DE  
l'étude de la Sageſſe & de la Verité;  
& la Sageſſe, ſelon la définition des  
anciens Philoſophes, étant la ſcience  
des choſes divines & humaines, &  
des cauſes qci dépendent de ces cho-  
ſes; ceux qui ſ'appliquent à l'étude  
de la Sageſſe, méritent véritablement  
le nom de Philoſophes; & ceux qui  
ont acquis la ſcience des choſes Di-  
vines & humaines, c'eſt-à-dire, la Sa-  
geſſe, ſont véritablement ſages. Or  
c'eſt cette ſcience que les Dogmati-  
ques ſe vantent d'avoir acquiſe, &  
ils ſouffroient même autrefois qu'on  
les qualiſiât du nom de ſages: nom  
que Pythagore rejeta le premier, étant  
convaincu de ſon ignorance, & con-  
ſentit ſeulement d'être appellé Ama-  
teur de la Sageſſe.

Car comme a fort bien dit le Poëte  
Æſchyle, (a) *Sçavoir par conjecture  
eſt autre choſe que ſçavoir clairement.*  
Cela convient proprement aux Aca-  
demiciens, qui reconnoiſſent que non  
ſeulement ils ne ſavent rien; mais  
même qu'ils ne peuvent rien ſçavoir  
des

(a) *Æſch. Agamemn.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XV.* 173  
des choses divines & humaines , &  
qu'ils ne font que les considerer de  
loin. Que les Dogmatiques se parent  
donc du nom de sages , tant qu'ils  
voudront , puisqu'ils croient pouvoir  
se donner cette licence , & qu'ils s'i-  
magent avoir acquis cette science  
en quoi consiste la Sagesse ; les Aca-  
demiciens & les Sceptiques se con-  
tenteront du titre simple & modeste  
de Philosophes , puisqu'ils aiment &  
respectent la Sagesse , qui surpasse  
de si loin leur capacité. Quoique  
cependant Lactance ( *a* ) en parlant  
d'eux , ait dit véritablement , que ceux  
qui se sont connus en partie , ont été  
plus sages que ceux qui ont cru être  
sages.

( *a* ) *Lactant. Libr. IV. cap. 1.*

*Fin du Livre premier.*

LIVRE SECOND.

On explique exactement quelle est la plus sûre , & la plus légitime voye de Philosopher.

CHAP. I. *L'Homme est naturellement dépourvû des moyens nécessaires pour connoître très-clairement & très-certainement la Verité ; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte , il ne peut néanmoins la connoître très-clairement & très-certainement.*

CHAP. II. *La Foi supplée au défaut de la Raison , & rend très-certaines les choses qui étoient moins certaines par la Raison.*

CHAP. III. 1. *Il n'y a rien dans l'Entendement , qui n'ait été dans les Sens.* 2. *Contre Platon.* 3. *Contre Proculus.* 4. *Et contre Des Cartes.*

CHAP. IV. *faut suivre dans l'usage de la Vie les choses probables , comme si elles étoient véritables.*

CHAP.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. 175

CHAP. V. Règle, ou Criterium de la probabilité.

CHAP. VI. Quelle est la fin que l'on se propose dans l'art de douter.

CHAP. VII. Il ne faut point s'attacher aux sentimens d'aucun Auteur.

CHAP. VIII. Il faut choisir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.

CHAP. IX. Sur toutes choses il faut prendre garde de ne rien admettre qui soit contraire à la Foi.

CHAP. X. La Secte des Eclectiques a été suivie par de Grands Hommes.

CHAP. XI. Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.

---

 CHAPITRE PREMIER.

*L'Homme est naturellement dépourvu des moyens nécessaires pour connoître très-clairement & très-certainement la Verité ; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte , il ne peut néanmoins la connoître très-clairement & très-certainement.*

**A**près que notre Provençal eût ainsi parlé , comme il se préparoit à continuer son discours : Veritablement , lui dis-je , je n'ai jamais goûté cette hardie & imperieuse méthode de Philosopher , qui s'attache si opiniâtrément à ses pensées & à ses opinions ; & il m'a paru que c'étoit un chemin bien plus court & bien plus droit pour parvenir à la Verité , de garder quelque modération dans ses sentimens , & quelque modestie dans ses discours ; & de ne soutenir jamais aucun Dogme , quelque vraisemblable qu'il soit , avec tant de prévention & d'entêtement ,  
qu'on .

qu'on ne soit toujours prêt d'écouter les objections, & même, s'il le faut, de changer d'avis. Mais d'un autre côté, il me semble que l'instabilité de la Doctrine des Academiciens, bien plus prêts à dire ce qu'ils ne pensent point que ce qu'ils pensent, jette beaucoup de trouble & de confusion en toutes choses, & anéantit toute sorte de science ; puisque l'on n'est pas assuré de sçavoir ce que l'on sçait le mieux, que si on ne le sçavoit point du tout.

C'est pourquoi vous me ferez plaisir de m'apprendre jusqu'à quel point vous voulez que l'on doute. Car si l'on doute toujours ; si tout est obscur, caché, incertain ; si tous les chemins de la Verité sont bouchés, il n'y a plus de Philosophie, & toutes les peines que nous prenons depuis tant d'années pour parvenir à la connoissance de la Verité, sont entièrement inutiles. Voici ce qu'il me répondit.

Cette plainte que vous faites contre les Academiciens n'est pas nouvelle, & si elle étoit juste, elle ne regarderoit pas tant les Academiciens,

H ; que



que la nature même. Car est-ce la faute de l'Academie, si l'homme de sa nature est fait de telle sorte qu'il ne puisse pas par lui-même parvenir à la connoissance de la Verité ? L'Academie n'en est pas plus responsable, que de ce que l'homme ne peut voler, & de ce qu'il n'est pas immortel. Veritablement nous ne voyons pas que les Academiciens & les Sceptiques ayent moins profité de l'étude qu'ils ont faite de la Sageffe, & en ayent tiré de moindres secours pour devenir plus sages & plus savans que les Dogmatiques. Mais c'est de quoi nous parlerons dans la suite. Quant à présent, puisque vous voulez que je je vous expose jusqu'où je porte cette Loi de douter, je veux bien vous expliquer mon sentiment touchant cette premiere Philosophie, ou plutôt cette racine de la Philosophie ; car nous sommes seuls, & je puis vous parler avec liberté, & je ne veux pas, & je ne dois pas vouloir que cela se répande parmi le Vulgaire.

Quand je dis le Vulgaire, je n'entens pas le petit Peuple qui vit du travail de ses mains ; mais j'entens le  
 Vulgaire

Vulgaire des gens de Lettres, qui ont coutume de regarder les Sceptiques & les Academiciens comme des insensés. Cette considération ne m'a pourtant pas rebuté de leur Secte, dont je vous expliquerai tout le Systeme, ou plutôt le mien propre; car je veux bien que vous sachiez, qu'en matiere de Philosophie je veux être libre, je veux suivre mes propres sentimens, & n'être point d'autre Secte que de la mienne.

Premierement, je croi qu'il paroît assez par toutes les raisons que je vous ai rapportées, que la nature de l'homme est telle, qu'il ne peut connoître très-clairement & très-certainement la Verité par sa propre force. Je ne nie pas que la Verité ne se trouve dans les choses mêmes, j'entens cette Verité que l'on appelle *d'existence*; car Dieu connoît les choses telles qu'elles sont. Mais il y a un empêchement dans l'homme, qui fait qu'il ne les peut connoître, & cet empêchement consiste dans le défaut des moyens propres & nécessaires pour connoître parfaitement la Verité.

Je ne dis pas que l'homme ne puisse avoir aucune connoissance de la

Verité ; je dis seulement qu'il ne peut la connoître à fond , clairement , & avec une entiere certitude , à laquelle rien ne manque pour être parfaite , dont j'ai déjà parlé , & dont je parlerai encore. Car il se peut faire que quelqu'un ait une Idée empreinte dans l'Esprit , qui sera semblable à un objet extérieur : je ne dis pas semblable d'une ressemblance parfaite , propre , & absoluë , qui ne peut se rencontrer qu'entre des choses de même genre , comme entre un homme & un homme , entre un arbre & un arbre ; mais je parle d'une ressemblance imparfaite , telle qu'elle peut se rencontrer entre l'original & la copie.

Mais lorsque l'Entendement en veüë de cette Idée , forme un jugement de l'objet extérieur d'où cette Idée est partie , il ne peut pas sçavoir très-certainement & très-clairement si ce jugement convient avec l'objet extérieur ; & c'est dans cette conve-nance que consiste la Verité , comme je l'ai dit. Desorte qu'encore qu'il connoisse la Verité , il ne sçait pas qu'il la connoît , & il ne peut être assuré de l'avoir connuë ;

&

& partant il ne connoît pas parfaitement la Verité. Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître les choses, ni la Verité des choses, j'entens une claire & certaine connoissance par laquelle non seulement on connoît la Verité, mais on sçait encore très-certainement que l'on connoît la Verité. Car de connoître la Verité, sans savoir que vous connoissez la Verité, c'est comme si vous ne la connoissiez pas.

J'ai donné ci-dessus des preuves, qui d'ailleurs sont assez évidentes, pour faire voir que l'homme ne peut savoir, si le jugement qu'il forme en veü de cette Idée, qui est empreinte dans son Esprit, convient avec l'objet extérieur d'où cette Idée est provenue. La principale de ces preuves est, que nous ne pouvons appliquer les Idées des choses, & les jugemens que l'Entendement forme en veü de ces Idées, aux choses mêmes, pour examiner & reconnoître la convenance de ces jugemens avec les objets extérieurs; dans laquelle convenance nous avons dit que consiste la Verité. Car les especes, ou  
images

images des choses, ne viennent point immédiatement des choses dans notre Entendement ; mais elles passent par plusieurs milieux, comme je l'ai fait voir, & par nos Sens qui les corrompent & les alterent ; & il n'y a point d'autre voye, par où les Idées des choses puissent parvenir à notre Esprit.

## CHAPITRE II.

*La Foi supplée au défaut de la Raison, & rend très-certaines les choses qui étoient moins certaines par la Raison.*

**M**Ais Dieu par sa bonté répare ce défaut de la nature humaine, en nous accordant ce don inestimable de la Foi, qui confirme la Raison chancelante, & corrige cet embarras des doutes qu'il faut apporter à la connoissance des choses. Car, par exemple, ma Raison ne pouvant me faire connoître avec une entière évidence, & une parfaite certitude, s'il y a des corps, quelle est l'origine du monde,

monde , & plusieurs autres choses pareilles , après que j'ai reçu la Foi ; tous ces doutes s'évanouissent , comme les spectres au lever du Soleil.

C'est ce qui a fait dire à St. Thomas :

(a) *Il est nécessaire à l'homme de recevoir comme par maniere d'articles de Foi , non seulement les choses qui sont au-dessus de la Raison ; mais même les choses qui peuvent être connues par la Raison , à cause de la certitude. Car la Raison humaine est fort defectueuse dans les choses divines : en signe de quoi l'on voit que les Philosophes , dans la recherche qu'ils ont faite des choses humaines par les voyes naturelles , se sont trompez en plusieurs Chefs , & se sont trouvez opposez les uns aux autres. Afin donc que les hommes eussent une connoissance certaine & indubitable de Dieu , il a fallu que les choses divines leur fussent enseignées comme par Foi , & comme ayant été enseignées de Dieu même qui ne peut mentir.*

II

(a) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4

Il semble que cela ait été pris de ce passage de Saint Augustin , que j'ai déjà rapporté , mais qui mérite de l'être encore , pour son importance , & pour le rapport qu'il a au sujet présent : (a) *Parceque l'Entendement des hommes obscurci par l'habitude des tenebres , dont ils sont couverts dans la nuit du peché , ne peut regarder fixement la clarté & la sainteté de la Raison ; ç'a été un établissement fort salutaire , que de laisser conduire par l'autorité , vers la lumiere de la Verité , notre veüe ehancellante & ouverte des rameaux de l'humanité.*

Puis Saint Thomas ajoûte ensuite : *La recherche qui se fait par la Raison naturelle , ne suffit pas aux hommes pour connoître les choses divines , & même celles que l'on peut prouver par la Raison. Et dans un autre lieu il parle ainsi. (b) Les choses qui se peuvent prouver démonstrativement , comme l'existence de Dieu , l'unité de Dieu , & autres choses semblables ,*  
sont

(a) Augustin. De morib. Eccles. Cathol. cap. 2.

(b) Thom. 2. 2. Q. 1. A. 5.

*sont mises au nombre des choses qu'il faut croire , parcequ'on les exige d'avance , comme devant précéder les choses qui sont de Foi : & il faut que ces choses soient du moins présupposées par ceux qui n'en ont pas la démonstration.*

Ce que Saint Thomas dit de la connoissance des choses divines , s'étend aussi à la connoissance des choses humaines , selon la doctrine de Suarez (a) *Nous corrigeons souvent , dit-il , la lumiere naturelle par la lumiere de la Foi , même dans les choses qui semblent être des premiers principes , comme il paroît dans celui-ci : les choses qui sont les mêmes qu'une troisième chose , sont les mêmes entre elles ; ce qui dans la matiere de la Trinité doit être restreint aux choses finies. Et dans les autres Mysteres , principalement dans ceux de l'Incarnation & de l'Eucharistie , nous apportons plusieurs autres limitations , afin que rien ne répugne à la Foi. C'est donc un signe que la lumiere de la Foi est*  
plus

(a) *Suar. Disp. VI. de Fide , Sect. V. Art. 11.*



*plus certaine , parcequ'elle est fondée sur la premiere Verité , laquelle il est plus impossible qu'elle trompe ou qu'elle soit trompée , qu'il n'est impossible que la science naturelle de l'homme se trompe.*

(a) Saint Augustin ne veut pas même que l'on attribuë à la Raison la connoissance de la Verité , que l'on croit que notre Entendement acquiert par la Raison ; mais qu'on l'attribue à la lumiere même de la Vérité , dont elle est éclairée à proportion de sa capacité.

*A qui la Vérité est-elle connue sans Dieu ? dit Tertullien. (b) A qui Dieu est-il connu sans le Christ ? A qui le Christ est-il connu sans le Saint Esprit ? A qui le Saint Esprit s'addonne-t-il sans le Sacrement de la Foi ?*

De là vient que l'Apôtre , (c) après avoir fait retentir ces paroles : *Je perdrai la Sagesse des Sages , & je réproverai la prudence des prudens ,*  
où

(a) *Augustin. De Serm. Dom. in monte , Libr. II. cap. 15.*

(b) *Terrull. De Anim. cap. 2.*

(c) *1. Cor. I. 19. , 20.*

*où est le Sage ? où est le Scribe ? où est celui qui s'applique à l'étude de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la Sagesse de ce monde ? Et après nous avoir avertis de ne nous laisser pas surprendre (a) par la Philosophie, & la vaine tromperie, selon la tradition de l'homme & selon les élémens de ce monde ; il dit ensuite, que nous nous (b) soutenons par la Foi, que nous marchons (c) par la Foi, & non pas par les apparences ; & que nous sommes confirmés (d) par la Foi. De même donc que dans les choses de la Foi, la Foi vient au secours de la Raison chancelante ; elle nous aide aussi dans toutes les autres choses que nous connoissons par la Raison, pour nous rassurer dans nos doutes, & pour rétablir la Raison dans ses droits, dont elle étoit déchue ; c'est-à-dire, dans la connoissance de la Vérité, qu'elle desire naturellement.*

(a) *Col. II. 8.*(b) *II. Cor. I. 23.*(c) *II. Cor. V. 7.*(d) *Col. II. 7.*

## CHAPITRE

## CHAPITRE III.

1. *Il n'y a rien dans l'Entendement , qui n'ait été dans les Sens , 2. contre Platon , 3. contre Proclus , 4. & contre Des Cartes.*

*Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.*

**M**Ais, lui dis-je, (car je l'interrompois souvent) qu'est-ce que je vous ai ouï avancer tantôt, qu'il n'y a point d'autre voye par où les Idées des choses viennent à notre Entendement, que les milieux qui se trouvent interposez, & nos Sens? N'avons-nous pas des Idées dans l'Entendement, qui sont nées avec nous, & n'ont point passé par nos Sens, comme les Idées que nous avons de nôtre Entendement même, des Anges, de Dieu? Comme celles que nous avons de ces Maximes, ou Notions communes, que les Dialecticiens appellent *des Axiomes*? Ne connoissons-nous pas ces natures universelles des choses, que le Vulgaire des Philosophes appelle *des Essences*, qui sont véritables, immuables, & éter-

éternelles , & ne sont pas sujettes à la dépravation des Sens, comme ces Idées qui viennent du dehors ?

Vous me prévenez , me répondit-il , l'ordre des choses dont je vous ai promis l'éclaircissement me conduisoit-là. Véritablement cette question est capitale , & a été débatue à outrance entre les Princes de la Philosophie. Car Pythagore , Timée , & les autres Pythagoriciens , Socrate , Platon , & tous les Platoniciens soutiennent , que nous apportons en naissant des Idées avec nous. Democrite au contraire , & son Sectateur Epicure , Aristote , & toute l'école des Peripateticiens , rejettent toutes ces Idées nées avec nous , & n'en reconnoissent point d'autres que celles qui nous viennent du dehors , qui ont passé par les Sens , & que nous nous sommes formées. Je vous en dirai mon sentiment , puisque vous le desirez , & que l'ordre de cette dispute nous y mene. Mais vous entendrez ce qui ne sera pas du goût de tout le monde , ni peut-être du vôtre.

Comme l'opinion de Platon , touchant ces Idées qui sont nées avec nous ,

130 DE LA FOIBLESSE DE  
nous , me sembloit autrefois bien plus  
honorable à l'homme , & relever sa  
dignité , je souhaitois fort qu'elle se  
trouvât véritable : car il me paroissoit  
glorieux à la nature humaine , que  
notre Entendement nous fût donné,  
après avoir été embelli de la main de  
Dieu , & enrichi des dons du Ciel. Je  
cherchois donc des preuves de tous  
côtés , qui pussent me convaincre ,  
& convaincre aussi les autres de la  
vérité de cette opinion. Je trouvois  
de certains raisonnemens dans Platon,  
j'en trouvois quelques-uns dans Pro-  
clus , & dans d'autres Platoniciens,  
qui étoient spécieux , & qui pouvoient  
ébranler un homme peu attentif.  
Mais ces mêmes raisonnemens me  
paroissoient sans aucune force , lors-  
que je cessois de m'abandonner à  
l'orgueil qui est naturel à tous les  
hommes.

*Contre  
Platon.*

2. Le principal & presque l'uni-  
que argument dont se sert Socrate  
dans Platon , pour prouver que nous  
apportons ces Idées en naissant , se  
réduit à dire , que l'Entendement hu-  
main ne pourroit ramasser & conce-  
voir cette variété innombrable de no-  
tions ,

tions , dans un tems aussi borné qu'est celui de notre vie , étant enveloppé & voilé de cette masse de notre corps , s'il ne les eût apportées déjà produites , & formées en lui ; & qu'ainsi nous n'apprenons pas ce que l'on nous enseigne , mais que nous nous en souvenons.

Ces Discours sont plus dignes d'un Orateur , qui parle en Public , que d'un Philosophe ; car qui nierait ces choses , comme je les nie , & qui dirait que l'Entendement humain est de telle nature , qu'il est fort aisé à ébranler , lorsque les Sens étant frappez par les objets extérieurs , & les fibres des nerfs & les esprits étant émus , le cerveau en reçoit l'impression ; que l'Entendement étant averti par cette impression du cerveau de ce qui se passe au-dehors , il agite à son tour les esprits , & faisant une revûë sur les traits délicats qui sont tracez dans le cerveau , rassemblant ce qui est séparé , séparant ce qui est assemblé , & comparant ensemble les choses qui ont du rapport ; il considère ce qui est présent , & voit ce qui le précède & qui le suit , d'où dépend la

con-

192 DE LA FOIBLESSE DE  
conduite de la vie , & l'enchaînement  
des sciences : qui tiendra , dis-je , un  
tel langage , que lui répondra Pla-  
ton ?

*Contre  
Proclus.*

3. Les preuves dont se sert Pro-  
clus , sont d'un plus grand poids. Il  
dit que tout ce qui part des Sens est  
sujet au changement , & que l'hom-  
me a des Idées , ou des espèces im-  
primées dans son Entendement , qui  
sont éternelles & immuables ; savoir ,  
les Idées des figures , des nombres &  
des mouvemens ; & qui par consé-  
quent ne peuvent être venues des  
Sens ; qu'autrement si des Idées si fi-  
xes & si constantes provenoient des  
Sens qui sont si foibles & si sujets à  
l'erreur , l'effet seroit plus par-  
fait que la cause. Mais pour nous  
nous ne connoissons point ces Idées  
éternelles ; car , par exemple , l'Idée  
d'un Triangle que je trouve en moi ,  
est quelque chose d'obscur & de con-  
fus , qui n'est point circonscrit ni dé-  
terminé , & qui a été produit en moi  
par les Idées des Triangles particuliers  
que j'ai vus. Que cela soit dit une  
bonne fois de toutes ces Idées , que  
l'on

l'on appelle de simple & de pure intelligence.

Proclus ajoute que les meilleures Démonstrations sont celles qui sont composées de propositions plus universelles, & que les Démonstrations les plus imparfaites sont celles qui sont composées de propositions particulières : Que cependant il n'en iroit pas ainsi, si les choses universelles étoient produites par les particulières ; puisque ce qui est produit par la cause est préférable à ce qui est produit par l'effet. Sur cela je ne veux point disputer de la force des Démonstrations, composées de propositions universelles ou particulières : je nie seulement que ce qui est produit par la cause, soit toujours préférable à ce qui est produit par l'effet. Car comme pour nourrir un mouton l'herbe vaut mieux que la terre qui a produit l'herbe : de même pour former une Démonstration, les propositions universelles sont plus utiles que les propositions particulières ; quoique les propositions universelles soient composées des particulières, & qui dépendent des Sens.



La troisième preuve de Proculus est , que si l'Entendement humain reçoit de la matiere & des choses sensibles les principales & plus claires Idées des choses , & qui existent davantage , la matiere aura l'avantage sur l'Entendement : ce qui vaut autant que si l'on disoit , que le marbre dont se servit le Sculpteur Praxitele pour former la statuë de Venus , étoit plus noble que Praxitele , parcequ'il renfermoit cette statuë de Venus que Praxitele en a tirée.

*Et contre  
Des Cartes.*

4. Des Cartes a pris un tour fort différent ; mais aussi peu certain que les précédens , si je ne m'abuse ; car des trois sortes d'Idées qu'il propose , dont les unes viennent du dehors , comme l'Idée que j'ai du Soleil , & qui m'est venu de la veüe que j'ai eüe du Soleil ; les autres sont factices , & formées en nous par nous-mêmes , comme l'Idée du Soleil qui est dans l'Entendement de l'Astronome , & qu'il s'est formée sur ses raisonnemens , & sur ses observations ; & les autres sont naturelles , & nées avec nous , comme l'Idée de Dieu , & les Idées des principes Geométriques,

qués, & des Essences; de ces trois sortes d'Idées, dis-je, qui sont proposées par Des Cartes, il est clair que les deux premières viennent des Sens. Pour la troisième, si nous la considérons avec attention, nous trouverons, que selon les raisonnemens mêmes de Des Cartes, elle peut fort bien être provenüe des Sens, comme les deux premières. Car puisque, selon lui, ces Idées naturelles sont la faculté même de penser qui est en notre Entendement, il s'ensuit que l'Idée de Dieu qui est en nous, n'est autre chose que la faculté de former des pensées de Dieu, qui est en nous; de même que les autres Idées naturelles nées avec nous, qui sont en notre Entendement, ne sont autre chose que la faculté de former des pensées de ces autres choses-là, qui est en nous.

Or cette faculté de penser, à quelque sujet qu'on l'applique, dont on puisse avoir quelque pensée, soit Dieu, soit un homme, soit le Soleil, est toujours la même faculté. De même que la faculté de chanter, soit que l'on chante une Courante, ou une Sarabande, ou un

Menuet , est toujourn la même faculté. Cela étant ainsi , puisque la faculté qui est en moi de former des pensées , ou du Soleil , ou d'un homme ; c'est-à-dire , l'Idée du Soleil ou d'un homme , qui est en moi , m'est venue du dehors ; & par conséquent l'Idée de Dieu qui est en moi , m'est aussi venue du dehors.

Des Cartes lui-même reconnoît qu'il n'y a point de différence entre ces Idées , lorsqu'il dit que l'Idée même que nous avons d'un homme ou du Soleil , ne nous vient pas du dehors ; mais que notre Entendement se les forme lui-même , après qu'il a été excité & ébranlé par de certains mouvemens corporels ; & qu'à plus fortes raison il faut dire la même chose des Idées des choses , qui ne sont point formées par notre Entendement , après qu'il a été excité par des mouvemens corporels ; telles que sont l'Idée de Dieu , & les Idées des Essences , & des Axiômes Geométriques : ce que Des Cartes ne peut dire sans attribuer la même origine & la même nature aux Idées qui nous viennent du dehors , & à celles qu'il appelle naturelles,

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III.* 197  
naturelles , qu'il prétend être nées avec  
nous.

Pour moi , ayant appris que d'excellens Philosophes avoient été persuadés que l'Entendement humain avoit été revêtu & orné de tous ces avantages , non pas à la faveur des Sens , mais dès son origine ; je me suis appliqué , & souvent , & long-tems , & attentivement , à rechercher ces richesses cachées de mon Entendement , & à discerner ces biens que je tenois de la nature , de ceux qui m'étoient venus du dehors , & qui étoient acquis. Mais quelque diligence que j'aye apportée à cette recherche , je n'ai trouvé en moi aucune Idée , qui ne m'ait paru très-clairement être venue du dehors , & dont je n'aye reconnu la source dans les objets extérieurs d'où elle étoit partie , & la voye même par où elle a trouvé entrée dans mon Entendement.

J'ai cru ensuite pouvoir juger de l'Entendement des autres par le mien : Car je puis assurer que quiconque voudra se dépouiller de son amour-propre , & développer , sans s'en faire accroire , les plus cachez replis de

son Esprit , il ne trouvera en lui aucune Idée qui ne se soit formée des especes des objets extérieurs.

Ceux qui sont dans une opinion contraire , demandent d'où m'est venuë l'Idée d'un Triangle. Je répons qu'elle m'est venuë d'une infinité de Triangles que j'ai vûs , d'où je me suis fait une Idée obscure & confuse de Triangle , qui n'est point déterminée , ni circonscrite par des bornes certaines. Ils demandent d'où m'est venuë l'Idée de quelque nombre , comme de quatre. Je répons qu'elle m'est venuë d'une infinité de choses que j'ai vûës , qui étoient au nombre de quatre , comme des quatre pieds d'un cheval , ou des quatre angles d'un quarré ; ou même que je me la suis formée par la force naturelle de mon Entendement , qui quand je n'aurois jamais vû ensemble des choses au nombre de quatre , ajoute aisément à deux choses que j'ai souvent veuës ensemble , deux autres choses ; ou à trois choses en ajoute une autre ; & qui ensuite des choses nombrées séparé & abstrait le nombre , & le considère abstrait & séparé.

Ils

Ils demandent d'où m'est venue l'Idée du mouvement. Je réponds qu'elle m'est venue de plusieurs mouvemens des corps que j'ai souvent vûs se mouvoir ; d'où il est arrivé que mon Entendement séparant le mouvement de la chose mobile , s'est formé une certaine Idée du mouvement ; non pas une Idée claire , nette , & expresse du mouvement ; mais informe & confuse.

Ils demandent d'où m'est venue cette notion , que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles. Je réponds qu'elle m'est venue de plusieurs observations que j'ai faites de choses , qui ayant été mesurées sur la même mesure , se sont trouvées égales ; & même que mon Entendement par sa force naturelle a bien pû se la former , en se figurant quelque mesure imaginaire , à laquelle il applique deux choses mentalement , & en les trouvant égales à cette mesure , il lui paroît qu'elles sont égales entre elles. Et de là s'est formée en moi cette notion générale & vague , & détachée de toutes sortes d'objets extérieurs , que toutes les fois que d'eux.

200 DE LA FOIBLESSE DE  
choses conviennent avec une troisié-  
me, elles conviennent entre elles.

Ils demandent d'où m'est venue  
l'idée de Dieu, & des choses incor-  
porelles. Sant Thomas (a) répond  
excellément, que *les choses incorpo-  
relles, dont il n'y a point d'especes,  
sont connues de nous par comparaison  
aux corps sensibles; dont il y a des  
especes: comme nous connoissons la Vé-  
rité, par la considération des choses  
dans lesquelles nous speculons la Veri-  
té.* Il ajoute de plus, suivant l'opi-  
nion de Saint Denys, que nous con-  
noissons Dieu comme cause, & pour  
parler selon le langage de l'Ecole,  
*par excez & retranchement; & que  
tant que nous sommes attachez à ce  
corps mortel, nous ne pouvons con-  
noître toutes les autres choses incor-  
porelles, que par retranchement, &  
par quelque comparaison aux choses  
corporelles; & que pour cela il est né-  
cessaire que nous ayions recours aux  
especes des corps, quoique les cho-  
ses incorporelles n'ayent point d'espe-  
ces.*

Mais

(a) Thom. Pars. I. Q. 24. A. 7. & 8.

Mais ç'en est trop sur ce sujet, quoique ce soit un point capital ; car il se trouve des gens, qui de cette vaine fiction des Idées naturelles & nées avec nous, tirent de merveilleuses conséquences. Mais reprenons notre matière, si ce n'est, me dit notre Philosophe, que vous n'ayiez quelque Objection à me faire.

Quand à présent, lui dis-je, je n'ai rien à vous objecter sur cette These que vous soutenez ; sçavoir, que tout ce que nous concevons a passé auparavant par nos Sens, ou en tout, ou en partie ; car je désire seulement connoître votre sentiment, sans qu'il soit besoin maintenant de vous proposer le mien. Continuez donc, je vous supplie, de m'expliquer le reste. Lors il reprit ainsi.

Il doit donc passer pour constant, que nous ne pouvons connoître clairement la Verité ; & pourtant que quelque diligence & quelque attention que nous apportions à la considération des choses ; que quelque vraisemblance, & quelque Evidence que nous trouvions, il ne faut pas pourtant y ajouter entierement foi ; mais



202 DE LA FOIBLESSE DE  
qu'il faut toujours les tenir pour dou-  
teuses. Il s'ensuit encore de ce que  
nous avons dit , que ceux qui s'ap-  
pliquent à la recherche de cette Ve-  
rité claire & constante , & qui ne  
soit obscurcie d'aucun doute , se  
donnent une peine inutile , & perdent  
leur tems , cette Verité étant au-des-  
sus de la portée de l'Entendement  
humain. Du reste, il faut nous souve-  
nir de ce que j'ai dit dès l'entrée de  
ce discours , de ces divers degrés ,  
& de ces divers genres de certitude :  
car il s'agit présentement entre nous  
de cette souveraine & entiere certitu-  
tude , à laquelle il ne manque rien  
pour être au suprême degré de la  
perfection , & laquelle ni la Raison,  
ni les Sens ne nous peuvent donner ;  
& dont nous ne pourrons jouir que  
lorsque nous serons unis à Dieu , qui  
est la source de la Verité.

Quoique je ne nie pas que pendant  
que nous sommes liez à ce corps mor-  
tel , notre Entendement puisse parve-  
nir à cette souveraine certitude hu-  
maine , ( a ) lequel bien qu'environné  
de

( a ) Augustin. De morib. Escl. Cathol. cap. 2.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III. 203*  
*de ténèbres dans la nuit du péché, &*  
*obscurci par les rameaux de l'humani-*  
*té, comme parle Saint Augustin, a*  
néanmoins sa pénétration, & peut  
porter des regards vers la Verité, si-  
non fixes, & sans ébloüissement, au  
moins vifs & perçans. De même  
qu'encore que du Lybée, Promon-  
toire de Sicile, je ne puisse pas dis-  
cerner & compter les Vaisseaux qui  
sortent du port de Carthage; je puis  
néanmoins les compter, lorsque je  
m'en suis approché, & quoique je ne  
puisse pas regarder le Soleil, je puis  
néanmoins regarder la Lune & les  
étoiles. Notre Entendement est l'œil  
de notre Ame : la Verité est le Soleil,  
dont notre œil ne peut pas soutenir  
les rayons, s'ils ne sont temperez, ou  
ou par la réflexion, ou par la refraction,  
ou par l'interposition de quel-  
que milieu qui les proportionne à no-  
tre foiblesse.

## CHAPITRE IV.

*Il faut suivre dans l'usage de la vie les choses probables, comme si elles étoient véritables.*

**N**Otre intention n'est donc pas d'éteindre toute la lumière de l'Esprit, nous ne croyons point que notre Entendement soit dans un perpétuel égarement ; nous ne sommes point devenus des troncs d'arbres, attachés à la terre, couverts d'une épaisse ignorance de toutes choses, dépourvus de conseil, & de règle pour conduire notre vie ; ne sachant pas même en quelle posture nous devons être, comme nous l'objectent souvent des gens mal informés de nos sentimens. Car encore que nous ne marchions pas à la lumière du Soleil & en plein midy, nous marchons au moins à la lumière réfléchie de la Lune ; & encore que nous n'ayions pas une connoissance certaine de la Vérité, nous avons au moins des vraisemblances.

Mais en disant que certaines choses

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. IV. 205*  
ses nous paroissent vrayes , je n'assu-  
re pas pour cela qu'elles soient vrayes ;  
car autre chose est de paroître , au-  
tre chose d'être. Bien-plus je n'assure pas  
même que ces choses nous paroissent  
vrayes ; je dis seulement que cela me pa-  
roît ainsi. Car comme je dis que ce qui  
est vraisemblable est incertain , je dis  
aussi que l'Idée du vraisemblable est in-  
certaine. Desorte que quand je dis  
qu'une chose me paroît vraisemblable ,  
cela même que je dis sujet à la même Loi  
est de l'incertitude. Or ce sont ces vrai-  
semblances & ces probabilitéz, que nous  
devons suivre dans l'usage de la vie au  
défaut de la Verité ; soit lorsque l'incli-  
nation naturelle de notre Entendement  
& de nos Sens nous attire ; soit lors-  
que nous sommes pressez par les be-  
soins de notre corps , comme par la  
faim & par la soif ; soit lorsque nous  
suivons les Coûtumes & les Loix ; soit  
lorsqu'il faut pratiquer les arts néces-  
saires à la vie. Nous devons au con-  
traire rejeter comme des fauffetez , les  
choses qui n'ont ni vraisemblance ni  
probabilité , de-peur de demeurer dans  
l'inaction , ou plutôt de-peur de de-  
venir des souches & des rochers.

Lorsque

Lorsque l'on nous demande donc, si nous demeurons d'accord que l'on puisse former des opinions, nous voulons que ce terme d'*opinions* soit purgé des mauvaises acceptions qu'il peut avoir. Car l'on appelle *opinion*, le consentement que l'on peut donner aux choses douteuses, dans les méditations & dans les disputes de Philosophie, & l'affirmation d'une chose incertaine comme véritable, un homme sage doit se dépouiller de ces sortes d'opinions. Et c'est ici qu'il faut appliquer ce mot de Theognis; *L'opinion est un grand mal parmi les hommes; mais l'expérience au contraire est très-utile.* Car lorsqu'il s'agit de la Vérité, la souveraine loi est de ne donner point légèrement & inconsidérément sa créance & son consentement, & de ne rien affirmer témérairement. Que si par le mot d'*opinion* l'on entend la détermination & la résolution que l'on prend de suivre ce qui est probable dans l'usage de la vie, nous ne défendons point les opinions.

Il faut apporter une pareille distinction aux termes de *créance*, & de

*consentement*. Si on le faisoit , on termineroit de grandes contestations , qui ont donné beaucoup d'exercice aux anciens Academiciens. Il faut donc apporter le même soin & la même diligence à discerner les choses probables , que les autres veulent que l'on apporte à la recherche de la Vérité : Et comme les autres reglent leur vie sur ce qu'ils croyent être véritable , nous reglerons la nôtre sur ce qui nous paroîtra vraisemblable ; & nous ne serons Zetétiques , c'est-à-dire , *Chercheurs* , que pour tâcher de trouver ce qui sera probable.

---

## C H A P I T R E V.

*Regle , ou Criterium de la Probabilité.*

C O m m e les Dogmatiques ont un *Criterium* , ou Regle de Vérité , pour discerner le vrai du faux , soit les Sens , soit l'Entendement , soit tous les deux ; nous avons aussi une Regle de Verité pour discerner les choses probables de celles qui ne le sont pas. Ce que j'ai dit ci-dessus  
fait

fait assez entendre , quand je n'en di-  
rois rien , qu'il y en a deux ; l'une  
prochaine & l'autre éloignée : la pro-  
chaine , est la disposition & l'arran-  
gement des fibres du cerveau ; & la  
forme des traces , que soit les nerfs ,  
soit les esprits ébranlez par les objets  
extérieurs & par le moyen des Sens ,  
ont laissez dans le cerveau ; & les  
Idées qui en sont produites. Car  
l'Entendement appercevant ces Idées  
& ces traces , forme de là son juge-  
ment sur leur cause , leur origine , &  
leur signification ; & il fait une esti-  
mation convenable des especes des  
choses , d'où dépend la vraisemblan-  
ce. La Regle de Verité éloignée ,  
sont les Sens , qui étant ébranlez par  
les objets extérieurs , impriment de  
certaines traces dans le cerveau , par  
le moyea des nerfs & des esprits , qui  
étant apperçues par l'Entendement ,  
il porte son jugement sur les objets  
extérieurs.

CHAPITRE VI.

*Quelle est la fin que l'on se propose dans  
l'art de douter.*

**A** Près avoir proposé la Regle de Verité, qui fait la conduite de notre doctrine, il faut aussi exposer quelle en est la fin. J'appelle la fin, le but à quoi se raportent toutes les parties d'un Systême, & la dernière de toutes les choses que nous voulons acquérir par ce Systême. Or ce Systême a pareillement deux fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La fin prochaine, est d'éviter l'erreur, l'opiniâtreté, & l'arrogance. La fin éloignée, est de préparer l'Esprit à recevoir la Foi : Car puisque nous avons été créés de Dieu pour l'aimer & le servir pendant cette vie, & pour jouir de la béatitude éternelle après notre mort ; la doctrine que j'établis nous fournit pour cela de grands secours. Car Dieu nous a donné en naissant un grand desir de la béatitude, n'y ayant personne qui

RC



ne desire d'être heureux. Et parceque la connoissance de la Vérité est une partie de la béatitude , jusques-là que quelques Philosophes qui ne sont pas méprisables , ont fait consister le dernier de tous les biens dans l'acquisition de la science , nous sentons en nous un grand desir de connoître la Vérité , & nous sommes attirés à sa recherche.

Mais parceque cette vie mortelle n'est pas capable de la béatitude , elle ne l'est pas aussi de la Verité. Nous avons seulement une inclination naturelle à connoître la Verité , & cette inclination est un aiguillon qui nous excite à rechercher la béatitude , dans laquelle consiste la connoissance parfaite de la Verité. Car la béatitude consiste dans la veüe de Dieu , qui est une source éternelle & immense de la Verité. Pour exciter & entretenir ce desir de savoir , qu'il a mis dans l'homme , il a joint à son Entendement des étincelles , comme un foyer , & une connoissance des choses , obscure & douteuse , insuffisante pour nous faire connoître la Verité avec une entiere certitude,

certitude , & une parfaite Evidence ; mais suffisante pour la conduite de notre vie , & par laquelle l'homme étant averti de sa foiblesse & de son ignorance , entrât dans une juste défiance de sa Raison , évitât l'erreur , la précipitation de son jugement , l'imprudence de son consentement & de sa créance , & l'arrogance de ses affirmations ; se depouillât de toute opiniâtreté ; & après avoir reconnu le peu de secours qu'il pouvoit tirer de sa Raison , pour la découverte de la Vérité , il se trouvât engagé à chercher quelque moyen plus utile.

Or ce moyen est la Foi par lequel l'homme pendant sa vie acquiert quelque connoissance de Dieu , & des choses divines ; & ayant enfin acquis la béatitude après sa mort il jouit d'une parfaite connoissance de la Vérité. *Car , comme nous l'enseigne l'Apôtre , (a) nous connoissons en partie : mais quand ce qui est parfait sera venu , ce qui est en partie sera évacué. Car nous voyons maintenant dans un miroir énigmatiquement ,*  
*mais*

(a) I. Cor. I II. 9. 10. 12.

*mais alors nous verrons face à face.* Mais la Foi est un don du Ciel, que Dieu veut bien accorder à ceux qui ne se confient pas trop aux forces de la nature, ni présument pas trop de la pénétration de leur Raison, ni ne sont pas attachés à leurs sentimens avec trop d'opiniâtreté, & préparent soigneusement leur Esprit à la recevoir. Et c'est-là l'effet que produit cet art de douter que nous établissons ici.

En nous attachant donc aux choses probables, au défaut des véritables, servons-nous de cette connoissance des choses informe & ébauchée, que Dieu nous a accordée, qui nous suffit pour la conduite de notre vie, & qui nous est principalement utile pour soumettre notre Entendement à la Foi. Servons - nous aussi de cette connoissance imparfaite dans l'étude de la Philosophie, de-peur que nous ne prenions les choses inconnuës pour des choses connuës, & que nous ne tombions dans l'erreur, qu'il est honteux de ne pas éviter lorsque l'on en a le pouvoir.

CHAPITRE VII.

*Il ne faut point s'attacher aux sentimens  
d'aucun Auteur.*

**G**ardons-nous sur toutes choses de nous attacher aux sentimens d'aucun Auteur, & de prendre parti dans aucune Secte, & principalement dans aucune Secte des Dogmatiques, qui croyans pouvoir parvenir par le secours de leur Raison à une connoissance certaine & indubitable de la Verité, péchent dans les principes, & tombent sur le seuil même de la Philosophie. Il ne faut pas même nous livrer de telle sorte aux Academiciens & aux Sceptiques, que nous ne soyions prêts de les abandonner, s'il le faut, en pesant toutes choses à la balance de notre Esprit, nous reservant toujourns une entiere liberté de penser & de parler sur toutes les matieres de la Philosophie.

Car, comme Arcesilas changea le Systême de Pyrrhon, & Carneade celui d'Arcesilas, & Philon celui de Car-

214. DE LA FOIBLESSE DE  
Carneade , & Antiochus celui de Phi-  
lon , il est juste que nous ayions le  
même droit. Par exemple , nous  
abandonnons les Academiciens &  
les Sceptiques , en ce qu'ils font  
profession de chercher la Verité , &  
d'examiner toutes choses pour la trou-  
ver , & de les considérer de tous les  
côtés , ce qui leur a fait donner le  
nom de Zetetiques. Car quelle Ve-  
rité ont-ils trouvée par une si lon-  
gue & si constante recherche ? Ils  
devoient dire qu'ils évitoient la faus-  
seté & l'erreur , & non pas qu'ils  
cherchoient la Verité. On évite  
la fausseté & l'erreur , en suspen-  
dant son jugement , & retenant sa  
créance & son consentement : ce qui  
dépend de nous de parvenir à la con-  
naissance claire & certaine de la Ve-  
rité , comme je l'ai fait voir ; car  
c'est une entreprise vaine & frivole ,  
de chercher ce qu'on ne peut trou-  
ver.

Nous nous éloignons de-plus du  
sentiment des Sceptiques en plusieurs  
autres chefs ; mais principalement en  
ce qui regarde la fin des biens ,  
qu'ils

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. VII. 215*  
qu'ils font consister dans un état fixe  
& constant de l'Ame, & qui ne soit  
sujet à aucun trouble, dans les choses  
qui dépendent de l'opinion, qu'ils  
appellent Ataraxie ; & que dans les  
choses qui sont forcées, & qui ne  
dépendent point de nous, ils appellent  
Metriopathie ; c'est-à-dire, la  
modération & la fermeté pour les  
supporter. Mais nous, nous faisons  
consister la fin des biens, à éviter  
l'opiniâtreté, & l'arrogance, & à  
préparer l'Esprit pour recevoir la  
Foi.

---

## CHAPITRE VIII.

*Il faut choisir dans chaque Secte ce qui  
y paroît de meilleur.*

SANS nous attacher donc à aucune  
Secte, nous les examinons  
toutes, & nous en prenons pour  
notre usage tout ce qui a quelque  
apparence de Verité ; & sans nous  
arrêter à celui qui a dit quelque  
chose, nous n'avons attention  
qu'à ce qui a été dit. Que si par  
notre

216 DE LA FOIBLESSE DE  
notre propre industrie nous pou-  
vons trouver quelque chose d'utile ,  
nous nous y attachons aussi , & nous  
ne rejettons par nos propres biens :  
sans jamais toutefois nous départir  
de cette souveraine loi de douter ,  
toujours prêts de rejeter ce que  
nous avons approuvé , si-tôt que nous  
trouverons quelque chose plus pro-  
bable : & nous conservant toujours  
une entière liberté de notre jugement ,  
nous ne nous assujettirons jamais à  
aucune nécessité , ni à aucune auto-  
rité.

---

## CHAPITRE IX.

*Sur toutes choses il faut prendre garde  
de ne rien admettre , qui soit con-  
traire à la Foi.*

**N**ous avons principalement une  
grande attention à ne rien ad-  
mettre qui soit contraire à la Foi re-  
velée , tenant pour très-certain &  
indubitable ce que Dieu a marqué  
dans notre Ame par la Foi , guide &  
maîtresse de la Raison ; & tenant pour  
dou-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X. 217*  
douteux tout ce que la Raison nous  
enseigne.

---

## C H A P I T R E X.

*La Secte des Eclectiques a été suivie  
par de grands hommes.*

**D**U reste dans cette maniere libre & dégagée de Philosopher, & de parcourir toutes les Sectes, nous suivons l'exemple de plusieurs Grands Hommes : principalement de Platon, qui a formé sa Secte des opinions de Pythagore, d'Epichrame, de Parmenide, d'Heraclite, & de Socrate, & qui l'a enrichie des Dogmes des Egyptiens. Car il a pris de Pythagore la méthode d'appliquer aux choses naturelles les Nombres & les Démonstrations Géométriques, & d'examiner la nature des choses que nous concevons par notre Entendement. Il a pris d'Heraclite la méthode d'examiner la nature de nos sensations. Il a pris d'Epicharme la Doctrine des Idées. Il a pris de Socrate sa Morale, sa Politique, & son

K            *Æco-*



Æconomique. Il a pris des Egyptiens la méthode d'expliquer sa Doctrine , par des fictions & par des fables.

Quoique Ciceron se porte pour Academicien , il se promene néanmoins dans les Ecoles des autres Philosophes ; il en prend & s'approprie tout ce qui est à son goût ; car il veut passer pour Socraticien & pour Platonicien. Il s'attache quelquefois aux Stoïciens , & quelquefois il est entièrement sien. Horace (a) ne suit point si fidelement Aristippe & Epicure , qu'il ne devienne quelquefois Peripateticien , ou Stoïcien , sans se lier à aucune Secte. Seneque (b) déclare ouvertement qu'il ne s'attache à personne , & qu'il ne veut porter le nom d'aucune Secte ; qu'il a beaucoup de déference pour le jugement des Grands Hommes ; mais qu'il défere aussi quelque chose au sien ; qu'il suit sa propre route , & qu'il se suit lui-même ;

(a) *Horat. Carm. Libr. I. Od. 34. & Epist. Libr. I. Epist. I.*

(b) *Senec. Epist. 16 , 21 , 33 , 46 , 80. De oris Sap. cap. 30.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X.* 219  
même; qu'il s'abandonne à lui-même  
pour trouver quelque chose de nou-  
veau, pour le changer, & pour le  
quitter; qu'il n'est point esclave de  
ceux qui l'ont devancé; mais qu'il leur  
prête son consentement.

Si quelqu'un a donc dit quelque  
chose à propos, il le saisit, & l'ap-  
plique à son usage. Il dit qu'il faut  
faire la même chose dans la Philoso-  
phie que dans le Senat: lorsque  
quelqu'un y propose un avis, dont  
une partie plaît & l'autre non, on  
divise l'avis, & on en prend ce qui  
agrée: parceque de s'attacher insé-  
parablement à quelqu'un, ce n'est  
pas une association; mais une faction.  
Il se moque de ces Philosophes de-  
voüez, marchans toujours sur les  
traces des autres, & jamais sur les  
leurs, dans l'importante recherche  
dont il s'agit; je veux dire celle de la  
Verité, que l'on cherche encore de-  
puis si long-tems, & qu'ils ne trou-  
veront jamais; particulièrement s'ils  
se contentent de ce qui est déjà trou-  
vé. Il ne défend pas que l'on ne mar-  
che dans le chemin battu; mais si l'on  
en trouve un plus uni, il veut qu'on

le suivre. Quoiqu'il eût donc pris parti avec les Stoïciens , il les abandonne souvent , & devient Epicurien.

Je ne puis pas me dispenser d'alléguer Origene ( *a* ), qui avoit coutume de parcourir les Ecoles des Philosophes , & d'en enlever quelque butin. Il suivoit en cela la pratique de Clement Alexandrin ( *b* ), son maître, qui jugeoit que la seule Secte qui méritoit le nom de Philosophie, étoit non pas celle qui reclame Platon pour son Auteur, ou Aristote, ou Epicure, ou Zenon ; mais celle qui prend ce qu'il y a de meilleur dans chacune de ces Sectes , & que l'on appelle Eclectique.

Lactance ( *c* ) est de ce même sentiment ; il déclare qu'il suivra ceux qui ramasseront la Verité qui est répandue dans les Sectes différentes , & la réduiront en un seul corps ; mais que cela ne se peut faire que par un homme qui connoisse la Verité , & que

( *a* ) *Origenian.* Libr. II. cap. 1. §. 4.

( *b* ) *Clem. Alex. Strom.* Libr. I.

( *c* ) *Lactant.* Libr. VII. cap. 7.

que personne ne peut connoître la Verité que celui qui sera instruit de Dieu. Il reprend fortement ceux qui s'étant addonnez à une Secte , rejettent toutes les autres, comme vaines & fausses, & combattent sans discernement toutes les raisons de leurs adversaires.

Dans cette Secte de Medecins, que l'on appelle Méthodique, & qui approche fort de la Doctrine des Sceptiques, selon le témoignage de Sextus Empiricus, quelques-uns ont fait profession d'être Eclectiques. De ce nombre étoit Archigene d'Apamée. Cette nouvelle Société de Philosophes Anglois, qui a élevé tant d'excellens Esprits, condamne l'arrogance des Dogmatiques, & sans s'attacher à aucune Secte, elle s'emploie uniquement à choisir & à cultiver ce que l'on a trouvé jusqu'ici de meilleur, ou à trouver quelque chose de mieux; plus digne d'être suivie par ceux qui viendront après elle, que de suivre ceux qui l'ont devancée. Si vous ajoutez à cette liste tous ceux qui ne sont pas tellement devoüez à une Secte, qu'ils ne se sont réservé la liberté de faire des

courses dans les autres , & de les piller , le nombre ira à l'infini.

Contre cette méthode on m'alléguera la contradiction qui se trouvera entre ces opinions ramassées : Car étant tirées de principes différens , il ne semble pas qu'elles puissent convenir ensemble. Mais j'entens que l'on commence ce choix par les principes mêmes ; car après qu'on les aura établis , l'on n'admettra aucunes opinions , qui ne conviennent entre elles , & avec ces principes. Si quelqu'un , par exemple , admet le Vuide avec Democrite , il sera ridicule , s'il soutient avec Des Cartes que la nature du corps consiste dans l'étendue en longueur , largeur & profondeur.

On s'abuseroit bien si l'on croyoit que Potamon , & les Eclectiques , dont il a été le Prince , ont été si inconsiderez , que d'embrasser des opinions repugnantes & contradictoires. Il avoit formé un certain Systême , dont il avoit renfermé les élémens dans un petit Livre. Peut-on douter qu'il n'eût trouvé quelque rapport , & quelque convenance entre les parties de ce Systême. Il faut croire le semblable

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X. 223*  
blable des autres Eclectiques , qui  
ont été en cela si circonspects , qu'ils  
ne se sont pas même assujétis à toutes  
les opinions de Potamon ; mais seule-  
ment à sa méthode de prendre de  
tous côtez ce qui semble le meilleur.  
Pour moi , quoique j'approuve fort  
cette voye , je ne prétens pas pour  
cela passer pour Potamonicien , ou pour  
Eclectique ; car ce seroit m'attacher  
à une Secte , & c'est ce que je veux  
éviter sur toutes choses , de-peur de  
me priver de la liberté de mes senti-  
mens.

D'ailleurs , il y a apparence que  
Potamon a été Dogmatique , & on  
le peut conjecturer de ce que ceux  
qui ont ramassé les principaux chefs  
de son Systême , n'en rapportent au-  
cun qui ait quelque convenance avec  
les Sectes qui établissent la Loi de dou-  
ter ; & à peine en trouverez-vous  
un parmi les Eclectiques , qui se soit  
attaché aux Academiciciens , ou aux  
Sceptiques. Enfin il y a plusieurs points,  
sur lesquels je suis dans des sentimens  
bien différens de ceux de Potamon &  
des autres Eclectiques.

---

 CH A P I T R E X I.

*Puisqu'il ne faut s'attacher , ni à la Secte des Academiciens , ni à celle des Sceptiques , ni à celle des Eclectiques , ni à aucune autre , il faut s'attacher à la sienne propre.*

**S**I quelqu'un me demande maintenant ce que nous sommes , puisque nous ne voulons être ni Academiciens , ni Sceptiques , ni Eclectiques , ni d'aucune autre Secte ; je répondrai que nous sommes nôtres , c'est-à-dire , libres , ne voulans soumettre notre Esprit à aucune autorité , & n'approuvans que ce qui nous paroît s'approcher plus près de la Verité. Que si quelqu'un par moquerie , ou par flatterie , nous appelle *ιδιζυνώμονας* , c'est-à-dire , attachez à nos propres sentimens , nous n'y répugnerons pas.

*Fin du Livre second.*

LIVRE

## LIVRE TROISIÉME.

On propose les Objections de nos adversaires , & on les réfute.

CHAP. I. *Premiere Objection , que nous ôtons l'usage de la Vie.*

CHAP. II. *Seconde Objection , que nous nous privons de la Science.*

CHAP. III. *Troisième Objection , que nous avons le Criterium , ou la Regle du discernement du vrai & du faux.*

CHAP. IV. *Quatrième Objection , que notre maniere de Philosopher ne fait point de Secte.*

CHAP. V. *Cinquième Objection , que lorsque nous disons qu'il n'y a rien de vrai , ni de faux , ni de démonstration , nous nous condamnons nous-mêmes.*

CHAP. VI. *Sixième Objection , qu'on ne peut presque pas douter sans impiété , si Dieu n'a pas fait l'homme de telle sorte , qu'il se trompe toujours.*



226 DE LA FOIBLESSE DE

CHAP. VII. *Séptieme Objection, que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la Foi, & favoriser la corruption des mœurs.*

CHAP. VIII. *On répond aux Objections de nos adversaires.*

CHAP. IX. *Premiere Objection.*

CHAP. X. *Seconde Objection.*

CHAP. XI. *Troisième Objection.*

CHAP. XII. *Quatrième Objection.*

CHAP. XIII. *Cinquième Objection.*

CHAP. XIV. *Sixième Objection.*

CHAP. XV. *Septième Objection.*

CHAP. XVI. *Pourquoi la Doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejetée.*

CHAP. XVII. *Conclusion.*

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

*Premiere Objection , que nous ôtons  
l'usage de la Vie.*

**N**E croyez pas , mes Amis , que je me sois rendu sans résistance à cette Doctrine captieuse , & que j'aye trahi la véritable Philosophie par un lâche silence. J'ai pris au contraire le parti des Dogmatiques avec chaleur. Je veux vous rendre compte de la suite de notre entretien : Car notre Provençal croyant avoir épuisé cette matiere , & établi son Systême hors de toute contradiction , & m'avoir entièrement convaincu , il mettoit la conclusion à sa dispute par ces paroles : Vous avez entendu le discours d'un homme qui n'est pas peut-être assez modeste , ayant osé devant vous me constituer , non seulement arbitre ; mais même censeur & reformateur entre tant d'habiles Philosophes. Mais vous l'avez voulu , & il a fallu vous obéir ; & j'ai cru faire une moindre faute de m'engager

K 6            dans

dans l'examen de ces questions embarrassées & difficiles , que de manquer d'égards pour le désir d'une personne que je fais profession d'aimer & d'honorer.

Assurément , lui dis-je , vous m'avez fait un très-grand plaisir ; car vous êtes entré dans des recherches qui m'ont agréablement instruit , & sur lesquelles il me sera fort doux dans l'avenir de faire de longues & de sérieuses réflexions. Mais ne croyez pas être quitte tout-à-fait de cette dissertation , que vous avez bien voulu entreprendre à ma priere. Car vous avez maintenant à combattre contre des Troupes de Dogmatiques , gens mutins & peu traitables , dont je crains que vous ne puissiez pas soutenir l'assaut. Voici le premier coup qu'ils vous porteront. Vous l'avez bien prévu ; mais il me semble que vous ne l'avez pas tout-à-fait évité. Ils vous diront , que puisque la Philosophie que vous suivez ne souffre point qu'on s'arrête au témoignage des Sens , obscurcit l'Entendement , confond le vrai avec le faux , & prive l'homme de sa propre approbation & de

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. III. Ch. II. 229  
de son jugement, il s'ensuit que cette Philosophie renverse tout l'état de la Vie, pour parler comme Tertullien (a), trouble tout l'ordre de la nature, ôte toute sorte d'action, & que personne n'a plus la liberté de se remuer.

---

## CHAPITRE II.

*Seconde Objection, que nous nous privons de la Science.*

**N**ous suivons, dites-vous, les coutumes, nous obéissons aux loix, nous nous laissons entraîner par le mouvement des autres hommes, de-peur que nous demeurions immobiles & attachez à la terre, comme des troncs d'arbres. Mais vous vous privez de la science, qui est la plus claire lumière de l'Entendement, sans y laisser la moindre étincelle qui vous aide à voir la Vérité. C'est principalement pour cette cause, que la Secte des Pyrrhoniens s'est éteinte par la longueur du tems,  
ou

(a) Tertull. De Anim. cap. 17.

230 DE LA FOIBLESSE DE  
ou a été rejetée par les Payens: Car en  
la recevant, il falloit abandonner tou-  
tes les autres Sciences. C'est pourquoy  
l'on a vû sortir peu ou point de gens  
favans des Ecoles des Sceptiques, ni  
même de l'Academie moderne, que  
je conviens avec vous avoir été un vé-  
ritable Pyrrhonisme.

---

### CHAPITRE III.

*Troisième Objection, que nous avons le  
Criterium, ou la Regle du discerne-  
ment du vrai & du faux.*

CE que vous dites, que vous sui-  
vez les vraisemblances, au dé-  
faut des Veritez, ne nous satisfait  
pas davantage: Car si vous deme-  
rez d'accord qu'il se trouve dans les  
choses quelque apparence & quelque  
marque de Verité, que vous puis-  
siez suivre, vous serez obligez d'a-  
voüer que vous avez quelque Regle  
du discernement du vrai & du faux:  
Car cette apparence ou marque de  
Verité, qu'est-ce autre chose que ce  
qui fait le discernement du vrai & du  
faux?

faux ? Que si je vous fais avoüer qu'il y a quelque Regle du discernement du vrai & du faux, l'accès est ouvert à la Verité.

Voyez de là ce qui s'ensuit : quand vous trouvez en quelque chose quelque apparence de Verité, qui vous donne lieu de dire que cette chose est vraisemblable & probable, vous comprenez & connoissez que cette chose est vraisemblable ; & vous affirmez ensuite ce que vous avez ainsi compris & connu, & vous le suivez dans l'usage de la vie, & par conséquent vous y donnez votre consentement & votre créance. Et lorsque vous direz qu'il y a de certaines choses qui sont vraisemblables ; mais qu'il n'y a rien de vrai, & que tout est incertain, vous avancez cela même comme une chose véritable : car si vous l'avancez comme une fausseté, nous nous en tenons là, & nous n'avons que faire de chercher d'autre réponse.

Pourquoi donc soutenez-vous qu'on ne peut rien comprendre ? Pourquoi défendez-vous que l'on n'affirme rien, puisqu'il est visible que vous comprenez,

232 DE LA FOIBLESSE DE  
prenez , & que vous affirmez ? Donc  
ces tenebres des doutes s'évanouissent ,  
les fondemens de la science ne sont  
point ébranlez , & toutes ces subtilitez  
des Academiciens & des Sceptiques  
sont détruites.

---

#### CHAPITRE IV.

*Quatrième Objection , que nôtre ma-  
niere de Philosopher ne fait point de  
Secte.*

C'Est encore un grand sujet de re-  
proche à faire à votre maniere de  
Philosopher , que ne faire point de  
corps , ni de véritable Systême de  
doctrine ; car errante , vagabonde , in-  
certaine comme elle est , ne se fi-  
xant à rien , n'ayant aucuns Princi-  
pes , ennemie de toutes les autres  
Sectes , pourroit-elle s'attribuer le ti-  
tre de Secte , qu'elle refuse à toutes les  
autres ?

CHAPITRE

CHAPITRE V.

*Cinquième Objection , que lorsque nous disons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux , ni de Démonstration , nous nous condamnons nous-mêmes.*

**D**E-plus vous qui tendez des pièges à tous les autres Philosophes , vous vous embarrassez vous-même dans des entraves , d'où toute l'adresse du monde ne vous peut dégager. Car lorsque vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux que l'Esprit humain puisse comprendre , ou cela est vrai , ou il est faux. Si cela est vrai , il y a donc quelque chose de vrai , & partant vous vous trompez , quand vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Si cela est faux , vous vous trompez encore , en avançant quelque chose de faux. Vous vous jetez dans un pareil embarras , lorsque vous dites qu'il n'y a point de Démonstration. Car , ou les argumens que vous apportez pour le prouver ,



234 DE LA FOIBLESSE DE  
prouver , le prouvent , ou ils ne le  
prouvent pas. S'ils le prouvent , puis-  
que prouver par argumens , c'est dé-  
montrer , il faut que vous avouiez qu'il  
y a des Démonstrations. S'ils ne le  
prouvent pas , puisque vous aurez en-  
trepris vainement de prouver qu'il n'y  
a point de Démonstrations , vous se-  
rez forcé d'avouër qu'il y a des Dé-  
monstrations.

---

## C H A P I T R E VI.

*Sixième Objection, qu'on ne peut presque  
pas douter sans impieté, si Dieu n'a  
pas fait l'homme de telle sorte, qu'il  
se trompe toujours.*

**V**Oici encore une autre batterie  
que l'on dresse contre vous. Si  
Dieu avoit fait l'homme de telle natu-  
re , qu'il se trompât toujours , même  
dans les choses qui lui paroissent les  
plus évidentes , comme Des Cartes  
l'a proposé , il s'en suivroit que Dieu  
seroit trompeur ; ce qu'aucun hom-  
me craignant Dieu , & d'un sens  
rassis , ne dira jamais , & moins en-  
core

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. VII. 235  
core un homme aussi sage que vous.  
Car Dieu est (a) plein de Verité ; il est  
la voye , la Verité , & la vie ; il éclai-  
re tout homme venant en ce monde ; tant  
s'en faut qu'il le forme de telle sorte ,  
qu'il se trompe toujours.

---

## C H A P I T R E VII.

*Septième Objection , que cette Loi de  
douter semble empêcher l'Esprit de  
l'homme de se soumettre à la Foi ,  
& favoriser la corruption des  
mœurs.*

**E**Nfin cette methode de douter , de  
suspendre son jugement , & de  
ne donner jamais son consentement ;  
cette methode, dis-je , que vous croyez  
si propre à soumettre nos Esprits à  
la Foi , me semble au contraire les en  
éloigner : Car qu'y a-t-il de si éloi-  
gné de la soumission que l'on doit à la  
Foi , que de ne vouloir pas ajouter  
Foi aux choses les plus évidentes ?  
Qui sera celui , dont l'Esprit accou-  
tumé

(\*) Job. I. 14. & XIV. 6. & I. 9.

236 DE LA FOIBLESSE DE  
tumé par un long exercice , à résister  
au témoignage des Sens & à la for-  
ce de la Raison , se soumettra volon-  
tiers aux mysteres de la Foi , qui sont  
obscurs de leur nature , & n'emprun-  
tent le secours ni des Sens , ni de la  
Raison.

Tertullien (a) en parle en homme  
sage : *Que fais-tu , téméraire Acade-  
micien ? Tu renverses tout l'état de la  
vie ; tu troubles tout l'ordre de la na-  
ture ; tu rends aveugle la providence  
de Dieu , qui pour rendre ses ouvra-  
ges intelligibles , habitables , & pour  
nous les dispenser & nous en faire jouir ,  
les a fait dépendre des Sens trompeurs  
& menteurs. Il dit ensuite : Il ne nous  
est pas permis de douter de la fidélité  
des Sens , de-peur que l'on n'en doute  
aussi en ce qui regarde le Christ , &  
que l'on ne dise peut-être qu'il aura vu  
faussement Satan précipité du Ciel ;  
ou qu'il aura entendu faussement la  
voix du Pere lui rendant témoignage.*  
Saint Augustin (b) a parlé avec la  
même

(a) Tertull. De Anim. cap. 7.

(b) Augustin. Enchirid. ad Laurent. cap. 20.  
& De Civit. Dei. Libr. XIX. cap. 18.

même sagesse , lorsqu'il a dit : *Si vous ôtez le consentement vous ôtez la Foi ; parcequ'on ne croit rien sans le consentement.* Et dans un autre endroit , parlant des Academiciens , à qui toutes choses sont incertaines : *La Cité de Dieu* , dit-il , *déteste une telle methode de douter , comme une extravagance , ayant sur les choses qu'elle comprend par l'Entendement & la Raison , une science , petite à la verité ( à cause du corps qui appesantit l'Ame , parceque , comme le dit l'Apôtre , Nous savons en partie ) mais néanmoins très-certaine : & elle ajoute foi aux Sens , dans l'évidence de chaque chose , desquels l'Entendement se sert par le corps : parceque ceux qui ne croient pas qu'il faille jamais se fier à eux , se trompent d'une maniere bien plus digne de compassion.*

C'est assurément avec beaucoup de justice , que les Peres de l'Eglise prennent la protection de la Raison contre les Academiciens : Car si nous n'écoutons pas la Raison , ce fondement , *Dieu est* , sur lequel la Raison appuye la Religion Chrétienne , sera détruit. Ces premiers principes ,  
qui

238 DE LA FOIBLESSE DE  
qui nous sont connus par la lumière  
naturelle , & d'où dépend la Foi , de-  
viendront incertains ; une même cho-  
se ne peut pas être , & n'être pas en  
même tems ; une même chose ne peut  
pas être en même tems , cela , & au-  
tre chose ; une même proposition ne  
peut pas être en même tems vraie  
& fausse , être crue & n'être pas  
crue.

Toutes les conclusions Théologi-  
ques deviendront aussi incertaines , si  
les deux propositions d'où elles sont  
tirées ne sont certaines d'une certi-  
tude divine : car si l'une des deux  
n'est certaine que d'une certitude hu-  
maine , & qu'elle soit seulement con-  
nue par la lumière naturelle ; la con-  
clusion qui selon la doctrine de l'E-  
cole , suit toujours la plus foible des  
deux propositions , ne sera certaine  
que d'une certitude humaine. Pre-  
nons pour exemple cette conclusion :  
Jesus-Christ est un Animal raisonna-  
ble , qui est tirée de ces deux propo-  
sitions , Tout homme est Animal rai-  
sonnable , Jesus-Christ est homme. La  
premiere de ces deux propositions  
n'est certaine que d'une certitude hu-  
maine-

L'ESPRIT HUMAIN. *L. III. Ch. VII.* 239  
maine. L'autre est certaine d'une certitude divine.

Les motifs de crédibilité, qui nous proposent les Mysteres de la Foi comme croyables, perdront aussi leur force & leur effet : car si ils ne paroissent pas croyables à l'Esprit avec certitude & évidence, mais seulement avec probabilité, la volonté se portera vers une chose inconnue, & l'Entendement croira avec imprudence, & non sans quelque crainte d'erreur. La Foi étant ainsi ébranlée, elle sera suivie de la corruption des mœurs : car quiconque pensera qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, il pensera aussi qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais ; & c'est ce que les Sceptiques n'ont pas eu honte de dire. Comment un Esprit prévenu de cette erreur, pourra-t-il refrener son libertinage ? Et c'est cette autre raison, & peut-être la principale, qui a obligé les Chrétiens à rejeter entièrement la Secte des Pyrrhoniens ; parcequ'elle détruit la Foi, & qu'elle corrompt les bonnes mœurs. C'est aussi ce qui a obligé le grand défenseur de la Verité, & de la pieté, St. Augustin, dont je viens  
de

240 DE LA FOIBLESSE DE  
de vous rapporter le témoignage , de  
combattre les Academiciens étant  
Chrétien , après avoir suivi leurs senti-  
mens étant Payen. C'est à vous de  
voir maintenant comment vous pour-  
rez vous tirer de toutes ces difficultez ,  
qui ne me paroissent pas aisées à re-  
soudre.

---

### CHAPITRE VIII.

*On répond aux Objections de nos  
adversaires.*

**P**Our moi , dit nôtre Provençal , je  
ne trouve pas ces difficultez si  
embarrassantes qu'elles vous paroif-  
sent. Mais avant que d'entreprendre  
d'y répondre , il faut vous avertir ,  
que c'est un des avantages que notre  
Philosophie a par dessus les autres :  
d'être fortement confirmée par les Ob-  
jections qui détruisent les autres.  
Car cela fait voir l'obscurité des cho-  
ses , la foiblesse des jugemens , & l'é-  
galité du poids des raisons contraires,  
qui se trouve en toutes choses : puis-  
que dans les choses même que nous  
ne

ne proposons qu'en hésitant, & avec incertitude, nous ne sommes pas à couvert des contradictions; de sorte que nous ne saurions rien sçavoir ni rien ignorer avec assurance.

Il faut aussi vous avertir, que vous ne devez pas espérer davantage de vos Objections, que ceux qui ayant attaqué les Académiciens & les Sceptiques par une infinité de disputes, ont enfin reconnu qu'ils n'y avoient rien gagné. Car nous apprenons de Plutarque, (a) que cette Doctrine, après avoir été attaquée avec chaleur par d'excellens Philosophes & par une infinité de volumes, n'a pourtant point été entamée, & s'est conservée en son entier. Afin que vous en fassiez vous-même l'épreuve, il faut examiner vos Objections.

(a) *Plutarch. contr. Coler.*



## CHAPITRE IX.

*Réponse à la première Objection.*

**V**ous dites premièrement que nous privons l'homme de ses Sens, que nous aveuglons son Esprit, que nous confondons le vrai & le faux, & partant que nous renversons tout l'usage de la vie. C'est une vieille plainte & usée, & souvent réfutée par les anciens Académiciens & Sceptiques, qui ont répondu, comme je vous l'ai déjà dit, qu'autre chose est de vivre, autre chose de Philosopher.

Lorsqu'il s'agit de conduire sa vie, de s'acquitter de ses devoirs, nous cessons d'être Philosophes, d'être contrarians, douteux, incertains; nous devenons idiots, simples, crédules; nous appellons les choses par leurs noms; nous reprenons nos mœurs & notre Esprit; nous conformons nos mœurs aux mœurs des autres hommes; à leurs coutumes, à leurs loix. Moi qui doutois tantôt si j'étois, s'il

y

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. III. Ch. IX. 243

Y avoit d'autres hommes, je bannis maintenant toutes ces pensées ; & comme étant assuré que je suis, & que les autres hommes sont, je mange, je bois, je marche, je vais voir mes Amis, je les saluë, je les entretiens, j'affirme, je nie ; j'assure que cela est vrai, que cela est faux. Car comme dit Ciceron : ( a ) *Il y a grande différence entre la subtilité avec laquelle on recherche la Verité dans la dispute, & celle avec laquelle on ajuste son discours à l'opinion commune.*

Mais, me direz-vous, cela même fait votre conviction ; car vous vous trouvez convaincus par vôtre expérience & par l'usage de la certitude des choses dont vous aviez douté, & cette nécessité vous retire de votre égarement & vous remet dans le bon chemin. N'est-ce pas une chose ordinaire & usitée, de nous servir de plusieurs choses comme véritables, & d'en jouir, quoique nous sachions bien qu'elles sont incertaines,

(a) Ciceron. *Offic.* Libr. II.

244 DE LA FOIBLESSE DE  
nes , où même entièrement fausses.

Les Astronomes ont inventé de certaines descriptions des Orbes célestes , qu'ils appellent des Systèmes & des Hypotheses. Ils ne les croient point véritables , & ne les donnent point comme telles ; & en effet elles ne peuvent être toutes véritables , l'Hypothese de Copernic étant différente de celle de Tycho , & l'une ne détruisant l'autre. Chacun d'eux se sert pourtant utilement de son Hypothese , pour expliquer les mouvemens des Astres , & pour prédire les Eclipses du Soleil & de la Lune. Il est faux que la Terre ne soit qu'un point ; & néanmoins dans l'usage de l'Astronomie , dans la description des Quadrans Solaires , on suppose cela comme certain.

Dans cette partie que l'on appelle l'Analyse , on a coûtume de supposer la chose que l'on cherche & qui est inconnuë , comme véritable & connuë , & par-là on vient à la connoissance de ce que l'on cherchoit. Combien les hommes préparent - ils de secours pour leur vieillesse , à laquelle ils ne savent pas s'ils parviendront.

Un

Un Voyageur qui ne sçait point le chemin qu'il doit tenir , ne s'arrête pas pourtant dans le carrefour qu'il rencontre.

---

## CHAPITRE X.

### *Réponse à la seconde Objection.*

**P** Ar votre seconde Objection, vous prétendez que j'éteins la lumière de la science, & que je répans les ténèbres d'une profonde ignorance. N'avez-vous point autre chose à me dire que ce qui a déjà été dit cent fois ? J'attendois quelque chose de vous, plus nouveau, & plus exquis. Contre cet argument suranné, j'usurai d'une réponse qui n'est pas vaine, & dont je me suis déjà servi, que vous nous attribuez sans raison la faute de la nature, si toutefois on peut dire que la nature soit capable de quelque faute.

Celui qui a dit que l'homme étoit un bouillon d'eau, est-il cause que l'homme n'est qu'un bouillon ? Si je dis que l'homme ne peut pas regarder

der le Soleil , suis-je responsable de la foiblesse de ses yeux ? Ecoutez ce que dit Senèque (a) : *La Verité est profondément cachée , & nous ne pouvons pas nous plaindre de la malignité de la nature , parceque rien n'est difficile à découvrir , que les choses dont la découverte ne rapporte point d'autre fruit que d'avoir été découvertes. Tout ce qui peut nous rendre meilleurs , & plus heureux , a été mis par la nature devant nous ou près de nous.* C'est donc sans sujet que le même Senèque (b) se plaint en un autre endroit , que la Philosophie qui enseigne à douter , ne nous fournit aucune lumière qui conduise notre Esprit à la Verité ; mais qu'elle se crève les yeux à elle-même.

Cette Philosophie ne se crève point les yeux ; mais elle vous avertit de votre aveuglement , vous qui croyiez avoir des yeux fort clairvoyans. De même que celui qui dit qu'une taupe n'a point d'yeux , ne crève pas les yeux

(a) Senec. De benef. Libr. VII. cap. 1.

(b) Senec. Epist. 88.

yeux de la taupe. Si votre vaine opinion vous fait plaisir, si vous aimez que l'on vous flatte, si vous voulez paroître sçavoir ce que vous ne sçavez pas, jouissez de votre erreur; mais qu'il nous soit permis d'ignorer ce que nous ignorons. Nous ne nous relâcherons pas pour cela dans l'étude de la science; nous ne renoncerons pas au travail & aux Bonnes Lettres; car tandis que vous cultiverez les Sciences, dans la veine esperance de connoître la Verité, nous les cultiverons de notre côté, dans l'esperance de trouver ce qui est de plus probable & de plus vraisemblable.

Accuserez-vous de paresse & d'ignorance tant d'excellens Philosophes dont nous avons opposé un si grand nombre aux Dogmatiques? Certainement si nous voulons leur rendre justice, nous les reconnoîtrons pour les Auteurs & les Princes de la plûpart des Sciences & des Beaux Arts. Ce n'a donc pas été de-peur de l'ignorance, que ces Philosophes pleins de vent ont rejeté la Secte d'Arcefilas, de Carneade & de Pyrrhon; mais ils l'ont rejetée de-peur

d'être contraints d'avouër leur ignorance. Il faut ajoûter à cela , que ne nous attachans à aucune Secte , & suivans seulement la probabilité , nous sommes obligez de peser les argumens des partis opposez , comme le pratiquent les Accademiciens : ce qui ne se peut faire sans beaucoup d'étude , & d'érudition. Les Dogmatiques au contraire s'appliquent uniquement à connoître la nature , la constitution , & les argumens de la Secte qu'ils ont embrassée , sans se mettre en peine du reste. C'est ainsi qu'en usent aujourd'hui la plûpart des Professeurs de la Doctrine d'Aristote.

Après avoir appris cette méthode de Philosophie , que l'on enseigne dans les Ecoles , & qu'ils l'ont réduite en préceptes proportionnez à la portée de leurs Disciples , ils se soucient fort peu de ce qu'ont pensé Platon , Epicure , & Zenon. Ils ne se donnent pas la peine de lire Aristote , & ils ne savent pas même si la Doctrine des Peripateticiens , qu'ils font profession d'enseigner , est véritablement la Doctrine des Peripateticiens. Epicure lui-même , après s'être contenté

tenté de réplâtrer la Doctrine de Democrite , il ne méprisa pas tant les autres Sciences , qu'il fit semblant de les mépriser , pour cacher son ignorance , prétendant qu'elles étoient inutiles pour acquérir la véritable science ; quoique cependant Nausiphane , qui lui avoit enseigné la Philosophie , & qui avoit été Disciple de Pyrrhon , fût un très-sçavant homme. Et dans la suite plusieurs Académiciens , & même plusieurs Sceptiques , sont parvenus à un haut degré d'érudition.

Pour Des Cartes , quoiqu'il eût étudié avec soin les Anciens Philosophes , & plusieurs des modernes , il affectoit cependant de paroître les ignorer , pour être cru l'unique inventeur de sa Doctrine. En quoi plusieurs de ses Disciples l'ont trop suivi ; car ils ont imité sa feinte ignorance par une ignorance véritable. Cependant ces défenseurs de l'ignorance , ces ennemis de l'érudition , ce qui ne paroît que trop par leurs Ouvrages , ne laissent pas pourtant de redire toujours la même chanson contre les Académiciens , & de les ac-



cuser d'une profonde ignorance : parceque , disent-ils , par la profession qu'ils font de ne rien sçavoir , ils se reconnoissent les plus ignorans de tous les hommes. Comme si lorsqu'ils ne savent rien , ils avoüoient que les autres en savent plus qu'eux.

Mais ces Philosophes si attentifs , qui nous recommandent l'attention par tous leurs Ouvrages , auroient dû faire attention , que le mot de *sçavoir* est équivoque , & qu'autre chose est de sçavoir avec une entiere évidence , & une parfaite certitude ; autre chose de sçavoir probablement ; que les Academiciens savent de cette dernière maniere , ainsi que tous les autres hommes ; mais que personne ne sçait de la première maniere. Ils disent que les Academiciens affectent de paroître douter de toutes choses , & même des plus certaines , pour se donner dans le Public la réputation de Gens d'Esprit. C'étoit donc pour paroître Gens d'Esprit , que les Cartesiens , & Des Cartes avant eux , vouloient que pour connoître la Verité , ou se dégagât l'Esprit des opinions dont on étoit prévenu , & qu'ils appellent

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. XI. 251*  
pellent des Préjugez. Mais il est aisé  
d'appercevoir , & par ce reproche  
qu'ils font , & par tous leurs Ouvra-  
ges , qu'ils n'ont aucune teinture de la  
belle Litterature , & qu'ils n'ont même  
jamais sçu quels ont été les sentimens  
des Academiciens & des Sceptiques.

---

## C H A P I T R E X I.

### *Réponse à la troisième Objection.*

**P**Assons à votre Objection , par la-  
quelle vous nous voulez faire ac-  
croire que nous voyons ce que nous  
ne voyons point , je veux dire le vrai  
& le faux , & que nous les pouvons  
discerner à de certaines marques qui  
les distinguent. Il est veritablement  
assez surprenant que vous sachiez ce  
que je vois , & que je ne le sache  
point. J'ai dit qu'il se trouve dans  
les choses une apparence de Verité  
que nous suivons. Vous inferez de-  
là que nous avons une Règle de  
discernement entre le vrai & le faux ,  
puisque cette apparence de Verité  
est ce qui nous fait discerner le vrai

252 DE LA FOIBLESSE DE  
d'avec le faux. Mais cette apparence de Verité n'est pas une marque certaine de Verité, qui étant apperçue nous fasse connoître, que ce qui la porte est véritable; c'est seulement une apparence extérieure, laquelle étant apperçue dans quelque objet, nous fait dire, non pas que la Verité s'y rencontre, puisque cette même apparence se rencontre quelquefois avec la fausseté; mais seulement que la vraisemblance & la probabilité s'y rencontre.

Car comme Zeuxis ayant vû l'image d'un rideau peint dans le tableau de Parrhasius, trompé par la ressemblance, crut que c'étoit effectivement un rideau; si après avoir reconnu son erreur il eût vû un rideau effectif étendu sur le tableau, il eût douté si ç'auroit été véritablement un rideau; & il eût cru seulement qu'il y auroit eu là une apparence de rideau, soit véritable, soit faux, jusqu'à ce qu'il eût examiné de plus près la Verité. Nous pareillement ayant remarqué souvent dans les choses une apparence de Verité, où nous avons sçu que la Verité ne se rencontroit pas, lorsque  
que

Que cette même apparence de Verité se présente à nous , nous devons penser , si nous sommes sages , que la vraisemblance se trouve là , mais non pas la Verité ; & qu'une telle vraisemblance peut provenir de la Verité & de la fausseté. Tant s'en faut donc que cette apparence soit une Regle pour discerner le vrai & le faux , ( puisque nous avons reconnu qu'elle est commune au vrai & au faux ) nous nous resolvons de nous abstenir à l'avenir de discerner le vrai du faux , & d'y donner notre créance & notre consentement.

Mais , direz-vous , pour reconnoître la vraisemblance , il faut connoître auparavant la Verité : Car je ne puis pas savoir si le portrait de Pierre ressemble à Pierre , si je ne connois Pierre auparavant. Or les connoissances que nous avons , & de la Verité , & de Pierre , sont également incertaines : car nous n'avons ces connoissances que par des Idées qui se trouvent dans notre Esprit : & je vous ai fait voir fort au long , que des Idées sont des marques très-incertaines de la Verité des choses.

Et

Et parce que nous n'avons aucune Regle de Verité , à laquelle nous puissions appliquer nos Idées, l'Idée de Pierre , qui est provenue de Pierre , est aussi incertaine que l'Idée de la Verité que je me suis formée ; & je ne suis pas plus assuré que l'Idée que j'ai de Pierre est véritable , que l'Idée que j'ai de la Verité. De même donc que lorsque je dis que l'image de Pierre est semblable à Pierre , cela signifie que l'Idée que j'ai de l'image de Pierre me paroît semblable à l'Idée que j'ai de Pierre ; ainsi quand je dis que l'apparence de Verité que je trouve dans un objet est vraisemblable , c'est-à-dire , est semblable à la Verité , cela signifie que l'Idée que j'ai de cette apparence , me paroît semblable à l'Idée que j'ai du vrai.

Quant à ce que vous ajoutez , que si l'on ne connoît le vrai , l'on connoît au moins le vraisemblable ; parceque quand nous disons que l'apparence de Verité se trouve dans quelque chose , nous connoissons cela , & nous l'affirmons ; & que quand nous suivons cette apparence , ou  
 ressemblance

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. XI. 255*  
resemblance de Verité, nous y donnons notre consentement; & partant que nous n'avons pas raison de dire que l'homme ne peut rien comprendre, qu'il ne doit rien affirmer, qu'il ne doit jamais donner sa créance: il est aise de vous répondre: Car lorsque je dis que je découvre en quelque chose une apparence de Verité, je veux dire que j'ai deux Idées empreintes dans mon Esprit; savoir l'Idée de l'apparence de la Verité, & l'Idée de la Verité; lesquelles étant comparées ensemble, me paroissent semblables. Comme quand je vois Pierre, l'Idée de Pierre se trouve aussitôt dans mon Esprit. Et parce que je ne puis pas comparer l'Idée de Pierre avec Pierre même, parce que Pierre n'est pas dans mon Esprit, mais seulement son Idée; l'origine de cette Idée est entièrement incertaine, ainsi que la ressemblance qu'elle a avec la chose qu'elle représente; & je ne connoîtrai jamais par elle avec certitude & avec évidence, que Pierre est là présent. Cela me paroît néanmoins probable, parce qu'en d'autres rencontres des Idées semblables

256 DE LA FOIBLESSE DE  
bles entr'elles m'ont paru signifier une  
convenance avec les choses.

Or comme la Verité n'est autre  
chose , comme je l'ai dit , que le ra-  
port & la convenance de l'objet ex-  
terieur avec le jugement que fait no-  
tre Entendement , en veüe de l'Idée  
provenue de cet objet : de même la  
vraisemblance n'est autre chose que  
l'apparence du raport & de la con-  
venance de l'objet exterieur avec le  
jugement que forme mon Esprit , en  
veüe de cette Idée. Quand j'appli-  
que donc mon Esprit pour considerer  
l'Idée de Pierre qui est en moi , il me  
semble y appercevoir une certaine ap-  
parence de raport & de convenance  
avec Pierre. Je compare ensuite l'Idée  
de cette apparence avec l'Idée de  
Pierre ; & les trouvant semblables , je  
dis que cette apparence est vraisem-  
blable.

Donc , dites-vous , nous connois-  
sons du moins que ces Idées sont  
semblables. Nullement ; car connoî-  
tre c'est savoir très-sûrement & très-  
évidemment. Or je ne connois pas  
toutes les Idées que j'ai dans mon En-  
tendement. Plusieurs traits , plusieurs  
fillons ,

Illons, plusieurs traces se forment dans mon Esprit, sans que je le sache & sans que j'y pense; une grande quantité d'esprits se porte à mon cerveau, une grande quantité s'en retire; ils sont agitez en diverses manieres. De là vient que sans le vouloir je retiens & j'oublie une infinité de choses; je ne me sens pas toujours la même force d'Esprit; je ne me fers pas toujours également de ma Raison; & par conséquent je ne suis pas maître des Idées des choses; je ne suis pas assez instruit de la nature des Idées, de leurs causes, de leur origine & de leur extinction; & cela fait que je ne connois pas assez sûrement leurs ressemblances. Or je ne puis pas assurer avec certitude ce que je ne connois pas avec sûreté.

Je crois vous avoir suffisamment prouvé, que la fidélité du cerveau est douteuse, & que nous ne connoissons point la nature de notre Entendement. Or il y a des images dans le cerveau, à sçavoir ces traits qui y sont imprimez par le mouvement des esprits & des nerfs. C'est de là que l'Entendement forme des Idées, qu'il compare



compare entre elles, & y trouve des ressemblances. Quelle connoissance certaine & indubitable puis-je donc tirer des instrumens d'une foi douteuse ? Que puis-je affirmer sans une perception sûre & constante ? Quand donc un Academicien dit qu'il n'y a rien de vrai, que tout est incertain, qu'on ne sçait rien, il n'avance pas ces propositions affirmativement ; mais narrativement. C'est-là que doit avoir lieu cette exception de Carneade & des Sceptiques, que j'ai déjà alleguée, savoir que ces propositions s'enferment elles-mêmes, & que quand quelqu'un dit qu'on ne peut rien connoître, il n'en excepte pas cela même qu'il dit, & que son discours se détruit en détruisant tous les autres discours : comme lorsque Samson s'enveloppa sous la même ruine, dont il écrasa tous ses Spectateurs.

L'Objection d'Aristocle (a) ne nous ébranle pas, lorsqu'il dit que si ces propositions, par lesquelles nous détrui-

(a) *Aristocl. apud. Euseb. Pras. Libr. XIV. cap. 18.*

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XII. 259  
truifons les autres , font incertaines ,  
& fe détruisent elles - mêmes , il est  
inutile de nous en servir , & qu'el-  
les ne prouvent rien. Elles ne font  
pas inutiles , & nous ne nous en ser-  
vons pas vainement , si elles détrui-  
sent les autres propositions en se dé-  
truisant elles-mêmes : car c'est seule-  
ment pour cela qu'on les employe ,  
& non pas pour les établir & les sou-  
tenir.

---

## C H A P I T R E X I I .

### *Réponse à la quatrième Objection.*

**I**L nous importe peu que vous re-  
fusiez à notre doctrine , le titre  
de Secte & de Philosophie : car pour-  
vû que la chose subsiste , nous ne  
nous mettons guères en peine du nom  
qu'on lui voudra donner. Ne l'ap-  
pellez point Secte , mais le balai de  
toutes les Sectes ; appelez-la (a) *la Phi-  
losophie de ne point philosopher , com-  
me*

(a) *La Font.* Libr. III. cap. 5.

260 DE LA FOIBLESSE DE  
me quelques-uns l'ont appelée , j'y  
consens. Nous aurions mauvaise grace  
d'usurper le titre de Secte , lorsque  
nous le refusons aux autres , puisque  
nous ne connoissons pas mieux qu'eux  
la Verité dont l'ignorance nous leur  
fait refuser ce titre.

Nous demeurons volontiers d'ac-  
cord , qu'Arcefilas s'est percé du mê-  
me trait dont il a percé tous les au-  
tres Philosophes , comme Lactance  
(a) le lui a reproché. La Philosophie  
Dogmatique , & la Philosophie Apo-  
retique , c'est-à-dire , la Philosophie  
affirmative & la Philosophie qui ap-  
prend à douter , auront un même sort.  
Mais nous aurons cet avantage sur  
eux , qu'ils ne savent pas qu'ils ne sa-  
vent rien , & que nous le savons , quoi-  
qu'incertainement & en doutant. De-  
plus , ils ne nous contestent pas la  
vraisemblance que nous suivons , &  
nous leur refusons la Verité qu'ils re-  
cherchent.

Puisque nos vûes vont donc plus  
loin que les leurs , & que nous avons  
pour

(a) *Lactant. Libr. III, cap. 5.*

pour nous notre suffrage & le leur, & qu'ils n'ont que le leur seul ; nous méritons mieux qu'eux ce nom éclatant de Philosophes , & nous avons plus de droit qu'eux au titre de Secte. De-plus , ils sont sujets à se tromper , ce qui est indigne de gens qui se qualifient Philosophes : mais nous qui n'affirmons rien , & qui suspendons notre jugement en toutes choses , tant que nous demeurerons en cet état , nous ne nous tromperons point , & nous ne pourrons nous tromper.

Laquelle donc de leur doctrine , ou de la nôtre , méritera mieux le nom de Secte ? Sera-ce celle , qui prenant des Dogmes incertains pour des véritables , & en tirant des conséquences qui ne sont pas plus certaines , & les mettant par ordre , & en composant un Systême ; les soutient comme véritables , & s'y attache avec opiniâtreté ? Ou celle qui n'avançant aucuns Dogmes , n'affirmant rien , ne niant rien , se contente de proposer ce qui lui paroît probable , & donne pour vraisemblable ce qui est vraisemblable , & en forme

me

me un espece de tissu ? Lesquels sont mieux logez & plus sûrement , ou ceux qui de foibles roseaux & presque cassez , bâtissent une haute maison , & s'y logent ? Ou ceux qui ayant reconnu la foiblesse de ces materiaux , & n'en trouvant point de plus solides , craignans d'être écrasés de la chute d'un tel bâtiment , & d'être enveloppez sous ses ruines , choisissent pour leur retraite le fond d'un rocher , & une caverne naturelle , & y mettent leurs meubles , & leurs provisions en assurance ?

Ces probabilités même que nous suivons , se peuvent fort bien arranger en forme de Système , composé de toutes ses parties , & en état de se défendre contre toutes les attaques des Dogmatiques. Sextus Empiricus en est un bon témoin , qui nous a laissé une exacte description de cette doctrine modeste des Sceptiques , composée de toutes ses parties , bien liées & bien unies entr'elles. Le tems a consumé plusieurs autres Ouvrages , qui enseignoient ce que Sextus a enseigné.

## CHAPITRE

## CHAPITRE XIII.

*Réponse à la cinquième Objection.*

**N**ous nous demêlerons aussi sans peine de ces filets que vous nous tendez , & que vous croyez insurmontables , lorsque vous raisonnez ainsi : Si lorsque nous soutenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux , nous disons vrai, il s'ensuit qu'il y a donc quelque chose de vrai , & partant que nous nous trompons. Que si en disant qu'il n'y a rien de vrai & de faux, nous ne disons pas vrai, il s'ensuit que nous nous trompons encore , en avançant une chose fautive. Cet argument revient à ce que vous nous avez déjà objecté , que lorsque je dis qu'on ne peut rien comprendre & qu'il ne faut rien affirmer , je comprends du moins cela & je l'affirme. Il faut donc nous servir de la même réponse, savoir que lorsque je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux , cette proposition s'enferme elle-même , & qu'elle n'est pas exceptée de la loi générale qui prononce , qu'il n'y a rien de vrai ni de faux.

Vous

Vous verrez mieux à quoi aboutit cet argument, si nous le mettons en forme, comme vous l'allez voir. Lorsque je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela, ou je dis le vrai ou je dis le faux. Si je dis le vrai, j'ai donc dit le faux quand j'ai dit qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Si je dis le faux en disant qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette proposition que j'ai avancée est donc fautive, savoir qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. D'où il s'ensuit, que soit que j'aye dit le vrai, soit que j'aye dit le faux, en avançant cette proposition qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette proposition est fautive.

Pour réponse à ce raisonnement, je ne vous accorde pas la première proposition dont il est composé, c'est-à-dire, la majeure, que voici. Lorsque je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela, ou je dis le vrai, ou je dis le faux : car c'est une manifeste petition de principe, ( pour me servir des termes des Dialecticiens ) puisque vous prenez ce qui est en question pour une chose constante, & qui vous ait été accordée, en sup-  
posant

posant qu'il n'y a point de proposition qui ne soit vraie ou fautive; car nous vous soutenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Votre raisonnement étant donc fondé sur cette proposition qui est incertaine & douteuse, la conclusion que vous en tirez est nulle.

On apporte dans les Ecoles l'exemple d'un argument semblable, qu'ils appellent *Afystate*, c'est-à-dire, qui ne peut subsister. Ils supposent qu'un homme a songé en dormant qu'il ne faut point croire aux songes, & sur cela voici comme ils raisonnent. Si cet homme croit à ce songe, il croira en même-tems, & ne croira point aux songes: il croira aux songes, puisqu'il croit à ce songe: il ne croira point aux songes, puisqu'il croit à ce songe qui défend de croire aux songes. Que si cet homme ne croit point à ce songe, il croira encore en même-tems, & ne croira point aux songes. Il croira aux songes, puisqu'il obéira au précepte de ce songe, qui défend qu'on ne croye aux songes. Il ne croira point aux songes, puisqu'il ne croit point à ce songe qui défend de croire aux songes. Ces propositions

M            sem-



semblent se contredire & se détruire les unes les autres ; mais la solution est la même que celle des précédentes ; car ce songe en dérochant la créance aux autres songes , se la dérobe à soi-même. Ce songeur ne refusera donc pas la créance aux autres songes , parcequ'il croit à celui-là ; mais étant seulement averti par celui-là , & non pas persuadé , il tiendra tous les songes pour faux , & celui-là comme les autres.

Nous n'aurons pas plus de peine à réfuter ce que vous nous avez donné pour une démonstration. Les preuves , dites-vous , que nous apportons pour montrer qu'il n'y a point de démonstration , ou elles prouvent qu'il n'y a point de démonstration , ou elles ne le prouvent pas. Si elles le prouvent , il y a donc des démonstrations , puisque une preuve qui se fait par raison est une démonstration. Si elles ne le prouvent pas , il y a donc encore des démonstrations , puisque les preuves que vous avez apportées pour montrer qu'il n'y a point de démonstration , ne le prouvent pas.

Pour réponse à ce raisonnement ,  
je

je vous dis que vous supposez encore comme véritable, & comme une chose accordée, ce qui est en contestation ; sçavoir que toute argumentation, c'est-à-dire, toute preuve qui se fait par raison, prouve, ou ne prouve pas. Quand j'ai entrepris de prouver qu'il n'y a point de démonstration, la preuve dont je me suis servi pour cela se renferme soi-même avec toutes les autres preuves, & se détruit. Donc, direz-vous, si cette preuve est vaine & sans effet, il s'ensuit qu'il y a des démonstrations, puisque la preuve que j'ai apportée pour montrer qu'il n'y a point de démonstration est sans effet. J'avoie que cette preuve n'est pas véritable, puisqu'il n'y a rien qui soit constamment vrai : j'avoie qu'elle ne conclut rien de certain, puisqu'il n'y a rien qui soit incontestablement certain. Je dis qu'elle est seulement vraisemblable, & ce qui n'est que vraisemblable ne conclut rien de certain ; ce qui est pourtant nécessaire pour une démonstration.

C'est une pure badinerie, que cet autre argument que nous opposent

les Epicuriens , lorsqu'ils disent que nous sçavons ce que c'est que démonstration , ou nous ne le sçavons pas. Que si nous le sçavons , il s'ensuit qu'il y a des démonstrations. Si nous ne le sçavons pas , nous sommes fort malavisés de combattre une chose que nous ne connoissons pas.

Pour réponse à cet argument , je dis qu'il prouve trop , & par conséquent qu'il ne prouve rien. Il prouve trop , parcequ'il peut être employé contre tous ceux qui nieront que quelque chose existe ; comme , par exemple , contre ceux qui diront qu'il n'y a point d'Hippogryphe : Car les Epicuriens leur diront , qu'ils sçavent ce que c'est qu'un Hippogryphe , ou ils ne le sçavent pas. S'ils le sçavent , il s'ensuit qu'il y a des Hippogryphes. S'ils ne le sçavent pas , ils sont malavisés de combattre une chose que nous ne connoissons pas. Il n'y a ni démonstrations , ni Hippogryphes ; mais on peut se former des Idées des choses qui n'existent pas , & en raisonner comme si elles existoient.

## C H A P I T R E X I V.

*Réponse à la sixième Objection.*

**V**OUS dites ensuite , que si Dieu nous avoit formez de telle sorte que nous nous trompassions toujours , même dans les choses les plus claires , nous serions forcez d'avouer que Dieu seroit trompeur ; ce que l'on ne peut ni dire , ni penser sans impieté. C'est à Des Cartes à répondre à cet Objection , puisqu'il est Auteur de ce raisonnement , que j'ai seulement rapporté sans l'approuver ; car notre Sainte Religion nous enseigne autre chose. Mais figurez - vous que vous ayiez affaire à Des Cartes , il ne manquera pas de vous dire , que quand Dieu nous auroit créez de telle nature que nous nous trompassions toujours , il ne faudroit pas dire pour cela qu'il fût trompeur : Car puisqu'il nous a créez de telle nature que nous nous trompons quelquefois , & que cependant on ne peut pas pour cela l'appeller trom-

peur on ne pourroit pas non-plus l'appeller trompeur , quand nous nous tromperions toujours.

De-plus , quand Dieu nous auroit formez de telle nature que nous nous trompassions toujours , cela ne suffiroit pas pour pouvoir dire que Dieu seroit trompeur ; mais il faudroit outre cela , qu'il nous eût faits de telle sorte , qu'étant toujours trompez nous crussions certainement que nous ne serions pas toujours trompez. De même qu'on ne peut pas accuser d'être menteur , celui qui raconte des fables ; mais bien celui qui racontant des fables , veut persuader à ceux qui l'entendent , qu'il leur dit des choses veritables. De même encore , qu'on ne peut pas accuser d'être trompeur un homme qui vend une maison bâtie de mauvais matériaux & ruineuse ; mais bien celui qui vendant une maison si mal conditionnée , auroit assuré qu'elle seroit saine & entiere. On estimera au contraire sa probité , si en vendant cette maison , il en a fait connoître les défauts

Telle est la conduite que Dieu tient avec les hommes. Il nous a fait connoître

noître que nos Sens sont infidèles , que notre Raison est trompeuse , que notre Esprit est foible , que nos perceptions sont obscures & incertaines. Il nous en a avertis par les oracles de sa parole , que j'ai rapportez ci-dessus ; par la nature même de nos Sens & de notre Raison , & par notre expérience. Car ayant éprouvé que nous nous trompons souvent , nous avons dû penser que nous pouvons nous tromper toujours ; ou que s'il arrive quelquefois que nous ne nous trompions pas , nous ne pouvons sçavoir que nous ne nous trompons point alors. En cela Dieu nous fait voir qu'il est *plein de Verité* , & la Verité même , nous avertissant que nous sommes sujets à l'erreur , & que nous errons souvent , & nous sollicitant par des exhortations intérieures & continuelles , que nous attendions une connoissance certaine de la Verité , non pas des Sens & de la Raison ; mais de lui par la Foi.

Mais de - plus , il nous a été plus avantageux que Dieu nous ôtât la connoissance de la Verité , que s'il nous eût dressé un chemin ouvert & aisé

pour y parvenir ; car lorsque nous aurons bien reconnu , que nous ne pouvons connoître la Verité avec une entiere certitude & une parfaite clarté , nous suspendrons notre jugement , & nous ne nous tromperons jamais. Au contraire , nous nous tromperons souvent , si nous espérons acquérir la connoissance de la Verité. C'est ainsi que Des Cartes pourra se défendre de votre attaque. Mais ce sont ses affaires , nous ne sommes pas garants de ses opinions.

---

## CHAPITRE XV.

### *Réponse à la septième Objection.*

**V**OUS finissez par cette importante Objection , qu'en suspendant notre jugement & notre consentement , nous nous éloignons de la soumission que nous devons à la Foi , & nous donnons entrée à la corruption des mœurs. Mais nous ne manquons pas de moyens de concilier la Foi & la Raison , & il est bien certain que la  
Foi

Foi n'a rien à craindre de la part de la Raison ; car la Raison a sa lumière, quoique foible & obscure ; mais elle ne peut pas tirer de cette lumière, non-plus que des Sens & de la nature , tout le secours nécessaire pour acquérir une connoissance certaine & inébranlable de la Verité. Mais pour les connoissances que nous avons, par cette lumière divine qui éclaire notre Entendement au-dessus des Loix de la nature, nous devons nous y soumettre sans résistance ; & quand nous avons reçu la Foi , nous sommes obligez de régler nos mœurs suivant ses préceptes. Mais quand nous n'aurions pas cette Sainte règle , nous avons les loix & les coûtumes, qui nous en serviroient pour la conduite de notre vie.

Quant à cette vehemente déclamation de Tertullien (a) en faveur des Sens, qu'en négligeant leur témoignage nous renversons l'état de la vie , nous troublons l'ordre de la nature , nous rendons aveugle la providence

(a) Tertull. De Anim. cap. 7.



vidence de Dieu. Ce sont de vieilles plaintes des Dogmatiques , auxquelles j'ai suffisamment satisfait par tout ce qui vient d'être dit : & assurément il ne devoit pas tirer sa preuve de l'humanité de Jesus-Christ , qui a été jointe à la Divinité , & n'a pas été moins exempte d'erreur que de péché. Pour les Apôtres , & les autres Saints , dont les actions & les paroles servoient à la propagation de la Foi , Dieu a conservé en eux toute la fidélité & la certitude de la Raison & des Sens , dont la nature humaine est capable , & les a défendus de l'erreur par les secours de sa Grace.

J'accorde à Saint Augustin ( a ) que sans le consentement il n'y a point de Foi ; mais je dis que ce consentement que demande la Foi , est d'un autre genre que celui que demande la Raison. Il bannit les doutes de la Cité de Dieu , & avec justice , si on fait entrer ces doutes dans les choses de la Foi , & qu'elles donnent atteinte à  
la

( a ) Augustin. *Enchir. ad Laurent.* Cap. 20. & *De Civit. Dei.* Libr. XIX. Cap. 18.

la Foi. Il assure que nous pouvons acquérir une science très-certaine par la Raison : je l'avoüe ; mais cette science sera très-certaine d'une certitude humaine , & Saint Augustin reconnoît ailleurs que cette certitude humaine est foible & imparfaite ; que l'Entendement humain plongé dans les ordures de la chair , & enveloppé des ténèbres de l'erreur , ne voit qu'obscurément , & ne peut envisager la lumière de la Verité. Suivons vos autres Objections.

Si nous n'écoutons pas la Raison , dites-vous , vous renversez ce fondement de la Religion , que la Raison a établi dans notre Entendement , *Dieu est*. Pour répondre à cette Objection , il faut vous dire que les hommes connoissent Dieu en deux manières. Ils le connoissent par la Raison , d'une entiere certitude humaine , & ils le connoissent par la Foi , d'une entiere certitude divine. Quoique par la Raison nous ne puissions acquérir aucune connoissance plus certaine que la connoissance de Dieu , desorte que tous les argumens que les impies opposent à cette connois-

fance, n'ont aucune force, & se réfutent aisément; néanmoins cette certitude n'est pas entièrement parfaite.

De-là vient que les Pères de l'Eglise croient à peine que celui-là connoisse Dieu, qui ne le connoît que par la Raison & non par la Foi, & qu'ils ne comptent presque pour rien la connoissance de Dieu, que l'on a par la Raison. Car que signifient ces paroles de Tertullien (a) que j'ai déjà rapportées ? *A qui Dieu est-il connu sans le Christ ? A qui le Christ est-il connu sans le Saint Esprit ? A qui le Saint Esprit s'addonne-t'il sans le Sacrement de la Foi ?* Que veut dire Saint Athanase, (b) lorsqu'il nous enseigne que la Divinité ne se persuade point par des raisonnemens; mais par la Foi, & par de Saintes méditations qui se font avec piété ? Que veut dire Saint Chrysostome, (c) lorsqu'il se moque des Philosophes, qui ne vouloient pas croire que le monde eût été créé du néant, & qui croyoient  
sans

(a) Tertull. De Anim. Cap. 2.

(b) Athanas. ad Serapion.

(c) Chrysost. Hom. 22. in Epist. ad. Hebr.

fans peine que Dieu n'avoit point de commencement , & n'avoit point été engendré , quoique cela soit bien moins croyable , & que l'on ne sache ni l'un ni l'autre par la Raison , mais par la Foi ?

Que veut dire Pierre d'Ailly , ( a ) lorsqu'il parle ainsi : *Quoique cette proposition , Dieu est , ne nous soit pas évidente , & qu'elle ne se puisse pas démontrer évidemment , elle est pourtant naturellement probable.* Témoignage allegué par Gabriel Biel , ( b ) lorsqu'il déclare que l'on connoît *suffisamment , quoique non pas évidemment , qu'il faut qu'il y ait un premier Etre Auteur de la conservation , comme il y a un premier Etre Auteur de la production.* Que veut dire Saint Thomas , ( c ) lorsqu'il raisonne ainsi ? *La Raison humaine est fort défectueuse dans les choses humaines ; & ce qui le montre , c'est que les Philosophes qui suivant la nature se sont appliquez*  
à la

( a ) *Petr. de Alliaco in 1. Quast. 3. Liv. x.*

( b ) *Biel in 1. Dist. 2. Quast. 10. Art. 3. Dub. 1.*

( c ) *Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4.*

*à la recherche des choses humaines , se sont souvent trompez , & se sont contredits les uns les autres. Pour faire donc ensorte que les hommes eussent une connoissance indubitable & certaine de Dieu , il a falu que les choses divines leur fussent enseignées comme articles de Foi , & comme des paroles de Dieu qui ne peut mentir.*

Or quoique pour prouver l'Existence de Dieu on puisse apporter des argumens , qui joints ensemble n'ont pas moins de force pour convaincre les Esprits , que les Principes Geometriques & les Theorèmes qui en sont tirez , & qu'ils ayent une entiere certitude humaine ; néanmoins parceque d'habiles Philosophes ont ouvertement combatu ces Principes , il est clair que ni dans cette connoissance naturelle que nous avons de Dieu , & que nous acquerons par la Raison , ni dans la Science qui est fondée sur les Principes & sur les Theorèmes Geometriques , l'on ne trouve point une certitude parfaite & accomplie de tous points ; mais seulement cette certitude humaine dont j'ai parlé , à laquelle néanmoins tout  
 homme

homme sage doit soumettre son Entendement. Cela ne répugne pas aux témoignages du Livre de la Sagesse , (a) & de l'Epître (b) aux Romains , qui déclarent que les hommes , qui de l'ouvrage du monde n'ont pas connu la puissance & la divinité de l'Ouvrier , sont insensés & inexcusables.

Car pour me servir des paroles de Vasquez : (c) *La Sainte Ecriture prétend seulement par ces paroles , qu'il y a toujours eu un suffisant témoignage de Dieu dans la fabrique du monde & dans ses autres effets , pour le faire connoître aux hommes : mais elle ne s'est pas mise en peine si cette connoissance est évidente , ou très probable : car ces termes , sont vûs & sont regardez , dans leur signification commune & usitée , signifient toute connoissance de l'Entendement avec un consentement déterminé. Il ajoute ensuite : Car si quelqu'un nioit présentement le Christ , ce qui le rendroit inexcusable , ce ne seroit pas parce-*  
qu'il

(a) Sap. XIII. 1. & Seq.

(b) Rom. I. 20.

(c) Vasq. in Thom. I. Part.

qu'il en auroit pu avoir une connoissance & une raison évidente ; mais parcequ'il auroit pu le croire par la Foi & par une connoissance prudente.

C'est donc avec raison que Suarez (a) enseigne , que l'Evidence naturelle de ce principe , Dieu est la premiere Verité , qui ne peut tromper , n'est point nécessaire , & ne suffit point pour croire par la Foi infuse, ce que Dieu révèle. Il prouve par le témoignage de l'expérience , qu'elle n'est point nécessaire ; car les Chrétiens ignorans & simples , quoiqu'ils ne connoissent rien de Dieu clairement & certainement , ils croient néanmoins certainement que Dieu est. Les Chrétiens mêmes qui ont de l'esprit & du savoir , comme Saint Thomas (b) l'a remarqué , croient que Dieu est , avant que de le connoître par la Raison. Suarez montre ensuite que la clarté naturelle de ce principe n'est pas suffisante , parceque la Foi divine , qui est infusée dans notre Entendement , ne peut pas être appuyée sur la seule Foi humaine ,

(a) *Suar. Disp. III. de Fid. Sect. 6.*

(b) *Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4, & 5.*

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 281  
maine, quelque claire & ferme qu'elle soit, comme sur un objet formel; parce qu'un consentement plus ferme & d'un ordre plus noble & plus relevé, ne peut pas tirer sa certitude d'un consentement plus infirme.

Tel est le sentiment de Saint Thomas, (a) & des autres Théologiens, & non seulement touchant les vertus Théologiques; mais encore touchant les vertus morales, infuses de Dieu, qui ne peuvent pas être régies selon leur dignité par la Raison naturelle. Il ne faut pas s'imaginer que cela soit détruit par cette sentence de Saint Paul: (b) *Il faut que celui qui vient à Dieu, croye qu'il est*: car il veut qu'on croye cela, d'une Foi, non pas naturelle, mais infuse de Dieu: car il dit immédiatement auparavant, *Il est impossible de plaire à Dieu sans la Foi*. C'est ainsi que l'ont expliqué les Peres du Concile de Trente (c). Quant à cette proposition

(a) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4. & 1. 2. Q. 63. A. 3.  
*in corp. & ad 3. um.*

(b) Hebr. XI. 6.

(c) Concil. Trid. Sess. VI. Cap. 6.



fiction de Saint Thomas, *Nous croyons Dieu, & à Dieu, par un même acte*, elle nous apprend que cette Foi divine, par laquelle nous croyons que Dieu est, vient de Dieu même, & non pas de la nature, & de la Raison humaine : Car, comme dit Suarez, *l'excellence de la première Vérité mérite, que lorsque la résolution se fait de l'objet matériel à l'objet formel, ce même objet formel ne se résolve point en un autre ; mais soit cru par lui-même, parcequ'il peut rendre témoignage de lui-même.*

Quant à ce que vous avez ajouté, qu'il arrivera que la Foi dépendra de choses incertaines, si les premiers principes, qui sont connus par la lumière naturelle, sont incertains, tel qu'est celui-ci, une même chose ne peut pas être en même tems & n'être point, Suarez (a) y donne une excellente réponse : *S'il se trouve quelque premier principe, nécessairement enveloppé dans le consentement de la Foi, il sera aussi cru par la Foi, & la*

(a) Suar. Disp. VI. de Fide, Sect. 3. Art. 13.

*la Foi ne dépend point de ce principe ,  
comme naturellement connu. Comme ,  
par exemple , si je crois que Dieu est  
Trine , je crois nécessairement qu'il  
n'est pas unique en personne , & qu'il  
n'y a pas quatre personnes : non pas à  
cause de ce principe naturel , Toute  
chose est , ou n'est pas , en tant qu'il  
est naturel : mais parce que la Foi  
même , qui fait croire que l'affirmation  
est véritable , fait croire aussi que la  
négation est fausse. Et ainsi des au-  
tres.*

Le Foi ne dépend donc point de ces premiers principes ; mais elle les suppose comme certains , de cette souveraine certitude humaine dont j'ai parlé , à laquelle la Foi venant à se joindre , de certains qu'ils étoient d'une souveraine certitude humaine , ils deviennent certains d'une certitude divine. Ce que j'ai déjà prouvé de telle sorte , que vous en avez paru persuadé. De là vous avez pu aisément connoître , que tant que l'Entendement humain , s'appuyant sur la Raison , se fonde sur ces premiers principes , à peine peut-il se soutenir ; mais que si-tôt que la Foi vient à son secours ,

secours , il demeure ferme & inébranlable , comme je l'ai déjà dit. Faites réflexion sur cet axiôme si commun , & approuvé par un consentement unanime de toute l'ancienne Philosophie, *De rien il ne se fait rien.*

. Platon s'appuyant sur ce fondement, comme très-solide & inébranlable , a cru que le monde avoit été formé d'une matiere éternelle. Aristote a cru qu'il n'avoit point eu de commencement. Ce principe a été corrigé & rejeté par la Foi. Pourquoi ne croirai-je pas qu'il en peut arriver autant aux autres Axiômes par la puissance de Dieu ? Des Cartes n'a-t'il pas cru, qu'il se pouvoit faire par la puissance divine , qu'une même chose fût & ne fût pas en même-tems ? Qu'une même proposition fût vraie & fausse en même-tems ? D'où il s'ensuit manifestement , que lorsque la Raison s'applique aux premiers principes , quoiqu'elle y trouve une souveraine certitude humaine ; il leur manque néanmoins quelque chose pour être certains d'une parfaite certitude ; & que ce défaut est suppléé par la Foi.

Non

Non seulement ces axiômes, & ces premiers principes ; mais encore toutes ces autres propositions qui sont d'une moindre étendue , & qui ne trouvent pas une si facile créance dans l'Esprit humain , tirent leur force & leur certitude de la Foi. Telles qu'on en trouve plusieurs dans les Livres Sacrez , dans les Conciles , & dans les Decrets de l'Eglise : comme , par exemple , cette proposition que vous avez avancée , *Jesus-Christ est un animal raisonnable* , non seulement elle acquiert sa certitude par l'argument que vous avez proposé , & par la Raison ; mais encore par la Foi. Ces autres propositions me deviennent encore certaines par la Foi , l'Homme est composé d'un corps & d'une Ame ; L'Homme sent & vit ; Je suis & je vis , puisque je croi , & que je sçai que je croi. Ces propositions , que je trouvois certaines par la Raison d'une certitude humaine , lorsque la Foi survient , deviennent certaines d'une certitude divine , & toutes ces tenebres qui occupoient mon Esprit , se dissipent. Véritablement c'est un  
grand

286 DE LA FOIBLESSE DE  
grand avantage que nous tirons de la  
Foi & de la Théologie, avec plusieurs  
autres, que nôtre Entendement chan-  
celant soit confirmé, & qu'il soit  
amené à une pleine, à une claire, &  
à une certaine connoissance de la  
Verité.

Vous pourrez insister, & dire que  
du moins la forme que l'on appelle  
Syllogistique, n'est pas du domaine de  
la Foi; & que dans cette forme il ne  
peut y avoir d'autre certitude qu'une  
certitude humaine, & que néanmoins  
la certitude de la conclusion dépend  
de cette forme; & que si cette conclu-  
sion appartient à la Foi, cette conclu-  
sion appartenant à la Foi, n'aura point  
d'autre certitude qu'une certitude hu-  
maine.

Mais vous devez savoir que la  
certitude de cette conclusion qui ap-  
partient à la Foi, ne dépend point de  
la certitude de la forme Syllogistique,  
qui à son égard, pour parler en ter-  
mes de l'Ecole, est purement acciden-  
telle. Car les Théologiens, & prin-  
cipalement Saint Thomas (a) ensei-  
gnent

(a) *Thom.* 2. 2. Q. IX. A. 1.

gnent que la Science divine n'est pas discursive, ou ratiocinative ; mais absolue & simple ; & que l'Entendement se porte par un même acte vers l'objet matériel, à cause du formel ; & que par un seul & même acte on croit à Dieu, & Dieu : parceque la Foi, entrant dans notre Entendement, fait que, & elle même, & les choses qu'elle propose pour être crues, sont reçues & crues ; de même que la lumière rend les autres choses, & soi-même, visibles.

Sur cela Saint Chrysostome (a), dont j'ai déjà allegué le témoignage, dit fort à propos que les choses obscures sont rendues visibles par la Foi ; & que celles qui sont visibles sont confirmées & rendues certaines par celles qui ne sont pas visibles ; & que la Foi ne peut pas se soutenir, si elle ne nous persuade plus certainement des choses qui ne sont pas visibles, que nous ne sommes persuadés des choses qui sont visibles.

Pour ce qui regarde les motifs de  
crédibilité,

(a) Chrysoft. in Heb. XI. 2. Homil. 21.

288 DE LA FOIBLESSE DE  
crédibilité , qui préparant l'Entende-  
ment à recevoir la Foi , doivent être  
selon vous , non seulement certains  
d'une souveraine certitude humaine ,  
mais d'une souveraine certitude abso-  
lue , je vous opposerai Gabriel Biel  
(a) , qui prétend qu'il suffit pour re-  
cevoir la Foi , que les motifs de cre-  
dibilité soient proposez comme pro-  
bables. Croyez-vous que des enfans ,  
qui ont à peine l'usage de raison ,  
des gens barbares , grossiers , igno-  
rans , & qui néanmoins ont reçu le  
don de la Foi , conçoivent très-clai-  
rement & très fermement ces motifs  
de crédibilité ? Non sans doute ; mais  
la grace de Dieu , & la lumière in-  
terieure vient au secours , & elle sou-  
tient l'imbecillité de la nature & de la  
Raison.

Telle est l'opinion commune des  
Théologiens. La Raison a besoin de  
ce secours de la grace divine , non  
seulement dans les hommes grossiers ,  
mais dans ceux mêmes qui ont de l'Es-  
prit & du savoir ; car quelque clair-  
voyante

(a) Biel. in III. Diss. 24. Art. 3. Dub. 1.

voyante qu'elle soit, elle ne peut toutefois nous faire avoir la Foi, si une lumière celeste ne nous éclaire au-dedans; parceque, comme je l'ai déjà dit, la Foi divine étant d'un ordre supérieur, ne peut pas tirer sa force de la Foi humaine. C'est pourquoi l'Eglise a condamné les Semi-Pelagiens, parcequ'ils croyoient que le commencement de la Foi venoit de nous, & non pas de Dieu. Et c'est ce qui a donné lieu à ce Decret du Concile d'Orange (a) : *Si quelqu'un soutient, que sans l'illumination & l'inspiration du Saint Esprit, par les forces de la nature, il peut penser d'une manière convenable, ou choisir, ou consentir à la prédication qui lui est faite, de quelque bien qui concerne le salut, il est trompé par un Esprit d'hérésie.*

A ce Decret convient celui-ci du Concile de Trente : (b) *Si quelqu'un dit, que sans l'inspiration prévenante du Saint Esprit, & sans son secours, l'homme peut croire de la manière qu'il faut croire pour que la grace de la justification lui soit conférée, qu'il*  
N *soit*

(a) Concil. Araus. Cap. 7.

(b) Concil. Trid. Sess. VI. Can. 3.



*soit Anatheme. Telle est la doctrine de Saint Thomas (a) : La lumiere de la Foi fait voir les choses qui sont crues. Il dit encore , Les Fideles ont connoissance des choses de la Foi , non pas comme d'une maniere démonstrative ; mais entant que par la lumiere de la Foi elles paroissent devoir être crues.*

---

## CHAPITRE XVI.

*Pourquoi la doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejetée.*

**D**U reste , les causes qui ont fait rejeter la doctrine des Pyrrhoniens , ne sont pas celles que vous soupçonnez. Vous croyez qu'elle a été rejetée par les Payens , de-peur que les Sciences ne tombassent dans le mépris ; quoique je vous aye fait voir qu'elles ont été soigneusement cultivées par d'excellens hommes , qui pratiquoient cet art de douter. Vous croyez qu'elle a été rejetée par les Chrétiens , de-peur qu'elle ne nuisît à la Foi & aux bonnes mœurs ; quoique cependant du tems de Ciceron,

(a) Thom. 2. 2. Q. I. A. 4. ad 3. & A. 5. ad 1.

ceron , où elle tomba entierement , comme il le dit souvent ; pour parler plus juste , elle fut réduite à peu de personnes. Or en ce tems-là les Chrétiens , qui n'avoient pas encore paru , n'avoient rien à craindre pour leur Religion , ni pour leurs mœurs , de la part des Sceptiques. Cela est plutôt arrivé par l'orgueil qui est naturel à l'homme : car étant naturellement rempli & bouffi de cette opinion , que sa Raison le rend fort supérieur à tous les autres animaux , qu'il est doüé d'intelligence , capable des Sciences , né pour raisonner , pour connoître , pour savoir ; il est fâché de se voir dépouillé de tous ces avantages , & en quelque sorte dégradé , & condamné aux tenebres d'une perpetuelle ignorance.

Il ne peut donc souffrir qu'on le desabuse d'une si agréable erreur ; & il préfere une honorable folie à une pauvre & obscure sagesse. Et pour ne se voir pas chassé par les Sceptiques de cette ancienne possession de Science , comme d'un riche héritage qu'il tient de la nature , il aime mieux les combattre à main ar-

mée & par violence , comme des ravisseurs de la Raison , & comme des destructeurs de la science , que d'agir contr'eux par des voyes juridiques , prévoyant que par-là il sera débouté de cette possession qu'il avoit usurpée sans aucun droit.

Vous voyez donc maintenant , si je ne me trompe , combien sont foibles & frivoles toutes les contradictions & les objections des Dogmatiques. Elles pourroient néanmoins m'ébranler , si parmi les Philosophes il se trouvoit quelque Secte qui fût exemte de contradictions , ou si quelque Philosophe approuvoit une autre doctrine que la sienne. Mais puisqu'ils se font entr'eux une guerre continuelle, nous ne devons pas prétendre qu'ils entretiennent la paix avec nous ; & puisque nous faisons profession de contredire tous les autres , si nous voulons être équitables , nous ne devons pas trouver mauvais que plusieurs nous contredisent. Comme nos Objections ne les retirent pas de leur erreur , & qu'ils ne se rendent pas à nos remontrances , il est juste qu'ils souffrent que nous ne nous laissions pas surprendre par leurs reproches.

Cette

Cette savante Secte des Pythagoriciens, qui est parvenue à une si prodigieuse érudition, après avoir été premièrement tourmentée d'une infinité de calomnies & de railleries, a été enfin tout-à-fait anéantie : soit parceque Platon, Aristote, Speusippe, & d'autres encore ont pillé leurs plus belles découvertes, & se les sont appropriées, après les avoir racoutrées & reformées ; & qu'ils en ont séparé & ramassé ce qui pouvoit servir de matiere à la moquerie, & que par-là ils ont donné occasion aux railleurs de tourner cette Secte en ridicule, comme Porphyre (a) l'a conjecturé : soit que suivant le soupçon de Jamblique (b), certains petits Livres supposés, & des Symboles étranges & choquans que l'on a attribuez à cette Secte, lui ayent attiré tant de contradiction : cependant le mépris où elle est tombée, n'a pas empêché, ni Jamblique que je viens d'alleguer, ni plusieurs autres, de demeurer constamment attachez à ce parti, & de se vanter d'être soutenus de la protection divi-

ne,

(a) Porphyr. Vit. Pyth.

(b) Jambl. Vit. Pyth. Lib. I. Cap. 1.

294 DE LA FOIBLESSE DE  
ne, sur laquelle ils se repositoient.

Quelles injures n'a-t-on point dites aux Epicuriens, pour avoir attaqué les Dieux, pour avoir renversé la Religion, pour avoir corrompu les mœurs, pour avoir banni la pudeur, pour avoir autorisé le libertinage ? Elle est devenue si infâme, que les Juifs de ces derniers tems, se sont servis du nom d'Epicure, pour former des noms à l'arrogance, à l'impureté, & aux lieux mêmes de débauche. Nous avons vû néanmoins dans ces derniers tems, s'élever Gassendi, portant le caractère de Prêtre, qui a fait renaître cette Secte abolie depuis tant d'années, & qui a mérité l'approbation de plusieurs personnes doctes & pieuses. Des Cartes même n'a pas été exempt de censure, quoiqu'il ait tâché de démontrer l'Existence de Dieu ; & la distinction de l'Ame & du corps : & néanmoins nous voyons plusieurs personnes de tous états, gens graves & savans, entrer dans ses sentimens & les soutenir.

CHAPITRE

## C H A P I T R E XVII.

*Conclusion.*

**L** Es choses étant telles que je viens de les montrer , nous ne pouvons pas nous promettre du Vulgaire un plus favorable accueil ; mais les soupçons que l'on formera contre nous , & les plaintes que nous entendrons , ne nous feront par abandonner le dessein où nous sommes , de suivre ce qui nous paroîtra probable , jusqu'à ce que nous soyons attirés par une plus grande probabilité. Cependant rien ne nous fera avouër que nous sachions ce que nous ne savons point , & nous préfererons toujours la liberté de notre jugement , à l'approbation des gens prévenus de leurs vaines Idées.

La vôtre , me disoit cet excellent homme , plein de beaucoup de politesse & d'honnêteté , seroit auprès de moi d'un grand poids , pour me confirmer dans ces pensées , & je souhaiterois fort de la pouvoir mériter. Véritablement cette methode libre & dégagée de Philosopher , dont vous faites profession , qui parcourt toutes les sciences , sans s'attacher à aucu-

ne, montre assez que vous avez quelque penchant pour notre parti, ou du moins que vous n'en avez pas beaucoup d'aversion. Que si vous êtes dans un autre sentiment, je ne m'y opposerai pas, & je n'ai garde de prétendre que vous abandonniez cette liberté Philosophique que je me conserve si soigneusement.

J'avoue, lui dis-je, que vous m'avez ému; mais c'est une affaire à examiner, & elle mérite bien d'être approfondie à loisir. Que si d'autres considérations m'éloignoient de votre doctrine, quoiqu'en matière de Philosophie on doive peu déférer à l'autorité, la vôtre néanmoins m'inclineroit vers vous, & m'y rappelleroit. J'aime mieux, me répondit-il, que vous le fassiez par amitié que par déférence, de crainte qu'une diversité d'opinions ne vînt troubler l'étroite liaison, & l'uniformité de vie & d'études qui est entre nous.

Telle fut la conversation que nous eûmes ensemble, cet habile Philosophe & moi, qui ne fut ni frivole, si je m'y connois, ni désagréable; car pourquoi le dissimulerois-je? & véritablement j'en fus ébranlé.

F I N.

*Universit. Antiqua, Amsterdam, 13-11-1985*

[VOLT]

851028





